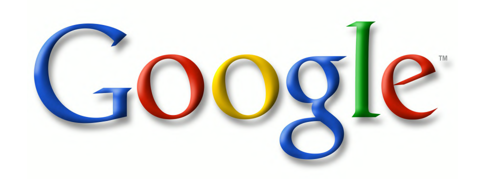
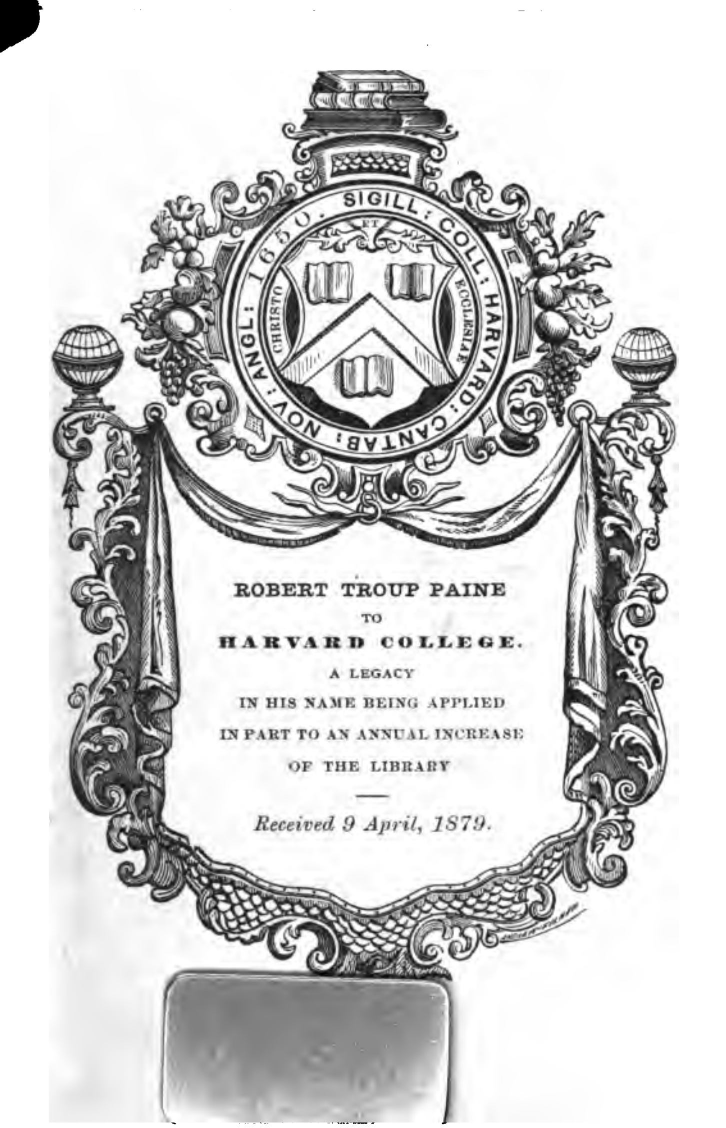
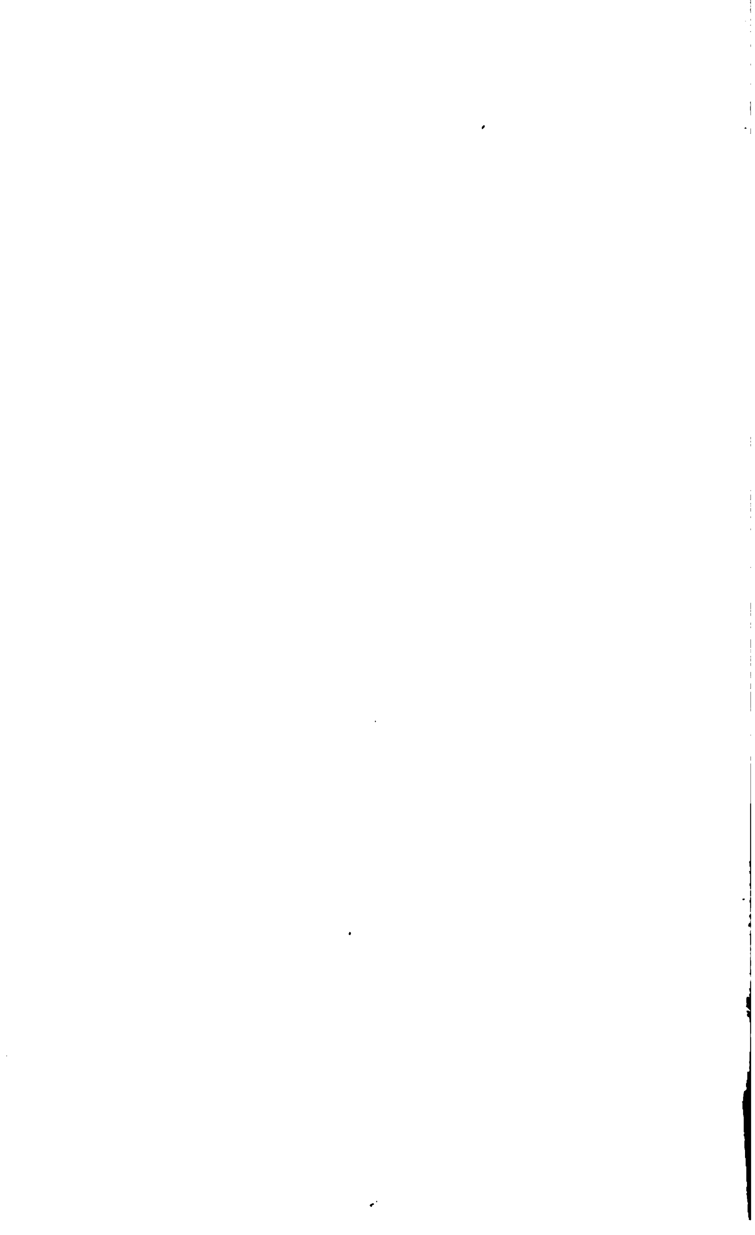



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE







THÉORIE

DES

SENTIMENS

AGRÉABLES,

CINQUIÈME ÉDITION,

Augmentée de l'Eloge hiſtorique de l'Auteur, de deux Diſcours qu'il a prononcés à Reims, & de l'explication qu'il a donnée d'un Monument antique, découvert dans la même Ville.

Prix, 3 liv. 12 ſols relié.





De Seve Inv. del. *J. Robert Sculps. 1774.*

THÉORIE DES SENTIMENS AGRÉABLES,

Où, après avoir indiqué les règles que la nature suit dans la distribution du plaisir, on établit les principes de la Théologie naturelle, & ceux de la Philosophie morale.

5e éd. augmented.



By Louis Jean Levesque de Pouilly.

A PARIS,

Chez DEBURE pere, Quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur.

M DCC LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1879, April 9.
Paine bequest.



AU ROI.

*IRE,*

LA Théorie des Sentimens agréables n'eſt point une ſpéculation frivole : elle nous découvre

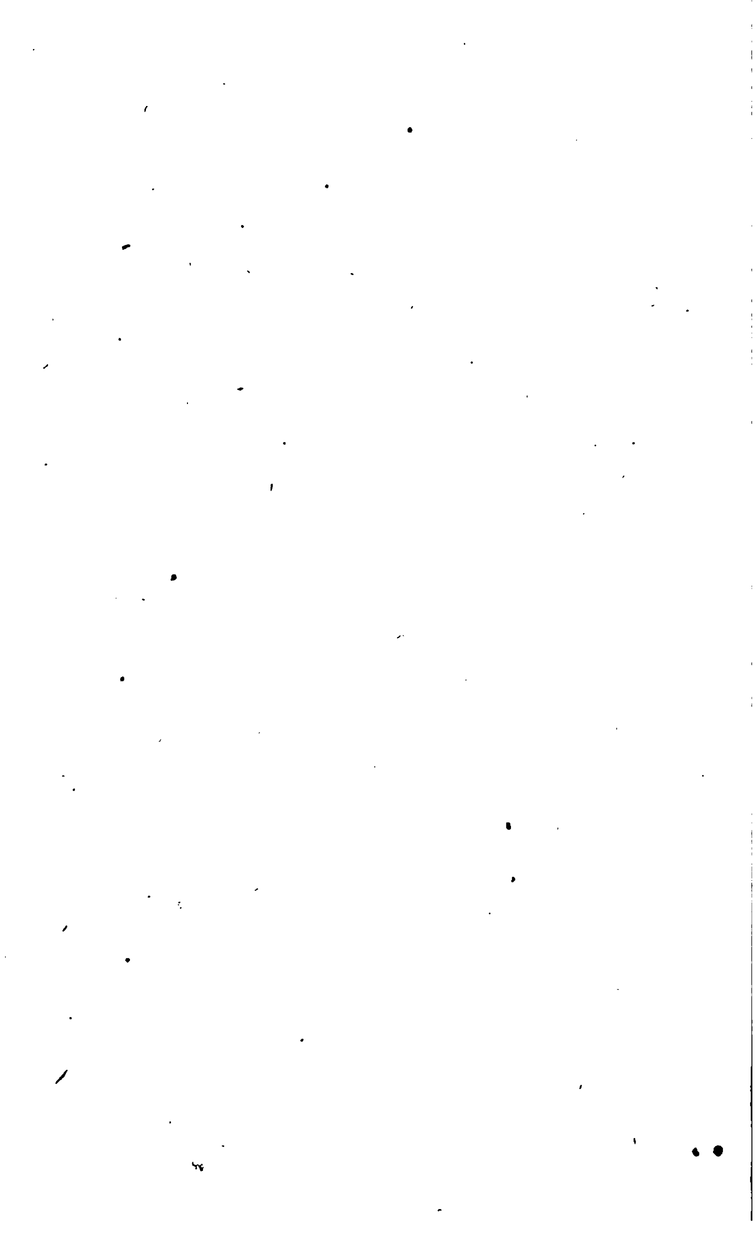
la route du véritable bonheur, & nous fait connoître qu'il n'en est point de plus grand, que de faire des heureux. Agréez, SIRE, qu'une vérité si importante s'autorise de votre exemple : c'est la prouver que de montrer VOTRE MAJESTÉ *dans le sein de la victoire sacrifiant les conquêtes les plus flatteuses à la foi de ses promesses, & à son amour pour ses peuples. Heureuse la France si ce trait éclatant la persuade pour toujours, qu'elle n'a rien à désirer, que de savoir jouir des biens qu'elle possède ! Heureux le genre-hu-*

main, si tous les Rois, devenus vos imitateurs, n'aspirent à la gloire, que par la félicité publique! Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, & fidèle sujet,
LÉVESQUE DE POUILLY.





AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

DEPUIS plus de quinze ans que la dernière édition de la Théorie des Sentimens agréables se trouve épuisée, le Public a toujours paru désirer avec empressement qu'on en fît une nouvelle. Ce livre en effet sera toujours considéré comme un

ouvrage original de notre siècle : l'idée fondamentale en apartient toute entière à l'Auteur ; il ne l'a puisée ni dans les anciens, ni dans les modernes : cette idée est neuve, & elle est vraie : elle est grande, quoique présentée sans faste ; & jamais la Philosophie n'a rendu la raison plus simple, la vertu plus douce, & ne nous a ouvert des routes plus faciles pour arriver au bonheur. La Théorie des Sentimens agréables contient un systême complet de morale, établi sur une métaphysique également fine & profonde, & sur une connoissance presque universelle de ce

que les Sciences & les Arts nous offrent de vérités intéressantes. Nous n'avons aucun livre écrit avec plus de pureté, d'élégance & de goût ; & si on le considère du côté de l'ordre & de l'arrangement de ses différentes parties entre elles, il doit être regardé comme un chef-d'œuvre.

C'est ainsi, vraisemblablement, qu'en ont pensé les Auteurs de l'Encyclopédie, qui ont pris la peine de fondre entiérement cet ouvrage dans un des articles de leur Dictionnaire ; ils en ont même copié mot à mot une foule de phrases, qui véritablement ne déparent point

leur travail (1). Ces Meſſieurs ont ſans doute très-bien fait de répéter ce que d'autres avoient dit, lorſqu'ils penſoient qu'il n'y avoit rien de mieux à dire; mais l'Encyclopédie n'en eût pas moins été un ouvrage immortel, & l'article dont nous parlons n'en eût pas été moins bon, quand l'Auteur qui l'a composé, auroit eu l'attention de citer le livre dont il a cru pouvoir s'aider.

La Théorie des Sentimens agréables ne formoit dans l'origine qu'une lettre, que M. de Pouilly avoit adreſſée à Milord

(1) Voyez Dictionn. Encyclop. au mot *Plaiſir.*

Bolinbrok. Elle fut imprimée, ſans que l'Auteur y eût part, dans un recœuil de pièces choiſies, qui furent données au Public à Paris en 1736. Quelque temps après, un homme de Lettres, qui avoit à ſa campagne près de Genève une Imprimerie dont il feſoit ſon amuſement, en donna une aſſez belle édition *in*-8°., qu'il diſtribua entre ſes amis. Juſqu'alors cet ouvrage n'ayant point été deſtiné à voir le jour, n'étoit qu'une ébauche fort imparfaite de ce qu'il pouvoit devenir : mais des amis de M. de Pouilly, qui lui avoient entendu déve-

lopper ſes idées dans quelques converſations, le preſſèrent d'y travailler de nouveau, d'éclaircir ſes principes, de traiter à fond ſa matière. Il ne ſe refuſa point à leurs déſirs. L'ouvrage fut refondu, reçut une autre forme, devint plus conſidérable, & il en parut une édition à Genève en 1747, ſous le même titre qu'il a aujourd'hui : il fut réimprimé à Paris en 1748. Le ſuccès en fut complet : mais ce ſuccès, loin de perſuader à l'Auteur que ſon livre eût acquis toute la perfection dont il étoit ſuſceptible, l'engagea au contraire à reconnoître la bien-

veillance publique, en fesant de nouveaux efforts pour la mériter davantage. Après avoir fait à son ouvrage un grand nombre de corrections, de retranchemens & d'additions, M. de Pouilly en donna l'édition qui a paru en 1749 à Paris chez David le jeune, & dont le Roi daigna accepter la dédicace : c'est celle sur laquelle nous donnons aujourd'hui la nôtre.

A la suite de cette édition de 1749, on trouve une Dissertation qui a pour titre, *Eclaircissement sur l'harmonie du style*. Nous la donnons aussi : elle contient des règles d'éloquence, puisées

dans une profonde étude des meilleurs écrits anciens & modernes, & elles y ſont préſentées avec autant d'élégance que de juſteſſe & de préciſion.

Depuis 1749, on a encore imprimé la Théorie des Sentimens agréables dans un recœuil de différens Traités ſur le Bonheur, qui ont été donnés à Bouillon il y a quelques années. Mais l'Editeur de ce recœuil n'ayant ſous les yeux que l'édition de 1748, & n'étant pas ſans doute inſtruit que l'Auteur en eût fait publier une autre très-différente, a ſuivi la première, fort inférieure en tout à celle de 1749.

M.

M. de Pouilly s'eſt propoſé dans cet ouvrage de découvrir la ſource & la meſure de nos goûts, de nos plaiſirs, & de nos devoirs; ce qui donne la cléf de tout le ſyſtême de l'humanité. Dieu ayant doué l'homme de pluſieurs facultés, tant corporelles, qu'intellectuelles, & cela pour tendre au bonheur; il a voulu le conduire à ſon but, non-ſeulement par la voie du raiſonnement, mais par celle de l'inſtinct & du ſentiment, qui eſt un reſſort plus efficace. Ainſi, la nature nous avertit tout d'un coup par un ſentiment de douleur, de ce qui nous

ſeroit nuiſible ; & nous attire au contraire par un ſentiment agréable, vers tout ce qui peut favoriſer la conſervation de notre être, la perfection ou le bon état de nos facultés, qui ſont les deux points d'où notre bonheur dépend. Juſque-là, il n'y a rien qui n'ait déja été obſervé par pluſieurs Philoſophes modernes. Mais voici comment notre Auteur ſuit & particulariſe cette obſervation. Nos facultés ne peuvent être d'uſage, ni ſe développer, qu'autant qu'on les exerce : le mouvement ou l'action nous eſt donc néceſſaire, ſous peine de tomber

dans l'engourdiſſement & la langueur. D'un autre côté, bornés & foibles comme nous le ſommes, toute action exceſſive & violente uſeroit & détruiroit nos organes; il ne nous faut donc qu'un mouvement ou un exercice modéré : c'eſt ainſi que l'uſage ou la perfection de nos facultés ſe concilie avec le premier intérêt, qui eſt celui de notre conſervation. Or, c'eſt juſtement à ce milieu, je veux dire à un exercice modéré de nos facultés, que la nature, ou pour mieux dire le Créateur, a ſagement attaché le plaiſir.

Notre Auteur, partant de ce principe, passe en revue les plaisirs des sens, ceux de l'esprit & ceux du cœur : il rend raison en détail de tout ce qui s'appelle beauté & agrément, dans les ouvrages de la nature & de l'art, dans les visages, dans les couleurs, dans les sons, dans la figure, la proportion, la symétrie, la variété & la nouveauté des objets, dans les goûts de chaque âge, dans les pensées, dans le langage & le style, dans les sciences, dans les passions, dans les mouvemens de l'âme; en un mot, dans tout ce qui est de l'ordre

moral ou phyſique, & qui s'accorde avec l'utilité réelle & générale de l'homme.

Par-là on remonte ſans peine à une première cauſe intelligente & bienfeſante, qui a établi cette belle harmonie, & qui nous a donné préciſément la meſure de ſenſibilité, qui, à tout prendre, convenoit le mieux à nos beſoins, quoiqu'en ait pu dire M. Bayle, dont le ſyſtême eſt ici réfuté.

Notre Philoſophe, toujours animé par de bonnes vues, s'applique particulièrement à montrer comment l'homme trouve ſon bonheur dans la pratique de

ſes devoirs, tant envers Dieu, qu'envers le prochain & envers lui-même ; après quoi, raiſonnant ſur les biens & les maux qui ſe trouvent attachés à chaque condition, il montre la prééminence des biens de l'âme, & les avantages que chacun peut tirer du bon uſage de ſes facultés, pour ſe rendre la vie douce, & pour contribuer au bien public, par une ſuite d'occupations raiſonnables.

Cette courte analyſe ſuffira pour faire comprendre au Lecteur, qu'on trouve ici les vrais principes de la Théologie naturelle, de la morale, de l'élo-

quence, & du goût, soit par rapport aux beaux arts, soit par rapport aux ouvrages d'esprit. Sur-tout on y apprendra, ce qui est le principal but de la sagesse, le grand art de devenir heureux, autant que le permet la foiblesse de notre condition. Cette analyse est de M. Vernet, Auteur du Traité de la vérité de la Religion Chrétienne.

Comme M. de Pouilly mérite d'être connu par des qualités plus précieuses encore, que celles qui font un èxcellent Auteur, nous ferons précéder cette nouvelle édition, de son Eloge

hiſtorique par M. l'Abbé de Saulx. A cet Eloge, qui a eu le ſuccès le plus flateur, nous joignons une Inſcription que la Ville de Reims doit faire graver ſur une Fontaine conſacrée à la mémoire de M. de Pouilly, pour tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir de ſa Magiſtrature & de ſes bienfaits.

On verra par ces deux pièces, que la même Philoſophie qui éclairoit M. de Pouilly dans ſes recherches ſur ce qui peut nous conduire au bonheur, le portoit en même temps avec force à toutes les actions par leſquelles

il pouvoit contribuer à celui des autres hommes : qu'il ne faut pas s'imaginer que des citoyens, renfermés dans le ſein d'une Province, ne puiſſent donner à leur âme un eſſor hardi, ni éprouver ces ſentimens vifs & profonds de l'amour du bien public, qui font les grandes vertus : que les hommes de génie, en quelque lieu qu'ils ſe trouvent placés, ſavent s'élever un théâtre digne d'eux : que ſi les reſſources de la fortune ont des bornes déterminées, celles du cœur & de l'eſprit ſont toujours inépuiſables.

Après la Théorie des Sentimens agréables, nous donnerons les deux Discours qu'a prononcés M. de Pouilly dans deux assemblées publiques, telles qu'il s'en tient tous les ans dans la Ville de Reims pour l'élection de ses Magistrats municipaux. Dans le premier, l'Orateur, alors à la tête de ce Gouvernement, expose à ses Concitoyens le projet qu'il avoit formé d'établir des Ecoles gratuïtes de Mathématiques & de Dessin: projet qu'il a exécuté, & par lequel, en répandant de nouvelles lumières dans sa Patrie, il a ouvert à une foule de

ſujets de nouvelles routes vers la fortune. Ces Ecoles ont acquis en très-peu de temps une aſſez grande célébrité, pour que le Gouvernement ait cru devoir leur accorder une protection particulière. Elles ont produit & produiſent tous les jours des Elèves diſtingués, dont les uns ſont placés dans le génie militaire, les autres dans le génie civil. Depuis cet établiſſement, on voit un grand nombre d'ouvriers porter dans les Manufactures & dans les Arts mécaniques, un goût & des talens juſqu'alors inconnus dans la Province. Le ſecond Diſcours

eſt un Eloge de M. l'Abbé Godinot, homme très-charitable, digne d'une haute eſtime, & célèbre dans la Champagne par les bienfaits dont il a comblé la Ville de Reims ſa Patrie. Dans ces deux ouvrages on reconnoîtra aiſément l'Auteur de la Théorie des Sentimens agréables : on y verra un Philoſophe qui répand la lumière ſur les objets qu'il traite, & un Orateur qui connoît l'art d'imprimer des ſentimens profonds dans les cœurs. Ces Diſcours ſont en quelque ſorte des pièces juſtificatives de l'Eloge hiſtorique & de l'Inſcription.

Enfin, le volume ſera terminé par la Deſcription qu'a faite notre Auteur d'un monument curieux, découvert dans la Ville de Reims en 1738. Ce petit morceau ſert à montrer toute la variété de ſes connoiſſances, & il eſt digne d'exciter l'attention des amateurs de l'antiquité.

Nous ne pouvons finir cet Avertiſſement ſans y placer un trait qui ne ſe trouve point dans l'Eloge hiſtorique de M. l'Abbé de Saulx, & que nous tenons d'une ſource certaine. C'eſt que peu de temps avant ſa mort,

M. de Pouilly reçut de Milord Bolinbrock, avec qui il conſerva toute ſa vie les relations les plus intimes, une lettre, où étoient traitées pluſieurs matières de Philoſophie & de Morale; elle finiſſoit en ces termes: *Enfin, mon cher Pouilly, dans cette foule d'hommes que j'ai pu connoître, & dont j'ai cherché à étudier l'eſprit & le caractère, je n'en ai encore vu que trois qui m'aient paru dignes qu'on leur confiât le ſoin de gouverner des Nations. Notre amitié eſt trop étroite; elle eſt, ainſi que le diroit Montagne, trop libre & trop*

franche dans ſes allures, pour que je m'enveloppe avec vous de cette fauſſe modeſtie, dont il faut quelquefois ſe faire un bouclier contre les traits de l'envie. Je vous dirai donc hardiment que ces trois hommes ſont vous, Pope & moi.

Ce coup de crayon nous a paru trop fier & trop vigoureux pour que nous ne nous fiſſions pas un plaiſir de l'expoſer aux regards du Public. Quand même la main qui l'a deſſiné ſeroit inconnue, il auroit toujours de quoi nous étonner : mais quand on le voit tracer par celle de

Milord Bolinbrock, au premier mouvement de ſurpriſe on ſent bientôt ſuccéder un ſentiment d'admiration.





ÉLOGE
HISTORIQUE
DE M. DE POUILLY,
LIEUTENANT DES HABITANS
DE LA VILLE DE REIMS.

By Pierre de Saulx, the [illegible]

SI la vue des tableaux qui reproduiſent les traits des grands Hommes, eſt capable d'élever l'âme à des ſentimens d'émulation, quel pouvoir ne doit point exercer ſur les cœurs le tribut d'éloge que la vérité va payer, ſous les yeux de la reconnoiſſance, à la mémoire d'un Magiſtrat & d'un Sa-

vant qui a donné à sa Patrie le spectacle d'un Citoyen vertueux & d'un Philosophe digne de l'Ecole de Socrate.

M. *Louis-Jean Levesque de Pouilly* naquit à Reims au mois d'Août 1691. Sa famille est depuis long-tems dans cette Ville ce qu'étoient à Rome ces familles patriciennes, qui, moins par l'éclat de leur fortune, que par celui de leurs vertus, transmettoient à leurs enfans le droit de posséder les premieres places & l'estime de la République.

M. *de Pouilly* fit ses premieres études dans l'Université de Reims; il les commença avec ces dispositions distinguées, qui dès l'enfance présagent les hommes rares; & il les termina avec des succès, qui justifioient déja ce premier augure.

Dévoré par la ſoif d'apprendre, & ne trouvant plus autour de lui de ſources capables de la contenter, il forma le deſſein d'aller à Paris, & bientôt il l'exécuta : la Province la plus heureuſe ne peut réunir les avantages de cette grande Ville. Là mille objets brillans d'admiration ou de rivalité échauffent le génie en l'épurant : de vaſtes Bibliotheques, de ſavantes Académies ſont autant de ſanctuaires dans leſquels ſe conſervent ou ſe rendent les oracles du ſavoir & du goût.

M. *de Pouilly* ſe propoſa de ne rien ignorer de tout ce qui peut faire l'objet des connoiſſances humaines : la Théologie, la Philoſophie, les Mathématiques, les Langues ſavantes, l'Hiſtoire & les Belles-Lettres

l'occuperent tout entier ; & chacune de ces Sciences vaincue, pour ainsi dire, par sa constance, lui dévoila sans réserve ses mysteres & ses beautés, comme si toute seule elle avoit fait l'objet de son zêle & de ses recherches.

Trop souvent il manque à la gloire & au progrès des talens des occasions qui les découvrent aux yeux du public ; le Savant alors trop long-tems inconnu, se ralentit dans sa course ; content de ses acquisitions, il en jouït dans l'obscurité, & ne s'empresse plus de grossir des fonds dont on ignore l'abondance & la valeur.

Loin que M. *de Pouilly* fût exposé à ces dépits de l'amour propre, peut-être eut-il à se défendre de ses sé-

ductions, quand il se vit applaudi, admiré même des plus célebres Mathématiciens de Paris : en effet, quel début plus flatteur que celui qu'il fit sur ce grand théâtre ! Le fameux livre des principes de M. Newton paroissoit depuis quelques années dans cette Capitale ; cet ouvrage si sublime n'y étoit encore honoré, si on peut le dire, que par ce respect superstitieux que l'on croit devoir au nom célebre d'un Auteur qui étoit déja l'admiration de l'Europe. Irrité par les difficultés, & jaloux de faire rendre au fameux Anglois des honneurs avoués par la raison, & dignes de lui, M. *de Pouilly* osa le premier sonder des profondeurs dont on s'étoit contenté de demeurer étonné : telle est la nature de la science qu'il culti-

voit ; elle fait au génie une eſpèce de défi par les ténèbres myſtérieuſes dont elle aime à couvrir les problêmes qu'elle propoſe à ſes ſpéculations ; alors il s'irrite, il déploie toutes ſes forces, il lute juſqu'à ce que, vainqueur des obſtacles, il enfante ces prodiges qui font la gloire de l'eſprit humain. Le courage obſtiné & la haute intelligence du nouvel interprête triomphèrent enfin ; il leva tous les voiles qui enveloppoient la vérité ; & brillant lui-même de la lumiere qu'il venoit de tirer des ombres, il partagea en quelque ſorte l'éclat de ſon Auteur, & fut en France (1) le premier à entendre un livre qui faiſoit l'étonnement des Savans de Londres, & le

(1) M. *de Pouilly* étoit alors âgé de vingt-deux ans.

déſeſpoir des Mathématiciens de Paris (1).

Mais ſa gloire lui devint funeſte : ſa ſanté s'épuiſa par les travaux d'une étude qui, en mettant toutes les puiſſances de l'âme dans l'exercice le plus violent, étend ſur le corps même la rigueur de ſes contentions : moins ſouple que l'eſprit, il ne peut égaler ſes efforts ; & rival impuiſſant, il ſuccombe enfin ſous les ſecouſſes du génie qui le tyranniſe. Pourquoi faut-il que lorſque celui-ci voit étendre ſes forces, celui-là ſente preſque toujours diminuer les ſiennes ? M. *de Pouilly* éprouva les ſuites ameres de cette contradiction : pour ſauver des jours qui dépériſſoient,

---

(1) Voyez la Préface de la Défenſe de la Chronologie par M. Freret.

on le força de s'arracher, pendant quelques années, à l'usage de ses livres. Qu'il est dur, pour un homme de Lettres, de rompre des chaînes que le goût a formées, & que les regrets n'appesantissent jamais !

Le commerce des Savans est une sorte d'étude : le convalescent alloit se dédommager avec eux de la privation de ses livres ; mais cette société, en fournissant des alimens à son imagination, rallumoit un feu qui le consumoit presqu'autant que ses premiers travaux : pour l'enlever à ces nouveaux dangers, on lui fit quitter Paris, & on l'envoya dans sa Patrie respirer, au sein du repos, cet air natal, plus fameux par la vertu qu'on lui suppose, qu'efficace par les guérisons qu'il opère.

M. *de Pouilly* en fit l'expérience ; ſa ſanté ne tira aucun avantage de ſon ſéjour à Reims ; peut-être fut-ce l'effet de cet ennui qui ſuit preſque toujours un jeune Savant arraché aux douceurs de ſes connoiſſances, & qui ſe voit tout-à-coup réduit à la ſolitude de la Province : la différence qu'il trouve dans les mœurs, dans les manieres & quelquefois dans les génies, répand ſans ceſſe autour de lui ces dégoûts qui amenent bientôt la mélancolie, ſouvent auſſi funeſte que les fatigues de l'étude.

M. *de Pouilly* retourna donc où ſon goût & ſes amis le rappeloient ; il rouvrit ſes livres, & ferma plus ſouvent ceux de Mathématiques, toujours dangereux pour lui, & que ſes progrès dans cette ſcience lui

avoient rendus preſque inutiles. Les Belles-Lettres firent ſes principales délices ; mais il ſut ne pas ſe laiſſer entraîner par le torrent de ces brochures, de ces livres ſuperficiels qui groſſiſſent tous les jours le troupeau des demi-Savans : c'eſt de cette multitude d'ouvrages modernes, échos éternels d'Auteurs ſurannés qu'on rhabille au goût du tems, que naît dans les beaux Arts cette ſtérile langueur, qui n'enfante plus que de froides compilations, que des ouvrages maigres & décharnés, au lieu de ces productions ſolides & nerveuſes qui ont fait les beaux jours de notre Littérature.

Ce fut dans les ſources pures, chez les Auteurs de Rome & d'Athênes, que M. *de Pouilly* voulut aller puiſer

ſes connoiſſances, & acquérir ce fond immenſe d'érudition, qui, dans tous les genres, en a fait un des Savans de France les plus riches & les plus profonds. Aucuns ouvrages de la ſaine antiquité, grecque & latine, ſacrée ou profane, n'échappèrent à l'avidité de ſes recherches.

Quoique ſa mémoire fût prodigieuſe, il n'étoit pas poſſible qu'elle pût lui conſerver fidélement le dépôt des moiſſons abondantes qu'il feſoit de toutes parts ; auſſi pour ne rien perdre de ce qui lui paroiſſoit digne d'être mis en réſerve, il confioit à des recœuils les morceaux rares que ſes lectures offroient à ſon bon goût.

L'âge qu'avoit alors l'Auteur de ces collections immenſes les rendroit preſque incroyables, ſi le fidèle

compagnon de ses lectures, M. *de Burigny* (1) son frere, n'en étoit encore le dépositaire : qui le croiroit, même parmi bien des Savans? Douze volumes in-folio forment ces recoeuils merveilleux (2). C'est à ce digne héritier d'un si rare trésor, que lui-même augmente tous les jours, sans cesser d'enrichir la Ré-

---

(1) M. *de Burigny* a eu beaucoup de part à un Journal en douze volumes, intitulé l'Europe savante, imprimé à la Haie, & qui avoit commencé à paroître en 1718. En 1720, il a donné quatre volumes sur l'autorité des Papes, & les principes des Libertés de l'Eglise Gallicane. En 1724, Gosse & de Hondt ont imprimé son Histoire de la Philosophie Païenne. L'Histoire de Sicile fut imprimée à la Haie en deux volumes, 1745. Depuis ce tems, cet Auteur a donné l'élégante traduction de Porphyre sur l'abstinence, & dernièrement les Révolutions de l'Empire de Constantinople. Les vies de Grotius, d'Erasme, de Bossuet & du Cardinal du Perron, ont suivi ces premiers ouvrages.

(2) Chacun de douze cens pages.

publique des Lettres du fruit de ſes travaux, qu'il appartient de nous retracer la nature, l'ordre & l'excellence de cet amas précieux : quelle utilité pour les Sciences ſi leurs jeunes partiſans avoient le courage d'imiter un ſemblable exemple ! mais celui-ci eſt une ſorte de miracle, qui peut-être n'aura long-tems que des admirateurs.

Doit-on s'étonner ſi l'Académie des Inſcriptions & des Belles-Lettres s'ouvrit d'elle-même pour recevoir M. *de Pouilly* ? Le choix qu'elle en fit étoit déja juſtifié ; la renommée avoit brigué ſa place, & le ſavoir l'avoit marquée.

Le nouvel Académicien ne s'imagina pas que le Temple où il venoit d'être admis fût celui du repos, ni

qu'il eût acquis le droit de partager dans l'indolence la gloire & les avantages de sa Société. Il se seroit cru indigne du nom glorieux qu'il portoit, s'il ne l'avoit décoré par la preuve de ses travaux : aussi dans ces assemblées régulieres, où chaque Membre vient acquitter à son tour le tribut de sa place, M. *de Pouilly* offroit toujours à ses Confreres quelque morceau rare d'érudition ; tantôt il leur annonçoit quelque plan de Littérature, tantôt il leur proposoit quelque nouveau systême de critique ; il en présenta un sur l'incertitude de l'Histoire des six premiers siècles de Rome, qui lui attira des adversaires dignes de lui. L'Académie, conserve encore dans ses fastes les monumens de cette dispute fameuse, dont l'ardeur

tourna toute au profit de la vérité & à l'honneur des rivaux qui combattirent.

Telles ſont ces guerres académiques ; l'amour du vrai les déclare, le ſavoir les ſoutient, la politeſſe en bannit l'aigreur, l'évidence les termine, & toujours la gloire les couronne.

La renommée répandit celle de M. *de Pouilly* dans toutes les Académies & chez les Savans du premier ordre : tous voulurent être aſſociés à ſes talens ; & bientôt ce deſir ſatisfait donna dans leurs cœurs naiſſance à des ſentimens plus tendres, que l'admiration même ne put jamais affoiblir. Doué par la nature d'une de ces phyſionomies nobles & bienveillantes, où ſe confondent les

traits d'une belle âme & d'un beau génie, il inſpiroit cette confiance heureuſe qui précède l'amitié; & un eſprit aimable & liant, ſoutenu par des mœurs douces & polies, étoient les nœuds dont il retenoit ceux qu'avoient attirés près de lui l'éclat & l'étendue de ſes connoiſſances.

Ce fut par cette eſpece de charme, ſi peu commun dans le commerce des hommes, qu'il ſe fit les liaiſons les plus flatteuſes & les plus honorables. M. le Chancelier d'Agueſſeau, qu'on ſait avoir tenu dans la République des Lettres un rang auſſi diſtingué que dans l'Etat, l'honora d'une amitié particulière; il le conſultoit ſouvent dans ſes doutes littéraires, & entretenoit avec lui un commerce de lettres, qui prouve combien

combien cet illuſtre Magiſtrat eſti-
moit les talens de ſon eſprit, & ché-
riſſoit les qualités de ſon cœur.

Les relations & les amis d'un Sa-
vant ſont preſque toujours la preuve
de ſon mérite : quels témoignages
plus flatteurs pour celui de M. *de
Pouilly* que les noms fameux des
Fontenelles, des Voltaires, des Mal-
lebranches, de Renaut, Hardouin,
Tournemine, Dom Montfaucon, de
la Motte, de Longuerue, Martianai,
d'Olivet, Pluche, Racine le fils ! Ces
Hommes célèbres, qui ont fait ou
font encore l'honneur de leur ſiècle
& la lumiere des Sciences, le ché-
riſſoient, le conſultoient ; & ſes ré-
ponſes étoient pour eux celles de la
ſageſſe & du goût.

Les attentions & les devoirs de

retour qu'impoſent toutes ces liaiſons font une ſorte de travail, qui, joint aux fatigues d'une étude conſtante & journalière, détruiſit une ſeconde fois la ſanté de M. *de Pouilly*: pour la rétablir, les Médecins lui conſeillèrent de voyager; ce remede étoit d'accord avec ſon goût : les monumens, les curioſités naturelles, la différence des mœurs, la nature des climats, tout ce qui s'offre aux regards d'un voyageur qui veut apprendre, devient pour lui un livre où il s'inſtruit à chaque pas.

Parmi les différentes parties de l'Europe qui piquoient la curioſité de M. *de Pouilly*, l'Angleterre fut celle qui le flatta le plus, ſoit à cauſe d'une certaine conformité de ſon génie avec la profondeur An-

gloise, soit par le désir de mieux connoître cette île, dont on fait des portraits si différens : les invitations de Mylord Bolinbrock ne l'attiroient pas moins puissamment ; cet homme célèbre avoit remporté dans sa Patrie l'étroite amitié qui s'étoit formée à Paris entre lui & M. *de Pouilly* ; devenu son hôte, il le reçut avec cet accœuil que le discernement seul fait faire au vrai mérite. Le voyageur avoit été précédé de sa réputation ; & par l'art qu'il eut d'assortir les mœurs Françoises avec celles du pays où il étoit, il s'attira dans peu l'estime des premiers personnages d'une Nation qui, comme l'on sait, se pique de la lenteur de ses jugemens, parce qu'elle la regarde comme le sceau de la réflexion qui les rend.

L'oracle même de l'île prononça en ſa faveur ; l'illuſtre Newton lui parla la premiere fois, pour lui dire qu'il étoit ſon ami. M. *de Pouilly*, en contemplant cet homme unique, avoit le plaiſir de toucher, pour ainſi dire, à la ſource de ſa propre gloire ; & le Philoſophe Anglois voyoit avec complaiſance le premier Miniſtre des nouveaux honneurs que Paris lui décernoit : ces deux grandes âmes, qui de loin s'étoient pénétrées, ſentirent, en préſence l'une de l'autre, qu'elles ne feſoient que ſe réunir.

La voix de M. Newton fut le ſignal qui raſſembla autour de ſon nouvel ami tous les Savans & les Philoſophes d'Angleterre ; & ils ſemblerent jaloux de lui prouver, contre

un préjugé trop commun parmi nous, qu'ils ne croyoient pas que la haute eſtime fût un ſentiment réſervé pour leurs ſeuls Inſulaires.

Après un an entier de ſéjour à Londres, M. *de Pouilly*, de retour dans ſa Patrie, avec les avantages d'une meilleure ſanté, & content de ſes acquiſitions littéraires, avoit formé le deſſein d'en goûter paiſiblement les douceurs dans une terre voiſine de Reims, & d'y jouïr des plaiſirs tranquiles que renouvelle ſans ceſſe le ſpectacle de la nature. Tout s'arrangeoit pour cette retraite philoſophique, quand le cœur de ce Sage devint ſenſible aux vertus & aux grâces d'une de ſes parentes : leur union mérita les vœux & les applaudiſſemens de tout le Public. Il eſt dans

les Villes des alliances qui intéressent le Corps des Citoyens; ils sont flattés de voir, par un assortiment avoué de l'honneur & de la raison, se perpétuer des familles chez qui la probité, la vertu, la noblesse des sentimens sont héréditaires. Les époux apportoient entre eux toutes ces qualités, & l'événement répondit aux présages & aux souhaits de toute la Ville, qui sembloit, par une reconnoissance anticipée, s'intéresser à la félicité de son bienfaiteur.

La tendresse d'une épouse chérie, un fruit digne de leurs désirs, le commerce des livres, fesoient couler à M. *de Pouilly* ces jours délicieux qu'on goûte dans le sein du repos, de la science & du bonheur, lorsque ses Concitoyens, frappés de

ſes vertus & de la ſupériorité de ſon génie, l'engagèrent de prendre le timon du Gouvernement municipal, à la tête d'un Conſeil de Ville dont il connoiſſoit déja le zêle & le déſintéreſſement. Le Sage ſentit tout ce qu'il en alloit coûter au Savant; mais né pour faire des heureux, il triompha de ſes répugnances; il ſavoit que nous ſommes redevables à la ſociété des talens que le ciel nous a confiés pour elle, & que ces biens ne nous appartiennent plus, auſſi-tôt qu'elle les réclame.

M. *de Pouilly* ne put empêcher que Reims, dans le tranſport de ſa joie, ne ſe rappelât l'idée flatteuſe de ces beaux jours où Rome vit dans ſon Conſul l'Orateur le plus célèbre, le Philoſophe le plus ſu-

blime & le Citoyen le plus vertueux; mais il comprit tout ce que sa nouvelle dignité lui imposoit d'obligations, & son cœur, naturellement bienfaisant, lui fit sentir d'avance la satisfaction qu'il trouveroit à les remplir. Il crut alors que former des projets pour le bonheur des siens, devoit être pour son esprit un plaisir plus touchant encore que celui d'approfondir les mystères de la plus abstraite Philosophie. La santé & la tranquilité des Citoyens, l'abondance publique, des établissemens utiles aux progrès du génie, de nouveaux embellissemens pour la Ville, furent les grands objets qui consacrèrent les premiers desseins de sa Magistrature.

Mais pour parvenir à l'exécution,

que de préjugés à combattre chez la multitude aveugle & toujours prompte à censurer ! que d'obstacles à surmonter ! que de ressorts à mouvoir ! quelle adresse ne falloit-il pas pour se concilier tous les esprits ! M. *de Pouilly* prévit ces difficultés ; il les rencontra, il sçut en triompher. Pourquoi faut-il que les hommes, naturellement si ardens pour leurs intérêts, s'opposent souvent aux vues de ceux qui s'occupent de leur bonheur ! N'accusons de cette bisarerie que la vanité ou cette prévention déraisonnable, qui ne sait s'appuyer que sur des usages dont elle pèse l'ancienneté, & jamais la valeur : l'une s'offense de la gloire qui doit couvrir l'auteur d'un projet qu'elle n'auroit pas eu la force d'imaginer ; les yeux de l'autre trop

foibles, n'aperçoivent que des difficultés; celle-ci, par l'opiniâtreté de ses objections, étonne, intimide le zêle; celle-là, par l'amertume de ses critiques, le ralentit & le dégoûte; & souvent toutes deux réunies font tomber les entreprises les plus belles & les plus utiles.

Mais l'amour-propre se laisse quelquefois désarmer par les complaisances de la modestie, & les préjugés sont contraints de céder à la vérité, qui s'exprime par la voix de l'éloquence. Personne ne possédoit comme M. *de Pouilly* ces deux moyens de captiver les esprits; la façon avec laquelle il annonçoit un dessein sembloit laisser à ceux qui l'écoutoient, le mérite de l'invention; & la force persuasive qu'il

donnoit à ses raisons, fesoit taire la prévention la plus opiniâtre : un sourire, un regard, cet air de bienveillance qui parloit dans toute sa personne, lui concilioient à l'instant les cœurs les moins disposés. Ce fut par ces talens enchanteurs qu'il eut enfin la satisfaction de voir un aplaudissement universel suivre ses vœux & ceux du Conseil de Ville, & autoriser des projets qu'on avoit regardés d'abord comme les beaux songes d'un homme qui a sommeillé dans les bras de la Philosophie.

Il ne suffisoit pas cependant d'avoir imaginé, il falloit exécuter ; & si le premier pas parut avoir été celui du génie, il sembloit que le second fût réservé à la puissance des Rois. Mais ce n'est qu'aux Sages, ces âmes

privilégiées, qu'il appartient, si on peut le dire, d'être, dans l'exécution de leûrs entreprises, les images de l'Etre Suprême, qui se joue dans les miracles de la création. Une imagination élevée, qu'échauffe l'amour du bien public, dispose, arrange tout au gré de leurs désirs, &, quand il le faut, sa chaleur féconde fait, pour le bonheur des hommes, germer, sous leurs savantes mains, cet or & ces richesses dont ils dédaignent la possession pour eux-mêmes. Tels furent les prodiges qu'opéra *M. de Pouilly*.

Reims possédoit depuis long-tems un autre Citoyen, non moins précieux peut-être, quoique dans une sphère différente. Homme rare, qui, par les ressources de son industrie &

de ſa frugalité, avoit ſu convertir en un riche tréſor les fonds d'un patrimoine médiocre : parvenu à cette haute vieilleſſe, où communément les hommes ſemblent vouloir, par l'amour exceſſif du bien, ſe dédommager de la vîteſſe du tems qui en abrège la jouïſſance, on voyoit le célèbre M. *Godinot*, prodigue de ſes richeſſes, décorer un Temple fameux, conſtruire des aſyles à la miſère & à l'infirmité de ſes Concitoyens, & mériter déja les titres glorieux d'ami & de bienfaiteur de ſa Patrie (1).

---

(1) Les ſommes conſacrées par M. *Godinot* pour les différentes décorations de l'Egliſe de Reims, dont il étoit Chanoine, montent à plus de quarante mille écus. Il a donné à l'Hôtel-Dieu quarante-deux mille livres, tant pour la fondation de l'Hoſpice deſtiné aux perſonnes attaquées de cancers, que pour d'autres bonnes œuvres ; pour des

Tel fut l'homme que M. *de Pouilly* regarda comme un autre Moïse, & c'étoit en effet de lui que Reims pouvoit tenir le bienfait d'une eau salutaire (1) qui la délivrât des maladies cruelles dont le principe couloit au milieu de ses murs mêmes. Mais si le bonheur & la durée des jours des Citoyens étoient les premiers objets qui inspirassent le zélé Magistrat, ses vues, aussi étendues que généreuses,

---

aquéducs, embellissemens de promenades publiques, bâtimens ajoutés aux Hôpitaux, vingt mille livres; pour les Ecoles gratuites, vingt-sept mille livres.

(1) L'eau des puits de Reims est imprégnée d'un limon crétassé, qui, causant nécessairement des obstructions dans les glandes & l'épaississement des liqueurs, devient le principe des humeurs froides & des cancers, jusqu'alors si communs dans Reims. Cette eau, par sa mauvaise qualité, n'étoit pas moins contraire aux opérations de la Manufacture, ne pouvant dissoudre aisément le savon, ni faire prendre aux étoffes le vrai ton des couleurs.

lui découvroient encore, dans ce ſeul projet, d'autres avantages & de nouveaux ſuccès: il prévoyoit que des mêmes ſources où ſe puiſeroit la ſanté, devoient ſortir des ſecours favorables aux opérations des Manufactures & aux progrès du Commerce; & il vouloit que la Veſle, jailliſſant un jour au ſein de ſa Patrie, y répandît auſſi, comme un autre Pactole, la richeſſe & l'abondance, en rendant plus heureux les efforts & les travaux de l'induſtrie.

Plein de ces grandes idées, M. *de Pouilly* attaque le cœur du reſpectable vieillard (1), & entreprend de fixer ſa bienfaiſance à l'objet des fontaines que ſouhaitoit depuis ſi long-tems un peuple gémiſſant.

---

(1) M. *Godinot* étoit alors âgé de quatre-vingt-deux ans.

Mais, dira peut-être quelqu'un, montrer à la générosité qui s'est déja signalée une carrière nouvelle où elle puisse encore s'exercer, est-ce donc là une action si mémorable? La réponse ici ne peut être faite que par ceux qui ont connu M. *Godinot*: ce même homme si opulent, si libéral, si charitable, n'étoit point exempt de payer à l'humanité son tribut d'imperfection: attaché avec roideur à ses vues & à ses desseins, il sembloit avoir médité le nombre & la nature de ses bienfaits en même temps que sa fortune: tout objet qui n'étoit point entré dans ce plan avoit près de lui l'exclusion; insensible à tous les traits de la critique ou de la censure; inaccessible au pouvoir séducteur de la louange & de la flatterie, il apportoit aux objections ou

aux

aux nouvelles propositions une tranquile inflexibilité que rien ne pouvoit vaincre, & que son âge rendoit presque respectable : prévenant, pressant même dans ses bienfaits, il vouloit cependant que son goût en dirigeât seul l'exécution ; & plutôt que de renoncer à cette espèce d'empire, il mettoit à prix son triomphe, & étouffoit la contradiction (1) sous le poids de ses nouvelles largesses : enfin, magnifique & tout à la fois économe dans ses dons, il croyoit trouver, dans le détail qu'il

(1) Le Chapitre de Reims sembloit vouloir prendre la résolution de convertir en ornemens de bronze l'or de son ancien autel, afin de hâter & d'étendre la décoration du nouveau qu'avoit fait construire M. *Godinot*; mais, pour empêcher cette transmutation, & conserver à l'Eglise une matiere qui annonce sa magnificence, M. *Godinot* donna vingt mille livres au-delà de ses premieres largesses.

s'en étoit réſervé, le moyen de les étendre & de les multiplier encore ; ce qui acheva de faire de lui un de ces hommes uniques, nés autant pour l'étonnement que pour le bonheur de leur Patrie.

Sur ce portrait, peint d'après nature, on peut juger quelle fut l'entrepriſe de M. *de Pouilly*, lorſqu'il voulut faire goûter, adopter & exécuter par M. *Godinot* un projet qu'il n'avoit point conçu, qu'il n'avoit pas même prévu, & qu'il ne pouvoit eſpérer de conduire lui ſeul : le Philoſophe devenu, pour ainſi dire, courtiſan, commença à s'ouvrir le chemin de la perſuaſion par ces attentions, ces ſoins & ces prévenances, qui preſque toujours gâgnent ſurement le cœur : bientôt le ſavoir

& la sagesse se firent admirer ; la charité parla ensuite ; (sur ses lèvres pouvoit-elle n'être pas écoutée ?) insensiblement la politesse enlevoit un consentement qu'elle laissoit en liberté ; quelquefois la patience cédoit avec courage : enfin, par une heureuse dextérité inspirée par la vertu autant que par le génie, M. *de Pouilly* sut vaincre & charmer le généreux mais difficile Citoyen, & conquit si pleinement sa confiance avec son estime, qu'il demeura le maître & le dispensateur de ses trésors. Mais loin de se parer de son nouveau pouvoir, il voulut que le bienfaiteur parût toujours à la tête de l'exécution, comme donnant le mouvement à tout ; & ils eurent l'un & l'autre le plaisir touchant de voir, au milieu des acclamations d'un Peuple qui

croyoit renaître, entrer dans leur Patrie cette eau (1) si long-tems appelée par les désirs de la Médecine & les soupirs de tant de malheureux. Solliciter sans ostentation, supplier avec constance pour obtenir des bienfaits à la société, ou soi-même en être l'auteur, est au moins d'un poids égal dans la balance de la générosité.

Un projet exécuté n'étoit pour M. *de Pouilly* que le passage à une autre entreprise. A peine les eaux de

(1) Le R. P. *Fèry*, Minime, est l'inventeur de la machine hydraulique placée sur la rivière neuve ; c'est de ce bras de la Vesle que coule dans Reims l'eau qui l'arrose : par l'analyse qui en a été faite à Paris, elle est au moins aussi légère que celle de la Seine. La dépense des fontaines amenées dans la Ville monte à cent mille livres ; & pour continuer cet ouvrage si utile, M. *Godinot* a donné le reste de ses biens.

la Vesle venoient-elles d'apporter la santé aux Citoyens, qu'il s'occupa des moyens d'enrichir les esprits : une heureuse expérience lui avoit appris que l'étude des Mathématiques & du Dessin y jette un goût de réflexion, de justesse & de régularité, qui nous rend plus capables de penser solidement & de juger sainement de tout ; il songea à répandre dans tous les états cette intelligence qui honore la fortune la plus brillante, & qui souvent fait éclore, au sein de la misère même, ces Artistes fameux qu'on voit devenir le soutien de leur famille, & la gloire de leur Patrie.

Pour persuader efficacement ces vérités, M. *de Pouilly* eut recours aux charmes de son éloquence ; &

dans une de ces assemblées où Reims voit réuni ce que tous les Ordres de la Ville ont de plus distingué & de plus respectable, il prononça un discours, où la solidité des raisons, la noblesse des images, l'élégance des expressions, jointes aux grâces énergiques de l'action, enlevèrent à la fois les suffrages & les cœurs : alors plus que jamais le nom du Magistrat Orateur fut mêlé avec celui du fameux Consul de Rome : tout s'ennoblissoit, tout devenoit, pour ainsi dire, Romain, & cette heureuse imposture se renouvelle encore en lisant ce discours, qui méritoit si justement que l'impression le fît passer à la postérité (1).

Cependant les fonds manquoient

(1) On le trouvera ici après la Théorie des Sentimens, &c.

pour l'établiſſement des différentes Ecoles qui devenoient néceſſaires ; par quels moyens attirer des Maîtres ſavans, & leur fournir un revenu indépendant de la reconnoiſſance des Elèves ? L'auteur d'un projet ſi utile n'aura-t-il donc que la gloire de l'avoir conçu ? Non : vrai Alchymiſte (1), il fait tirer de l'or de la fange même qui couvre le pavé des rues, & c'eſt par cette eſpèce de magie que Reims voit tout à coup s'ouvrir dans ſes murs un temple (2)

(1) M. *de Pouilly* trouva les fonds néceſſaires pour l'honoraire des Profeſſeurs, en imaginant la location des boues ; c'eſt ainſi qu'il s'explique lui-même dans ſon diſcours de 1748 : *par-là nous imiterons en quelque ſorte la Chymie, qui des matieres les plus viles fait ſortir les phoſphores les plus brillans.*

(2) Ce fut en 1749 que ces Ecoles furent ouvertes dans l'Hôtel de Ville ſous la protection de Meſſieurs de l'Académie des Sciences.

pour les beaux Arts, où maintenant des Maîtres habiles rempliſſent les vues de leur fondateur, en honorant tout à la fois & leurs talens & la Ville qui les poſſède.

L'exécution de ces entrepriſes ne laſſa ni ne put raſſaſier le zêle de M. *de Pouilly*. Une âme bienfaiſante imite cet élément qui, par ſon activité, s'attache à tout, & pour qui tout devient un aliment ; bientôt il s'occupa de l'embelliſſement des promenades publiques : il crut que cet objet, ſans être de la nobleſſe des autres, méritoit auſſi ſes attentions, & que les arbres, comme au tems d'Auguſte, n'étoient pas indignes d'un Conſul : il ſavoit que ces jardins, favorables au bien de la ſociété, fourniſſent un délaſſement à

l'esprit, & procurent au corps cette douce fatigue qui devient utile à la santé : les suites de ces réflexions furent de nouveaux ornemens ajoutés par le bon goût à une promenade que l'on peut compter aujourd'hui parmi les plus belles du Royaume.

Tant d'objets différens, capables d'occuper le Magistrat tout entier, ne coûtoient cependant rien aux devoirs particuliers & détaillés de sa place. Il est des hommes qui semblent avoir plus d'une âme par la facilité qu'ils ont de suffire à tout. M. *de Pouilly* maîtrisoit en quelque sorte le tems. Législateur, Juge, Pere, Conciliateur, Politique & Citoyen, (car telles sont les diverses formes que doit prendre un Magistrat municipal) il remplissoit la mesure de

tous ces grands titres d'une manière qui eut fait juger qu'il n'avoit qu'un personnage à soutenir.

Aussi sage, aussi équitable que le Censeur de Rome, mais sans en avoir l'austérité, il savoit empêcher que les clameurs du Peuple ne s'élevassent contre les Patriciens : on étoit introduit près de lui par la confiance, accœuilli par la douceur, & toujours écouté par la justice : ses vues & ses secours s'étendoient à toutes les espèces de misères ; & s'il eut pu exécuter les systêmes imaginés par son ingénieuse charité, aucune ne seroit restée sans soulagement, même dans l'avenir le plus reculé : industrieux à renouer entre les Citoyens les liens que la division avoit rompus, il savoit, par égard

pour les foibleſſes de l'amour propre, faire tous les frais de la réconciliation & ſe charger de la reconnoiſſance.

Les grands, dont la faveur & la protection ſont ſouvent le ſoutien ou la gloire des Villes, trouvoient & chériſſoient en lui l'homme qui joint par habitude aux grâces du naturel l'élégance des manieres & la délicateſſe de l'eſprit : M. le Marquis *de Puiſieulx*, l'ange tutélaire de cette Province, ce Miniſtre honoré de toute la confiance de ſon Roi, lui accordoit une eſtime auſſi flatteuſe pour lui, qu'avantageuſe au bien de ſa Patrie.

De ce cabinet tranquile, où les Muſes l'environnoient, on le voyoit paſſer tous les jours à ces aſſemblées

où s'expoſent, ſe traitent & ſe diſcutent les affaires publiques : ordinairement la préſence de celui qui a le droit d'y préſider opere, pour l'union des ſentimens, ce que fait, pour l'uniſſon des accords, celui qui donne le mouvement à toutes les parties d'un concert. Quelle devoit être, pour arrêter les entrepriſes de l'amour propre, l'autorité d'un premier Magiſtrat & d'un Savant, qui portoit toujours dans ces ſortes de conſeils l'exemple de la modération & de la modeſtie ! Auſſi eut-il le plaiſir de voir une heureuſe harmonie terminer preſque toutes les délibérations.

Quelquefois pourtant ſes déſirs ne firent pas les déciſions ; ceux qui lui refuſoient leur aveu n'en étoient pas

moins amis du bien : mais tous les yeux ne ſauroient apercevoir des points de vue éloignés, que ſaiſit & rapproche un diſcernement ſûr & perçant : dans ces occaſions, il ſavoit tirer un avantage de la victoire même qu'il ſembloit céder ; il y applaudiſſoit : par cette condeſcendance qui flattoit les eſprits, il piquoit leur généroſité, il excitoit leur reconnoiſſance ; & en leur enlevant, pour ainſi dire, le droit & la volonté de conteſter une ſeconde fois, il aſſuroit l'unanimité des ſuffrages à ces grands deſſeins qui méritoient d'être les objets favoris de ſon zêle.

A tous ces devoirs, M. *de Poully* en ajouta un autre ; ce furent enſemble le Savant & le Citoyen qui l'impoſèrent ; il voulut être l'inſpi-

rateur & l'ami de toute eſpèce de mérite ; & ces qualités, qui multiplioient encore les rapports de ſa place, il les ſoutint toujours avec une ardeur infatigable.

Partiſan & protecteur déclaré de tous ceux en qui d'heureuſes diſpoſitions manifeſtoient des talens pour la ſcience ou pour les arts, ſa maiſon leur étoit ouverte à toute heure ; il les dirigeoit par ſes conſeils, les encourageoit par ſes promeſſes, les échauffoit par ſes préſages, & feſoit éclore des germes que le manque de ſecours auroit étouffés.

Ces Ecoles publiques (1), où avoient autrefois éclaté les premiers rayons de ſon génie, le revoyoient ſouvent amené par la reconnoiſ-

(1) Le Collége de l'Univerſité.

ſance autant que par le zêle ; c'étoit-là qu'illuſtrant la fonction des Maîtres, il jetoit lui-même dans le cœur des Elèves cet aiguillon puiſſant, cette émulation qui ne fait des rivaux qu'au profit du ſavoir & des mœurs : ſon amour pour les Lettres lui avoit fait imaginer des moyens d'adoucir les ſéchereſſes de l'inſtruction, & de hâter les fruits de l'étude : le plan qu'il auroit voulu faire exécuter (1) étoit un éloge anticipé du dernier ouvrage que vient de donner, ſous le titre de *Méchanique des Langues*, le ſage Auteur du Spectacle de la Nature : pour aſſurer les ſuccès de ce nouveau ſyſtême, développé

(1) On a encore écrit de ſa main un plan relatif à celui de M. Pluche. Ces deux grands Hommes avoient été rivaux dans le cours de leurs études à Reims.

avec tant de justesse & de goût, il ne faut, chez les Maîtres, que le courage d'entrer dans une route nouvelle. Comptera-t-on toujours les droits d'un préjugé par le nombre de ses années ?

La Physique, devenue de nos jours si attrayante & si utile, étoit privée, dans le Collége de Reims, des moyens de démontrer ses vérités par la certitude de ses expériences : M. *de Pouilly*, pour lui rendre sûrement cette espèce de vie, avertit M. l'Archevêque du bienfait qu'elle attendoit ; & ce Prince, aussi juste estimateur que protecteur généreux du mérite & des talens, l'a enrichie d'un Cabinet précieux, qui ne laisseroit plus rien à desirer au Collége, si le digne Magistrat avoit pu y faire ajouter

ajouter une Bibliothèque littéraire.

Mais que M. *de Pouilly* devoit paroître grand aux yeux d'un Citoyen, lorſque, quittant les exercices académiques, il paſſoit dans les retraites obſcures des Artiſans ! Auſſi flatté de ſe voir entouré d'une troupe d'Ouvriers qu'il encourageoit, que ſatisfait d'être dans un cercle d'Académiciens, on eût dit qu'il partageoit la fortune de chaque Fabricant; l'étonnement dont il les frappoit en parcourant des détails qu'il ennobliſſoit, étoit pour lui un premier moyen de fixer leur attention; c'étoit enſuite avec le ton perſuaſif de l'intérêt qu'il leur inſpiroit l'ambition de rendre l'étranger tributaire de leur induſtrie : il ne s'applaudiſſoit jamais plus de ſon éloquence,

que quand il les avoit convaincus de la dignité du commerce ; dans sa bouche, la gloire immortelle des Jacques Cœurs & des Fuggers étoit tout à la fois une maxime vivante, un exemple puissant & un préservatif contre cette vaine & funeste délicatesse, qui trop souvent semble rougir d'un titre dont doivent s'honorer l'intelligence, la probité, la prudence & même la fortune, parce qu'à son tour il doit être & leur preuve & leur éloge. A ces traits qui n'eût reconnu l'âme & le sang du grand *Colbert* (1) !

Comment l'ami du genre humain n'auroit-il pas été un époux tendre & le modèle des pères de familles ? Les égards polis, les complaisances, les attentions délicates de M. *de*

(1) Les aïeux de M. *de Pouilly* étoient proches parens de M. *Colbert*.

Pouilly répandoient ſur toutes ſes actions cette fleur de nouveauté ſi rare, qui ſeule peut faire durer le charme des unions les mieux aſſorties. Bien différent de ces pères qui remettent leurs droits & leurs obligations entre les mains d'un Précepteur, ſouvent incapable de les remplacer, il étoit lui-même le conducteur du Maître & du Diſciple ; auſſi vit-on ſon fils, déja digne de lui, & tenant encore à cet âge (1) où à peine les jeunes gens ſavent bégayer leur propre langue, déployer, dans des exercices publics, qui feſoient de la maiſon paternelle l'Ecole des Muſes, toutes les richeſ-

(1) M. *de Pouilly* le fils étoit alors âgé de treize ans. C'eſt lui qui, quelques années après, a donné au Public la vie du Chancelier de Lhôpital. Il eſt aujourd'hui de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

ſes de la plus belle Littérature grecque, latine & françoiſe, & mériter par-là d'être placé dans le rang des enfans célèbres par leur ſavoir.

Le pere attentif s'étoit propoſé de lui faire exécuter un de ces plans rares & réfléchis qui annoncent la ſupériorité de celui qui les trace, & font préſager quel ſera celui qui peut les remplir. Les ouvrages philoſophiques de Cicéron, ſes harangues choiſies, les livres de morale de Platon devoient être la baſe de ce ſyſtême littéraire : le fils, puiſant à ces ſources du bon goût & des ſentimens, auroit fait des analyſes raiſonnées des plus beaux traits de ces grands modèles ; & cette compoſition, dont lui ſeul auroit eu le mérite, devoit être traitée de façon

qu'elle eût pu paſſer ſous les yeux du public ; ainſi il ſe ſeroit vu au nombre des Auteurs, dans un tems de la vie où il eſt glorieux de commencer à les connoître.

S'il eſt vrai que c'eſt dans la vie privée des Hommes illuſtres & en les ſéparant du bruit & de l'éclat de leurs actions, qu'on peut mieux apprécier leur vrai mérite & leur vertu, quelle idée ne doit-on pas avoir de M. *de Pouilly* !

L'égalité conſtante de ſes mœurs étoit la preuve de leur vérité. Jamais l'amitié ne forma un cœur plus droit, plus fidèle, plus ardent à obliger ; mais, non moins délicat qu'éclairé dans ſon choix, il penſoit que les perſonnes qui, à la beauté de l'âme, joignent les grâces de l'eſprit,

méritoient des diſtinctions, & il leur rendoit des devoirs privilégiés. C'étoit à ces amis particuliers qu'il laiſſoit voir tout le fond de ſon cœur : ce ſeroit une perte pour la vertu que les grands Hommes ne fuſſent pas aperçus tout entier ; & le devoir de ceux qui les ont connus, eſt de les montrer dans de fidèles peintures. Que ne pouvons-nous au moins le repréſenter tel qu'il paroiſſoit dans le monde dont il feſoit les délices ! Là il ſavoit répandre ſur les ſujets les moins graves je ne ſais quelle teinture de ſcience qui les rendoit toujours intéreſſans ; mais il étoit bien oppoſé à ces Savans ſombres & redoutables qui portent partout le poids de leur érudition, & ſemblent vouloir en accabler les compagnons de leur ſociété : auſſi

différent de ces petits-maîtres, (car la Littérature a les siens) qui, enflés de leurs prétendus talens, s'imaginent être les seuls favoris de l'esprit, & prononcent, avec le ton de la suffisance, les arrêts que leur dicte la vanité, M. *de Pouilly* ne montroit que l'homme aimable & poli; & si quelquefois on apercevoit ses richesses, c'étoit une espèce de trahison que lui fesoit son penchant à faire paroître les talens des autres.

Ingénieux à se proportionner à tous les esprits, étoit-il contredit? Il cédoit sans peine, mais d'une façon qui cachoit sa complaisance même: sans cette adresse, elle eût perdu son mérite auprès de l'amour-propre. Souvent il animoit les conversations par cette gaieté fine qui en est,

pour ainſi dire, la fleur ; mais bienfaiſant juſque dans l'enjouement, jamais il ne ſe déshonora par les reſſources de la médiſance ; & tous ſes diſcours, comme ſa perſonne, exprimoient cette politeſſe vraie, & ces égards touchans qu'inſpire un cœur ami des hommes, & qui veut en être aimé.

Sorti de ces cercles, dont il remportoit toujours l'eſtime, le reſpect & même la tendreſſe, M. *de Pouilly*, comme Cicéron (1), retournoit au commerce de ſes livres : ce fut dans ces momens de retraite délicieuſe, les ſeuls qui fiſſent ſon loiſir., qu'il retoucha ſa *Théorie des ſentimens* (2)

---

(1) *Cùm ſalutationi nos dedimus amicorum, abdo me in Bibliothecam.* Epiſt. Fam. 7, 28.

(2) La première édition parut en 1736 à Paris;

agréables; livre qui feroit, si ses maximes étoient fidélement suivies, le bonheur des humains & la gloire de la vertu. En mettant la dernière main à ce Traité précieux, il mit aussi, sans le vouloir, le comble à sa réputation.

Cet ouvrage, dans sa première ébauche, avoit déja mérité les éloges de tous les Savans; mais traité depuis avec plus d'étendue, & avec cette clarté faite pour tous les yeux, son utilité a augmenté avec les applaudissemens.

La Métaphysique, en élevant l'esprit de l'Auteur, ne l'a point égaré: l'art de raisonner, si souvent dangereux à ceux qui ont une imagination

la seconde en 1748, & enfin la troisième en 1759. Cette dernière fut dédiée à Sa Majesté.

féconde ou trop ſubtile, eſt toujours aſſujetti chez lui à la ſévérité de la démonſtration ; il nous découvre les ſources de nos goûts & de nos plaiſirs ; il nous prouve qu'ils ſont meſurés par cet inſtinct même que l'Auteur de la nature a voulu nous donner avec la raiſon : guidé par cette double lumière, il explique tout ce qui eſt dans l'ordre moral & phyſique de ſon ſujet ; &, en nous élevant, par une gradation auſſi néceſſaire que juſte, juſqu'à la première cauſe *intelligente* & *bienfaiſante*, qui a établi cette heureuſe harmonie, il nous laiſſe convaincus que l'homme ne peut trouver ſon bonheur que dans la pratique de ſes devoirs envers Dieu, envers le prochain & envers ſoi-même.

Sur ce fond si intéressant, si lumineux, il a versé l'élégance & l'urbanité des anciens, l'ordre & la précision du siècle de Louis XIV, & toutes les beautés de détail qui caractérisent le nôtre; & peut-être est-ce la première fois que l'esprit géométrique s'est vu couronné de tant de fleurs; enfin, si dans ce livre immortel l'esprit apprend au cœur la route de la félicité, lui-même sent, par le plaisir qu'il éprouve, que la vérité de ses préceptes est justifiée. Qu'on est heureux quand, pour faire un ouvrage cher à la vertu, on n'a qu'à peindre son âme! C'est ce qu'a pensé de M. *de Pouilly* un homme de qualité (1), qui joint à la science des

(1) M. le Comte de Tressan, Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandant pour Sa

Belles-Lettres une connoiſſance profonde de la Phyſique : en paſſant à Reims il fit ſur-le-champ ces vers inſpirés par le plaiſir & l'admiration que lui cauſa la lecture de la Théorie des Sentimens.

Sublime & toujours agréable,
Profond, tendre, élégant, plus Citoyen qu'Auteur,
Pouilly, pour nous tracer la route du bonheur,
Pour peindre la vertu, pour nous la rendre aimable,
Conſulta la nature, & nous peignit ſon cœur.

Avant même que l'Auteur de la Théorie fût connu, les Journaliſtes de Trévoux (1), ſi éclairés & ſi at-

---

Majeſté dans le Toulois, &c. de l'Académie Royale des Sciences, Aſſocié à celles de Londres & de Berlin, & Honoraire de la Société Littéraire de Nanci.

(1) En Mai 1748, diſent ces Auteurs, nous donnions l'extrait de ce livre dont nous ne connoiſſions pas alors l'Auteur; il ſe nomme dans cette nouvelle édition; c'eſt M. *Léveſque de Pouilly*. Nous avons relu ſon ouvrage avec un plaiſir dont

tentifs sur tous ces ouvrages de Métaphysique qui ont rapport à la Morale, avoient porté de celui-ci un jugement, qui paroîtroit ne pouvoir être plus avantageux, si on

---

nous ne voudrions pas que le témoignage public fût pris pour un compliment, encore moins pour un discours de flatterie, espèce de langage que nous détestons. Cette Théorie est dans la sphère de la beauté de l'esprit, sujet si bien manié par l'Auteur : elle produit les sentimens dont elle développe les principes & montre les routes. Si toutes les matières de Philosophie étoient traitées selon cette méthode, tout le monde deviendroit Philosophe, parce que tout le monde voudroit éprouver les plaisirs inséparables de la raison. Novembre 1749.

Tel est le jugement du mois de Mai 1748. Est-il un plan d'ouvrage plus intéressant pour le cœur & la raison ? Nous obliger à raisonner sur nos plaisirs, c'est les étendre & les multiplier ; en développer les causes & les rapports, c'est démontrer l'intelligence & la bonté du Créateur ; nous persuader qu'ils sont les effets naturels de la vertu, c'est faire aimer ce qu'elle a de plus austère. Tel est le dessein de l'Auteur.

ignoroit les applaudissemens qu'ils ont donnés à la dernière édition.

M. *de Pouilly* cependant eut des Censeurs ; sa Théorie des sentimens agréables le fit mettre, sans balancer, par ces fameux critiques, au rang des Disciples d'Epicure. Le Pere Mallebranche (1) avoit été accusé d'être le protecteur des plaisirs, pour avoir dit que *le plaisir nous rend heureux*. Ainsi que ce Philosophe si sublime & si chrétien, il sourit de cette amere décision, & ce fut toute sa réponse. Ce seroit en effet s'estimer trop peu soi-même que de prétendre à toutes sortes d'estimes.

Il est peu de Villes où il ne se trouve de ces audacieux arbitres du

(1) Voyez l'Eloge du Pere Mallebranche par M. de Fontenelle.

mérite, du ſavoir & de la réputation; auſſi peu inſtruits que fermement décidés à n'eſtimer rien, pour ſe faire croire capables de tout, ils ſoumettent à leur tribunal les productions de la ſcience & du génie, les actions des grands Hommes, la politique des Rois, les œuvres même de la Divinité : tout eſt de leur reſſort, & preſque toujours un coup de tête négatif, un rire prétendu malin, quelque mot frivole aiguiſé en épigramme, le bruſque jargon de l'humeur, ou enfin le ton peſant d'une ſentence déplacée, ſont les formes convaincantes de leurs arrêts ſuprêmes : ces Zoïles ſont dans la Littérature ce que ſont les Goujats dans une armée; ils jettent quelquefois l'épouvante, même parmi les braves; & trop ſouvent on voit,

à la honte de l'eſprit humain, des gens ſenſés plier, par habitude ou par timidité, ſous l'eſpèce d'empire qu'uſurpe la hardieſſe de ces ignorans détracteurs.

Ils n'étoient ſans doute ni faits pour étonner M. *de Pouilly*, ni dignes qu'il les repouſſât; il ne vouloit qu'être utile à la ſociété; & elle n'eût pas connu ſon bienfaiteur, s'il lui avoit été poſſible de ſe cacher: mais le but même où il tendoit ne lui en laiſſoit pas la liberté; dans la crainte de le manquer, il ſe défioit de lui-même: toujours mécontent de ſes productions, il conſultoit, il choiſiſſoit pour juges ces amis ſincères en qui il reconnoiſſoit un goût naturel ou cultivé par les bonnes choſes; & ſupérieur à eux, il ſoumettoit

mettoit ſes lumières à leurs réflexions : cette docilité le rendoit infatigable ; il reprenoit vingt fois la plume avec autant de tranquilité que s'il n'avoit pas encore ébauché ſa matière ; & il ſe vantoit de ce courage, parce qu'il ſe feſoit honneur de lui devoir le mérite dont le loüoient ſes admirateurs (1).

Un mauſolée découvert à Reims ſous le portique de l'Egliſe de Saint Martin fut une nouvelle matière à

(1) La modeſtie, ſi peu commune aux Savans, étoit la vertu favorite de M. *de Pouilly*, & toutes ſes actions juſtifioient ce qu'il a dit dans le chapitre XII de ſa Théorie : *que la nature nous apprend, par la voix ſecrète du ſentiment, que la conſidération publique eſt une ſorte de récompenſe de la vertu ; mais qu'elle n'en doit pas être le motif.* Il renchérit ſur ce ſentiment dans l'éloge de M. *Godinot. Il entre dans le caractère du grand Homme ; que la vanité ne ſoit point le mobile de ſa conduite,*

ſon érudition : ce caveau, où tout reſpire un air d'antiquité, lui fit naître l'idée d'une diſſertation ; & celle qu'il a donnée, auſſi curieuſe dans ſes recherches que judicieuſe dans les conſéquences qui établiſſent l'époque & indiquent les teurs de ce monument, eſt digne des Mabillons & des Montfaucons (1).

Ce fut dans ce tems-là que la mort de M. *Godinot* excita dans Reims des regrets univerſels : étoit-ce un augure qui dût faire preſſentir de plus grands malheurs ?

M. *de Pouilly*, qui regardoit la gratitude comme la mere des ver-

& qu'il ne cherche pas à faire un trafic ignoble de ſes actions vertueuſes contre de frivoles adulations.

(1) On la trouvera à la fin de ce volume.

tus (1), se chargea de la reconnoissance publique, & prononça un discours (2), qui fut le plus beau tableau qu'un cœur tendre & un génie brillant pussent faire du bienfaiteur qui venoit de disparoître : chacun de ses traits se réfléchissoit, pour ainsi dire, sur les visages & dans les âmes des auditeurs ; & peut-être que l'expression si vive de la perte qu'ils venoient de faire leur auroit enlevé l'espérance de la réparer, s'ils n'avoient aperçu dans l'Orateur même leur dédommagement & leurs ressources. Personne n'ignoroit les nouveaux desseins que M. *de Pouilly* avoit conçus pour mettre,

(1) *Est enim hæc una virtus non solùm maxima, sed etiam mater virtutum omnium.* Cicer. pro Planco.

(2) Nous le donnerons dans ce volume.

s'il étoit possible, le comble au bonheur & à la gloire de sa Patrie; ils étoient, osons le dire, plus grands encore que ce qu'il avoit fait.

Des casernes devoient s'élever, où le Soldat, assuré d'un asile, & éclairé de plus près par la discipline militaire, n'auroit plus fait craindre au paisible Citoyen de trouver la licence & souvent la dureté d'un ennemi dans celui qui doit être son défenseur.

Un manége se feroit établi, qui, secondant les Ecoles de Mathématiques & de Dessin, & à son tour soutenu par elles, auroit attiré la richesse & la célébrité en étendant le progrès des talens & les fruits de l'éducation.

De vastes magasins (1), des greniers d'abondance auroient un jour rendu inutiles la prévoyance & les ruses de cette avarice inhumaine qui invoque les calamités publiques ; & par eux le tranquile Habitant se seroit vu, en quelque sorte, affranchi même de l'empire inconstant des saisons.

Enfin, Reims, dont le privilége

(1) M. *de Pouilly* avoit écrit à Genève & à Lyon pour former, sur le modèle de ces Villes, ces utiles magasins, dont les Grecs & les Romains nous ont donné l'exemple, déja imité dans plusieurs Villes du Royaume. M. *de Pouilly* se seroit surtout servi de la forme cubique de ces coffres qu'a imaginés le savant M. du Hamel. Par cette invention, un coffre de douze pieds cubes contiendroit mille six cens vingt-huit pieds cubes de grains à l'abri de l'humidité, des insectes & des animaux nuisibles ; au-lieu qu'on ne peut donner que dix-huit pouces de hauteur au tas de bled des greniers ordinaires.

est de voir ses augustes Maîtres
Remonter, sous les auspices de la Religion, sur le trône de leurs Aïeux,
auroit pu, dans une image fidelle &
durable (1), contempler tous les
jours le Monarque bienfaisant, dans
qui l'Europe reconnoît le Héros de
la guerre & de la paix.

Tels étoient les derniers projets
de M. *de Pouilly* : le récit en paroît
à peine croyable; mais ses Concitoyens ne connoissoient plus ni l'étonnement, ni l'incrédulité ; ils
étoient, si nous pouvons le dire,
accoutumés à ses prodiges, & il leur
sembloit déja voir l'exécution de
ceux-ci. C'étoit sous cet aspect qu'ils
le considéroient ; c'étoit dans cette
attente qu'ils l'écoutoient, lorsqu'il

(1) La Statue du Roi en bronze.

rendit à M. *Godinot* ces honneurs ſunèbres dont l'éloquence prépare le ſouvenir à la poſtérité : il étoit l'Orateur ſincère de la reconnoiſſance ; &, ſans le ſavoir, il l'enlevoit, en quelque manière, à celui même à qui il vouloit l'aſſurer.

Ce fut ſur ce théâtre de ſa gloire, ſous les yeux de l'admiration, dans les bras même de l'amour & du reſpect, que la mort voulut abattre ce grand Homme.

Attaqué ſoudain d'une de ces maladies qui ſont les ſuites du travail & de l'étude, ſon ſang s'allume dans ſes veines ; tout l'art de la Médecine, rendu plus ingénieux par l'amitié, s'épuiſe en efforts infructueux : M. *de Pouilly* touche aux derniers momens ; abattu ſur un lit de dou-

leur, déja saisi par le trépas, il voit autour de lui ce fils si cher, sa plus douce espérance, encore à la fleur de ses années, une épouse aimée & vertueuse, toute une famille en pleurs, des amis consternés, la Patrie éperdue : que de nœuds puissans à rompre ! Il voit tous ces desseins, qui firent la gloire & les délices de son cœur, se dissiper, se perdre dans la nuit qui l'enveloppe lui-même : sa grande âme entend le cri de la nature & de l'humanité ; elle s'acquitte par un soupir, & cet instant est celui même où toute sa vertu s'épure : tranquile, il console, il veut communiquer sa constance ; il instruit (1), il exhorte, il

(1) M. *de Pouilly*, pendant toute sa Magistrature, avoit semblé, par la confiance entière qu'il avoit en M. *Rogier*, Conseiller en la Cour des

laisse des préceptes : le Philosophe éclairé est un Chrétien sublime ; il écarte enfin toutes les images fugitives ; & seul dans les bras de la Religion, il médite & prépare son sacrifice. Sans intrépidité, sans terreur, il s'adresse à l'Etre bienfaisant dont il a toujours respecté les lois & ressenti les bontés : soumis à tous les oracles de la foi, *&* (1) *porté sur ses aîles jusques dans le sein de Dieu même, il y voit un torrent éternel de délices ; & quand de cette hauteur immense il jette les yeux sur les biens &*

Monnoies, & aujourd'hui Lieutenant des Habitans, former & désigner en lui son successeur. En mourant, ce Magistrat, toujours occupé du bien public, le fit, en quelque sorte, dépositaire de tous ses grands desseins, & voulut annoncer à sa Patrie qu'elle n'en pouvoit remettre l'exécution en de plus dignes mains.

(1) Théorie des sentimens agréables, chapitre premier.

les maux présens, il n'y aperçoit plus d'autre mérite que celui de faciliter l'acquisition du bonheur infini qui lui est préparé : il semble s'y élancer ; & il expire avec la paix dans le cœur, & l'éloquence de l'amour sur les lèvres.

Ainsi mourut M. *Levesque de Pouilly*, le 4 Mars de l'année 1750, âgé de cinquante-neuf ans & demi.

Le deuil fut universel & égal à la perte : chaque Citoyen crut verser des larmes sur le tombeau d'un ami, d'un père, d'un protecteur & d'un homme irréparable ; tous les Ordres de la Ville signalèrent, comme à l'envi, les preuves de leur douleur (1) & de leur piété. Pourquoi

(1) Son Altesse Monseigneur l'Archevêque a par-

faut-il que ces monumens, les plus vrais & les plus glorieux au mérite, ne ſoient pas auſſi les plus durables ! La main du tems, qui eſſuie ou tarit néceſſairement les pleurs, enlève chaque jour dans les eſprits quelque trait des images des grands Hommes, & elles s'effacent enfin, ſi la reconnoiſſance plus prévoyante n'en aſſure la mémoire à la poſtérité. L'en-

---

tagé les regrets publics. Voici la lettre qu'il écrivit au Conſeil de Ville.

Je reçois, Meſſieurs, *la lettre que vous m'avez écrite ſur la mort de M.* de Pouilly : *j'étois déja informé de ce triſte événement; j'avois prévu & même partagé d'avance les regrets que vous me témoignez à cette occaſion; & comme ils ne peuvent être mieux fondés, je ne ſuis point ſurpris que toute la Ville déplore une auſſi grande perte; j'y ſuis en mon particulier ſi ſenſible, que je ne puis aſſez vous témoigner la douleur que j'en reſſens : ces ſentimens de ma part ſont un hommage que je dois aux rares qualités du défunt, & encore plus à l'uſage qu'il en feſoit pour l'avantage & la gloire de ſa Patrie.*

vie de lui tranſmettre un modèle auſſi précieux que rare, a fait entreprendre cette eſquiſſe : ſi la vérité, le zêle & l'amitié qui l'ont tracée peuvent la préſerver du naufrage des tems, nos neveux ne pouront, ſans quelque profit pour la ſociété, y voir un Savant profond & modeſte, un honnête homme, un époux tendre, un père éclairé, un ami ſincère & ardent, un Magiſtrat accompli, un Citoyen parfait & un Philoſophe Chrétien; & ſans doute ils diront avec nous, que le ciel donne rarement à la terre des hommes en qui les vertus d'une auſſi belle âme ſoient réunies avec les talens d'un auſſi beau génie.

APPROBATION de M. l'Abbé DE VINAY, Docteur de Sorbonne, Prévôt & Chanoine de l'Eglise de Reims.

AYANT eu pendant trente ans le bonheur de vivre & d'être lié d'une étroite amitié avec le Sage & le Savant dont on donne l'Eloge historique, il est bien flatteur pour moi de reconnoître & de pouvoir attester la fidélité d'un tableau qui rend tous les traits & le génie de ce grand Homme. J'essayerois de donner au pinceau qui l'a fait les louanges que méritent la force, la noblesse & l'élégance qui le caractérisent, s'il étoit possible d'ajouter à sa gloire, après l'applaudissement dont l'a honoré Monseigneur notre Archevêque; le suffrage de ce Prince, aussi sûr dans ses jugemens que délicat dans son goût, ne me laisse que le soin d'annoncer qu'on ne peut trop se hâter d'imprimer un ouvrage qui a pour objet d'immortaliser la vertu & la reconnoissance.

Signé, L. PARCHAPPE DE VINAY.

Afin que tout le monde sache que Reims honore les gens de bien & pendant leur vie & après leur mort (1), il a été décidé dans le Conseil de Ville, de faire graver l'inscription suivante sur la Fontaine que le Corps de Ville fera élever à la Croisée de la Couture en l'honneur de M. de Pouilly, *ancien Lieutenant des Habitans.*

INSCRIPTION.

Reims, par ce monument, consacre à la postérité le nom, les vertus & les

(1) Allusion aux expressions d'un Décret du Sénat d'Athènes, en décernant une couronne d'or au Philosophe Zénon.

bienfaits de Louis-Jean Levesque de Pouilly, Ecuyer, Président, Trésorier de France au Bureau des Finances de Champagne, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Philosophe vertueux, dans un ouvrage élégant & profond il a développé la cause des sentimens agréables que produisent en nous l'exercice & la beauté de la vertu; il en avoit tous les caractères dans son cœur: son urbanité, sa bienfaisance, sa modestie lui méritèrent la confiance, l'estime & la vénération de ses Concitoyens: ils le proclamèrent Lieutenant des Habitans en 1746. L'amour actif du bien public, l'avancement des Arts, la gloire de la Patrie occupèrent tout entier le Citoyen, le Savant & le grand Homme.

C'est à ses vues nobles & sublimes que Reims doit l'honneur de contempler sur le bronze l'image de Louis XV le Bien-aimé.

L'établissement des Ecoles de Dessin & de Mathématiques est le fruit des ressources de son génie.

L'agrément & l'utilité des Fontaines qui arrosent la Ville sont dus aux inspirations de son humanité & à ses persévérantes sollicitations : leur éloquence détermina le bienfaisant Godinot à répandre dans ces murs ce bien salutaire désiré depuis long-tems par nos pères.

Que d'avantages nouveaux auroient été le fruit des méditations & des

des projets de cet infatigable Magistrat !

Une mort précipitée termina ses jours à l'âge de cinquante-neuf ans, avant la fin de son Consulat.

Il mérita les pleurs & les regrets de toute la Ville.

Le feu de son zêle ne s'éteignit point avec sa vie ; il passa dans l'âme de ses successeurs, & il se soutient constamment dans un fils digne de lui.

Habitans d'une Ville aujourd'hui si florissante, célébrez à jamais le nom de Pouilly son bienfaiteur ; qu'il soit encore mieux gravé dans le cœur de vos neveux que sur ce marbre, dépositaire

de la reconnoissance du Conseil & du Peuple de Reims. L'an de grâce 1756.

Par M. DESAULX, Chanoine de l'Eglise de Reims.




De Seve Inv. del. J. Robert Sculpsit

THÉORIE DES SENTIMENS.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a une ſcience des ſentimens auſſi certaine & plus importante qu'aucune ſcience naturelle.

IL y a eu des Philoſophes qui, par leurs obſervations, ont appris de la nature quelques-unes des règles qu'elle s'eſt preſcrites

dans la diſtribution du mouvement; & le développement de ces lois forme une ſcience où brille la même évidence que dans la Géométrie. Ce qui ſe paſſe dans les corps ſeroit-il pour l'eſprit un objet privilégié de ſes connoiſſances? Et d'épaiſſes ténèbres lui cacheroient-elles les changemens qu'il éprouve en lui-même? Il eſt vrai que les différens degrés de mouvement ont l'avantage de pouvoir s'exprimer en nombres, & d'offrir une ample matière à des calculs géométriques; mais quoique nos ſentimens ne ſoient pas ſuſceptibles d'une meſure préciſe, nous les diſcernons trop diſtinctement, pour ne pouvoir pas faire des obſervations ſur ce qui précède leur naiſſance, ce qui l'accompagne ou ce qui la ſuit. Que dans la Théorie du mouvement

l'on parcoure donc, le compas à la main, si l'on peut ainsi parler, l'immensité de l'espace & du tems; on ne doit pas, dans le cercle étroit des recherches sur les sentimens, aspirer à une marche si brillante; mais du moins sera-t elle également sûre, si on a l'attention de ne s'appuyer que sur des faits incontestables & sur des idées distinctes.

La certitude de nos connoissances ne suffit pas pour les rendre précieuses; c'est leur importance qui en fait le prix. Or il n'en est aucune qui mérite plus de nous intéresser, que celles dont l'objet est l'objet même de nos désirs. Je sens bien qu'une recherche qui ne donnera que des idées abstraites, intéressera d'autant moins, qu'elle sembloit annoncer des sentimens agréables; mais ce n'est point à

l'imagination que je me propose de parler du plaisir. Content de le faire connoître, je n'aspire point à le faire sentir. Les lois qui en règlent la naissance, ressemblent assez à la source de ce fleuve bienfaisant qui enrichit l'Egypte. On peut les ignorer & jouïr de leurs bienfaits. A-t-on la curiosité de les découvrir ? On ne le peut sans traverser des déserts. Il me semble cependant que ceux qui l'entreprendront, trouveront dans leurs réflexions mêmes une sorte de plaisir. N'est-ce pas jouïr de la nature que d'en appercevoir la beauté ?

La Théorie des sentimens n'a pas seulement l'avantage de nous offrir un spectacle digne de notre attention; elle fournit encore des principes aux Arts qui nous intéressent le plus.

Ceux qui ont excellé parmi les

Poètes, les Orateurs, les Peintres, n'ont pas toujours agi par l'inſpiration de l'inſtinct : ils ont ſouvent guidé leur travail par des réflexions fines & profondes ſur ce qui pouvoit plaire à l'eſprit ; ils les ont comme gravées dans leurs ouvrages ; & c'eſt en les y recœuillant qu'on a formé les théories de la Poéſie, de l'Eloquence & de la Peinture. Toutes ces ſpéculations particulières ſont autant de démembremens que la Théorie des ſentimens eſt en droit de revendiquer.

De tous les Arts, il n'en eſt point de plus important que celui de ſe rendre heureux ; & il n'en eſt aucun dont le principe fondamental ait donné lieu à tant d'opinions différentes. Varron en a compté juſqu'à près de trois cens. C'eſt cependant de ce principe que dépend toute la Philo-

ſophie morale. Or, pour le connoître avec une parfaite évidence, il ne faut que remonter aux lois du ſentiment, les rapprocher & ſe laiſſer conduire au fil des conſéquences.

Dans le Dialogue de Platon *ſur la République*, ou plutôt *ſur la Juſtice intérieure*, quelques-uns des Interlocuteurs ſe plaignent que les Légiſlateurs & les Philoſophes, en exhortant à la vertu, n'offrent d'autre motif pour l'embraſſer, que la conſidération des biens qui marchent à ſa ſuite. Ils exigent de Socrate qu'il leur prouve, que par ſes propres charmes elle fait le bonheur de ceux qui la poſſèdent; & c'eſt ce qu'il exécute par un long parallèle des différentes ſortes de gouvernement, avec la République intérieure que forment en nous la raiſon & les paſſions.

Ce dogme de l'Ecole Platonicienne peut, ce me ſemble, s'établir d'une façon directe par la Théorie des ſentimens. Creuſons-la ; & nous en verrons ſortir les principes d'une morale exacte. Nous reprocherons à Epicure de n'offrir à nos déſirs qu'un bonheur imparfait, & de n'avoir pas aſſez ſenti le prix & l'étendue des plaiſirs de l'eſprit : nous reconnoîtrons que l'obéiſſance aux lois que notre auteur nous impoſe, eſt le moyen le plus ſûr d'écarter le trouble & la douleur, & de raſſembler les ſentimens qui nous ſont les plus précieux.

Il y a des Chrétiens qui s'imaginent que l'Evangile condamne la vertu à être malheureuſe en cette vie. La loi de Dieu, qui, ſuivant l'Ecriture Sainte, a tant d'attraits par elle-même, n'eſt pour eux qu'un joug in-

de notre Auteur ; elle marque aux différentes espèces de biens le rang qui leur est dû ; elle appuie la plupart des maximes de l'Evangile, n'en contredit aucune, & nous invite à les pratiquer toutes, en démontrant qu'il y a, dès cette vie même, un plaisir réel attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres hommes.

Plus cette matière est intéressante, & moins elle est susceptible de découvertes brillantes. Que dire de nouveau sur ce qui, depuis la naissance du genre humain, a été l'objet perpétuel des désirs du cœur, & des réflexions de l'esprit ? Il n'y aura ici rien de neuf que la réunion de quelques idées, éparses jusqu'à présent en différens ouvrages, & qui, rap-

prochées les unes des autres, se joindront peut-être comme d'elles-mêmes pour former un corps régulier.

CHAPITRE II.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps sans les affoiblir.

Il y a des êtres vivans qui semblent se suffire à eux-mêmes : ils trouvent, dans le lieu où ils sont fixés, tout ce qui est nécessaire pour leur conservation & pour leur accroissement. Il n'en est pas ainsi de l'homme : rien ne borne l'immensité de ses désirs. On pouroit lui appliquer ce que Platon a dit de l'Amour : La Déesse de l'indigence & le Dieu

des richesses semblent avoir également concouru à sa formation. Accablé de besoins, ausquels la nature entière paroît à peine pouvoir suffire, l'homme est enrichi d'une multitude d'organes qui le mettent en état de s'approcher des objets les plus éloignés, de les discerner, de les saisir & d'en faire usage. Tout ce qui exerce ces organes sans les affoiblir, est accompagné d'un sentiment agréable.

L'aversion des enfans pour le repos, marque assez combien le mouvement a de charmes pour eux. Dans la jeunesse, la danse & la chasse l'emportent sur tout autre amusement, & elles sont d'autant plus agréables, qu'elles sont plus vives. Les vieillards eux-mêmes, en qui l'âge a émoussé tout autre sen-

ment, se plaisent encore à un exercice modéré.

M. Pascal a crû que c'étoit du désir d'éviter la vue de soi-même que naissoit le goût des hommes pour toutes les sortes de divertissemens & d'occupations vives ; mais il me semble que la source en est dans le plaisir attaché à l'exercice de nos différentes facultés. Quelque peu sensible que soit l'impression de ce plaisir, elle n'en est pas moins réelle. Ne voit-on pas tous les jours des femmes se garantir de l'ennui par un léger travail, dont elles ne se proposent d'autre fruit qu'un simple amusement ?

C'est dans le jeu des organes de la transpiration qu'est le principe de ce plaisir. Les observations de Sanctorius le démontrent. Des vapeurs qui

échappent à nos yeux, ſortent continuellement par les pores de la peau ; elles donneroient bientôt atteinte à la ſanté, ſi elles ſéjournoient davantage dans le ſang. Or, le défaut d'exercice ou des exercices trop violens diminuent également cet écoulement inviſible : au contraire, des mouvemens aſſortis à nos forces le favoriſent.

C'eſt ce même jeu des organes de la tranſpiration qui donne des charmes à la chaleur du feu pendant l'hiver, à la fraîcheur de l'air pendant l'été, & à tout ce qui entretient & anime la circulation du ſang.

Quand nous nous ſommes mis à portée d'un objet, les couleurs le caractériſent à nos yeux. Quelques-unes ſont triſtes ; la plupart ſont agréables. Les expériences de Newton nous

nous ont instruits des raisons de cette différence. Les rayons qui ont le plus de force font l'impression la plus agréable; mais bientôt leurs couleurs brillantes fatiguent la vue. Ceux qui forment la couleur verte ont, par leur mouvement modéré, le privilége de pouvoir toujours exercer les fibres de l'euil, sans jamais les affoiblir. Les couleurs brunes & noires portent l'image de la tristesse, parce qu'elles laissent les yeux dans une sorte d'inaction.

Ce qui a frappé agréablement la vue par ses couleurs acquiert un nouvel agrément par la grandeur de ses parties, ou par leur diversité. L'immense étendue de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans des abîmes; des campagnes qui présentent de toutes

parts de riches tableaux ; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la variété des images qui se peignent dans le fond de nos yeux.

Il en est de l'ouïe comme de la vue. On sait, par les observations des modernes, que le fond de l'oreille est un instrument composé d'une infinité de cordes nerveuses qui ont chacune leur ressort particulier. Un son est d'autant plus agréable, qu'il imprime à un plus grand nombre de ces fibres, des mouvemens qui conspirent mieux ensemble & se réunissent plus souvent. Au contraire, un bruit devient importun, dès que ces fibres, par la dissonance de leurs mouvemens, se choquent & s'entreheurtent.

La variété donne de l'agrément

aux ſons. Les plus agréables ceſſent de l'être par la continuïté fatigante de leur action ſur les mêmes fibres.

M. de la Motte croyoit que les mots n'étoient agréables que par les idées qu'ils préſentoient à l'eſprit. Mais nous en rapporterons-nous plutôt à ſon autorité qu'à notre ſentiment intérieur & à celui de tous les Peuples de la terre ? Non-ſeulement il y a des ſons qui, par eux-mêmes, flattent les fibres de l'oreille, & d'autres qui les fatiguent ; mais encore les organes de la parole ſont aſſociés à ceux de l'ouïe, & des nerfs qui lient commerce entre eux rendent leurs intérêts communs : on n'entend qu'avec déſagrément les ſons qui ſe prononcent avec peine.

L'agrément des ſaveurs & des

odeurs n'eſt pas moins aſſorti à nos beſoins, que celui des couleurs & des ſons. Les ſels âcres & piquans, qui, portés dans le corps par la reſpiration ou par la digeſtion, y jeteroient le trouble & le déſordre, décèlent leur qualité mal-faiſante par la violence de leur impreſſion ſur les mamelons nerveux, qui ſont le ſiége de l'odorat & du goût. Au contraire, une impreſſion douce eſt attachée aux odeurs & aux ſaveurs qui ſont de nature à entretenir dans nos fluïdes & dans nos organes un mouvement favorable.

Les remèdes que la Médecine emploie pour nous guérir, nous font éprouver ſouvent des ſentimens déſagréables : n'en ſoyons point ſurpris. La ſanté conſiſte dans une juſte harmonie des ſels, des ſouffres &

des autres principes qui entrent dans la composition de nos fluïdes. Si l'un d'eux vient à dominer ou à s'affoiblir, on tombe malade; & pour rétablir l'équilibre, on est souvent contraint de recourir à ce qui, pour un homme sain, seroit un poison lent. Mais il y a une sorte de remèdes universels présentés par les mains de la nature, lesquels sont nécessaires dans toutes les maladies, & suffisent presque pour les guérir; ce sont la diète & les liqueurs capables de délayer le sang, de le rafraîchir & de le renouveler. A-t-on besoin de ces remèdes, le goût leur donne la préférence sur des alimens qui fatigueroient les organes de la digestion, & qui, pour prix de leur travail, ne leur offriroient que des sucs pernicieux.

La loi qui décide de l'agrément des

impreſſions ſur les organes des ſens; s'étend aux organes de la reſpiration. Si le reſſort de l'air, dont ils empruntent leur force, vient à s'affoiblir par des chaleurs brûlantes, ils tombent dans un état de langueur dont le ſentiment nous avertit; & un air frais, en leur rendant leur première activité, s'annonce par une impreſſion de plaiſir.

On voit, par ces obſervations, qu'il y a deux eſpèces de ſentimens agréables; les uns, tels que le plaiſir de la danſe ou de la chaſſe, ſemblent être aux ordres de la volonté, & nous paroiſſent éclore du ſein même de nos facultés; ils conſervent particuliérement le nom de plaiſirs: les autres, qu'on appelle agrémens, ſont formés par l'impreſſion ou par l'idée des êtres qui nous ſont étrangers.

L'âme ſemble alors ſortir hors d'elle-même pour reconnoître les qualités favorables de ce qui s'offre à elle. Ces différentes ſortes de ſentimens ſont également attachées à ce qui exerce nos organes ſans les fatiguer.

CHAPITRE III.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer.

LE mouvement de l'eſprit n'eſt pas moins néceſſaire que celui du corps pour aſſurer notre exiſtence. Les ſens des animaux, plus parfaits que les nôtres, les éclairent ſuffiſamment ſur ce qui leur eſt contraire ou favorable : mais l'eſprit nous eſt donné pour ſuppléer au défaut de nos ſens ; & le plaiſir s'offre à lui pour l'animer

dans ſes démarches, & le préſerver d'une inaction fatale. Le plaiſir, père des jeux & des amuſemens, l'eſt auſſi des Sciences & des Arts; & ſi l'univers entier eſt forcé, par notre induſtrie, de payer tribut à nos beſoins & à nos déſirs, nous en avons l'obligation à la loi, qui rend agréable tout ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer.

Il y a eu des hommes qui ont porté le titre de Philoſophes, & qui ont cru que l'exercice de l'eſprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on en eſpéroit. Mais le ſentiment intérieur ne nous apprend-il point tous les jours, qu'on ſe livre à la lecture & à la réflexion ſans aucune vue ſur l'avenir, & ſans autre deſſein que de remplir le moment préſent?

Le charme de cet exercice enlève

quelquefois l'âme au point qu'il semble l'avoir détachée du corps. Personne n'ignore ce que l'histoire rapporte d'Archimède & de quelques autres Géometres anciens & modernes. Si nous doutons de ces faits, reconnoissons-en du moins la possibilité par des spectacles à peu près semblables, qui s'offrent à nous tous les jours. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiroit-on pas intimement occupé du soin de sa fortune ou du salut de l'Etat? Ce recœuillement si profond a pour objet le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une pièce d'ivoire.

C'est de cet exercice de l'esprit que naît l'agrément des satires qui louent, des louanges qui blâment,

des penſées délicates qui développent avec préciſion un ſentiment caché dans les replis du cœur ; enfin de toutes les expreſſions brillantes qui forment un ſens juſte, malgré l'incompatibilité apparente des termes.

Le ſtyle ne peut être trop clair quand on ſe propoſe d'inſtruire : mais ne veut-on que plaire ? on peut alors procurer à l'eſprit l'avantage flatteur d'exercer ſa pénétration. L'idée qu'on lui préſente acquerra pour lui un nouveau mérite, ſi, ſemblable, en quelque ſorte, à la Bergère de Virgile, elle ſe cache autant qu'il le faut, pour qu'on ait le plaiſir de la trouver.

L'ordre, la ſymétrie & les proportions ſont agréables par la facilité qu'elles donnent à l'eſprit de ſaiſir, & de retenir différentes parties d'un objet.

Un de nos Poètes a essayé de proscrire dans notre Poésie la symétrie des sons, & de la reléguer dans la classe des acrostiches & de tous les ouvrages frivoles, qui n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté. Il n'a pas fait attention que les vers sont destinés à être chantés ou déclamés; ils passent de la bouche d'un Acteur ou d'un Musicien dans celle de tout un peuple, & il leur est essenciel d'être formés de façon à pouvoir se graver aisément dans la mémoire. La versification des Grecs & des Latins, par un ordre réglé de syllabes breves & longues, donnoit à la mémoire une prise suffisante. Mais dans notre langue la longueur presque égale de toutes nos syllabes, semble imposer aux Poètes l'obligation de faire usage de la rime.

Si, par les lois de la nature, le retour des mêmes ſons étoit agréable dans notre Poéſie, par quelle biſarrerie, dit M. de la Motte, déplairoit-il preſque toujours dans la Muſique ? C'eſt que l'objet principal du Muſicien eſt de charmer par les ſons, & il ne peut mieux y réuſſir qu'en les variant : au-lieu que le Poète ne ſe borne pas à flatter l'oreille de celui qui l'écoute ; il veut encore imprimer dans ſa mémoire une ſuite d'idées & d'expreſſions ; il n'eſt aucun de ſes vers qu'il ne voulût y graver avec des traits ineffaçables : & dans la plupart des langues vivantes il emploie la rime comme le ſecours le plus favorable pour l'exécution de ſon deſſein.

Cependant ne nous aveuglons pas aſſez en faveur de notre verſification,

pour disconvenir, que par l'uniformité continuelle de sa marche, elle ne soit fort inférieure à la versification des Grecs & des Latins.

L'imitation par les couleurs, par les sons, par les gestes, par le discours, a le même avantage que la symétrie : elle nous présente des objets que l'imagination saisit aisément par la comparaison que nous en fesons avec d'autres objets déja connus.

Si nous en croyons Aristote, la représentation d'un objet n'a d'agrément pour nous, que parce que l'esprit, en observant la fidélité du portrait, acquiert une connoissance. Mais ne fait-il pas une acquisition de même espèce, quand il observe les défauts d'une représentation infidelle? Tous les ouvrages des Peintres, des Poètes, des Déclamateurs,

des Muficiens, quelque différence qu'il y eût dans l'exécution, feroient donc toujours une égale impreffion de plaifir.

L'imitation, fuivant d'autres Philofophes, ne plaît qu'à la faveur des paffions; & il eft certain qu'elle leur doit fes charmes les plus puiffans : mais convenons auffi que l'objet le moins intéreffant fait, fur la furface de l'âme, une légère impreffion de plaifir, s'il eft fidélement exprimé, & fi entre l'original & le portrait il y a une exacte reffemblance. Dès qu'un tout a fes parties formées & afforties de façon que l'âme peut aifément s'en former l'idée ou la retenir, il eft revêtu de quelque agrément.

Le contrafte ne donne pas moins de prife à l'imagination que la reffem-

blance; il rapproche des objets contraires, & fait ſortir les traits de l'un par la comparaiſon avec ceux de l'autre. C'eſt ainſi que les anciens Sculpteurs, pour ajouter une nouvelle beauté à une Vénus ou à une Grâce, la renfermoient dans la ſtatue creuſe d'un Satyre; & par un ſemblable artifice, Virgile, pour peindre plus vivement l'agitation du cœur de Didon, en place le tableau dans celui d'une nuit qui répandoit un calme profond ſur tout le reſte de la nature.

Mais ſi le contraſte & la reſſemblance ont un pareil avantage, poura-t-on les employer indifféremment? Non ſans doute : le contraſte s'emploie avec ſuccès dans les Poèmes, dans les tableaux & dans les autres ouvrages dont les parties ſont deſtinées à être vues ſucceſſive-

ment ; au-lieu que dans ceux qui ſont deſtinés à être aperçus d'un coup-d'euil ; tels qu'une façade de bâtiment, la ſymétrie doit régner entre les parties correſpondantes : les yeux ſeroient bleſſés d'une différence dont l'eſprit chercheroit inutilement la raiſon.

Il y a des rapports, autres que ceux d'égalité ou d'oppoſition, qui ſont faciles à ſaiſir ; les beaux Arts en font ſouvent un uſage heureux. Ainſi, la hauteur des portiques dans les édifices réguliers eſt double de la largeur ; la hauteur de l'entablement eſt le quart de la hauteur de la colonne ; & c'en eſt le tiers qui fait la hauteur du piédeſtal. Tous les grands Architectes, parmi les diverſes proportions qui pouvoient ſe concilier avec la deſtination de leurs ouvrages, ont

ont toujours choisi celles que l'esprit pouvoit saisir sans effort.

Il en est du Musicien comme de l'Architecte : des nombres faciles à comparer, expriment les accords qu'il met en œuvre ; & les consonances les plus agréables sont celles qui présentent à l'âme des rapports qui l'exercent davantage sans la fatiguer.

Il y a des compositions hardies & savantes qui ne plaisent qu'à de profonds Musiciens : la finesse de leur goût leur fait mesurer sans peine, entre des dissonances, un rapport qui échappe à des oreilles moins exercées.

De tous les différens rapports, il n'en est point que l'esprit considère avec plus de plaisir, que la parfaite convenance des parties d'un ouvrage avec la fin qu'on s'y est proposée.

C'eſt le principal de tous les agrémens; c'eſt celui qui influe & domine ſur tous les autres, & les déclare ou beautés ou défauts, ſuivant qu'il ſe concilie avec eux.

Il y a eu à Athènes & à Rome des Orateurs qui donnoient à leur Proſe une harmonie preſque égale à celle de la Póéſie. Cicéron, l'un des plus illuſtres d'entre eux, nous a inſtruits du principal moyen qu'ils employoient pour y réuſſir. Dans toute phraſe, dont les différentes parties pour être prononcées aiſément & avec grâce, doivent être détachées par le repos de la voix, ils étoient attentifs à les former de façon qu'elles puſſent être comme liées enſemble dans la mémoire de l'Auditeur, ſoit par des rapports ſymétriques, ſoit par une ſorte de gradation meſurée (1). Le

(1) *Cic. cap. 3, de Orat. num. 103.*

discours est destiné à être aisément saisi & retenu par ceux qui nous écoutent ; & il devient agréable dès que, sans affectation, il a la forme la mieux assortie à sa destination.

Ce n'est pas assez, pour de grands Artistes, de rapporter à la même fin toutes les différentes parties de leurs ouvrages ; ils ont encore l'attention qu'il y ait une de ces parties qui soit centre de réunion pour les autres.

Les Architectes Goths aimoient à placer aux deux côtés du corps de leurs édifices, des masses énormes de pierres qui partageoient la vue & la tenoient indécise.

Bramante &, à son exemple, la plupart des Architectes modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs dans l'art de frapper agréablement les yeux, placent dans le milieu

de l'édifice une partie éminente qui offre à la vue un point fixe, d'où elle peut ſe porter aiſément dans toute l'étendue de l'ouvrage.

Les grands Peintres ont la même attention; ils grouppent & diſpoſent leurs figures de façon qu'il y en ait une d'elles qui domine ſur les autres, & les tienne, en quelque ſorte, ſous ſa dépendance.

Les Poètes en uſent de même dans l'ordonnance de leurs tableaux.

Les uns & les autres ne ſubordonnent pas ſeulement leurs différens perſonnages à un héros principal; ils rapportent encore d'ordinaire à une ſeule action les événemens qu'ils nous offrent. Quoi de plus ſatisfeſant pour l'eſprit que de ſaiſir, comme d'un coup-d'euil, une multitude de faits liés enſemble par leur rapport

commun à une action importante ?

On peut sans doute renfermer dans un poème différentes fables, & y rassembler, comme dans une galerie, une suite de portraits. C'est ainsi qu'en ont usé Ovide, Stace & plusieurs autres Poètes. Mais bien des siècles avant eux, & la Poésie n'étant encore qu'au berceau, Homère s'étoit aperçu que ce seroit offrir à l'esprit un spectacle bien plus agréable, de réunir dans un même tableau une multitude d'Acteurs, & de les y faire tous concourir à une même action. Il forma sur cette idée le plan du Poème épique.

Eschyle, long-tems après, forma sur le Poème épique le plan de la Tragédie, par la représentation d'un événement développé dans toutes ses circonstances. Cet illustre rival

d'Homère sentit qu'un Poème dramatique auroit d'autant plus de charmes pour l'esprit, qu'une action principale en lieroit toutes les scènes, & les tiendroit comme enchaînées dans la mémoire.

A l'unité d'action, Eschyle ajouta l'unité de jour & de lieu : il est vrai que dans ses Euménides la scène passe de Delphes à Athènes ; mais dans ses autres pièces elle demeure toujours la même.

M. de la Motte a essayé d'affranchir les Poètes Dramatiques de la loi que sembloit leur imposer l'exemple d'Eschyle & des anciens. Ce fameux partisan des modernes s'est conduit dans l'empire des Lettres à peu près comme les Sectaires se sont conduits, il y a deux cens ans, dans l'Europe. S'il se fût contenté de déclarer

la guerre à la superstition, tous les honnêtes gens se fussent bientôt rangés de son parti. Il a, dans l'ardeur de son zêle, brisé des tableaux qui méritoient nos respects, a combattu des dogmes consacrés, & en a fait revivre de flétris. Novateur d'autant plus dangereux, que la raison semble quelquefois s'armer en sa faveur. Heureusement l'Eglise ni l'Etat n'ont rien à craindre de cette prétendue réforme, & il n'en doit sortir que des guerres innocentes, qui souvent valent mieux que la paix.

Il est certain, par la Théorie des sentimens, que dans les Poèmes dramatiques l'observation des trois unités ne doit point son mérite à une institution arbitraire, puisqu'il y a un agrément attaché à tout ce qui met l'esprit en état de se for-

mer un tableau distinct de l'objet qu'on lui présente.

Reconnoissons cependant que, les plaisirs du cœur étant fort au-dessus de ceux de l'esprit, si le seul mérite des trois unités étoit de rendre la représentation plus facile à saisir, on pouroit souvent sacrifier cet avantage à celui de la rendre plus intéressante, par la multitude & par la variété des événemens : mais voici quelque chose de plus.

On doit qualifier de défaut réel, dans un Poème dramatique, tout ce qui est de nature à diminuer l'intérêt qu'on y prend ; comme au contraire il y a un agrément réel attaché à tout ce qui fortifie le charme de l'illusion. Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune homme, lorsqu'un jeune homme jouera le rôle d'un vieillard ;

que les décorations ſoient champêtres, quoique la ſcène ſoit dans un Palais ; que les habillemens ne répondent point à la dignité des perſonnages : toutes ces diſcordances nous bleſſeront. Et il en eſt de même de l'inobſervation des trois unités. Multipliez dans une pièce de Théatre les actions principales ; faites couler pluſieurs ſiècles dans l'eſpace de quelques heures ; tranſportez en un moment le ſpectateur d'une partie du monde dans l'autre ; toutes ces abſurdités nous rappellent la fauſſeté du ſpectacle, & il en ſort comme une voix qui nous avertit de ne point donner à un malheur feint des larmes véritables.



CHAPITRE IV.

Il y a un plaisir attaché à tous les mouvemens du cœur, où la haine & la crainte ne dominent point.

C'EST par les mouvemens d'amour & de haîne que l'âme s'attache à ce qui lui paroît un bien, & qu'elle repousse ou fuit ce qui lui paroît un mal; & ce sont comme les deux ressorts qui font jouer toutes nos facultés.

La haîne & les passions qui en prennent naissance, sont nécessairement accompagnées d'un sentiment douloureux, par l'idée du mal qui nous afflige ou qui nous menace: elles portent même leur poison jusques dans le sang; & troublant le

cours de la transpiration, comme on le sait par les observations de Sanctorius, elles répandent dans toute l'étendue du corps une impression désagréable. Il y a néanmoins une sorte de douceur qui tempère leur amertume: l'âme s'y complaît comme dans les mouvemens qui conviennent le mieux à sa situation présente, & qui ont pour objet d'anéantir ce qui la menace. Tels sont la plupart de nos sentimens: le plaisir & la douleur entrent dans leur composition; & ils sont agréables ou désagréables suivant que l'un ou l'autre de ces élémens contraires y domine davantage.

Il y a des plaisirs vifs qui naissent du sein de la haîne: la destruction de son ennemi paroît le plus grand de tous les biens. Il y a même des hommes aux yeux desquels il n'est

point de ſpectacle plus charmant que la chûte de quiconque leur paroiſſoit heureux. Un bonheur étranger rendoit leur miſère plus vive, & ils applaudiſſent à tout ce qui anéantit des points de vue qui leur étoient odieux.

Toutes ces ſortes de plaiſirs malfaiſans décèlent un malheur ſecret, dont ils ne font qu'adoucir ou ſuſpendre le ſentiment. Auſſi tout homme, né envieux ou méchant, eſt-il naturellement triſte.

Les mouvemens du cœur, autres que ceux de la crainte & de la haîne ſont agréables. Tout ſentiment de tendreſſe, d'amitié, de reconnoiſſance, de générosité, de bienveillance eſt un ſentiment de plaiſir. Que les damnés ſont malheureux! diſoit Sainte Catherine de Sienne; ils ne

ſont plus capables d'aimer : auſſi tout homme né bienfaiſant eſt-il naturellement gai.

Telle eſt la puiſſance de l'amour ; il donne des charmes au chagrin même. La mort vient-elle d'enlever à quelqu'un l'objet d'une vive amitié? Ne faites point diverſion à ſa triſteſſe, ſi vous vous intéreſſez à ſes plaiſirs : il repouſſeroit un conſolateur importun, en s'écriant avec un de nos Poètes :

Mon deuil me plaît, & doit toujours me plaire ;
Il me tient lieu de celui que je pleurs.

L'âme alors ſe repréſente vivement la perſonne qu'elle a aimée ; elle la voit, elle en jouït ; & cette jouïſſance imaginaire devient un plaiſir réel : l'amour-propre ſe joint à la tendreſſe pour rendre cette douleur précieuſe : on aime à ſe rappe-

ler tous les ſentimens qui ont flatté, & l'on s'applaudit d'avoir pu les mériter.

Ecoutons-Montagne (1) qui nous rend compte de l'affliction qu'il reſſentoit à la mort de ſon intime ami La-Boëtie : « Je ſais, dit-il, par une » trop certaine expérience, qu'il » n'eſt aucune ſi douce conſolation » en la perte de nos amis, que le ſou- » venir d'avoir eu avec eux une par- » faite communication. O mon ami ! » n'eſt-ce pas un pieux & charmant » office de ma vie, de faire à jamais » vos obſèques ; & eſt-il aucune jouïſ- » ſance qui vaille cette privation ».

Cicéron (2) obſerve qu'une douceur ſecrète tempéroit de même la triſteſſe de Lélius à la mort de Scipion.

---

(1) Eſſais, liv. 2, chap. 8.

(2) *In Læl.*

Il y a eu de pieux viſionnaires qui ont eſſayé, par une abſtraction de l'eſprit, de déſirer la durée de leur amour pour Dieu, & l'anéantiſſement du plaiſir qu'ils ſentoient à l'aimer. Mais retrancher l'idée du plaiſir de celle de l'amour, c'eſt retrancher de l'idée du cercle celle de la rondeur. L'amour eſt parfaitement déſintéreſſé lorſqu'on ne veut en recœuillir d'autre fruit que celui d'aimer. Le déſintéreſſement du Chrétien doit aller juſques-là, & ne peut pas aller plus loin.

S'il y a eu des Théologiens qui ont cru l'âme capable d'un déſintéreſſement total à l'égard du plaiſir, il y a eu en revanche des Philoſophes qui l'ont crue incapable de tout autre mouvement, que de ceux qui naiſſent de la vue d'un intérêt perſonnel.

Mais transportons-nous un moment sur nos théâtres. Les spectacles mêmes, où l'on essaie souvent de corrompre le cœur, nous apprendrons qu'il est fait pour la vertu. Que de pleurs sur des Héros malheureux! avec quelle joie les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit! Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié? Non certainement; mais ce sont des hommes qui nous paroissent vertueux, & nous portons en nous mêmes un germe de bienveillance toujours prêt à se développer en faveur de l'humanité & de la vertu, dès qu'une passion contraire n'y met point obstacle. L'histoire nous a conservé le souvenir d'un Tyran d'une Ville Grecque, qui, à la représentation de l'Hécube d'Euripide,

ripide, fortit à la fin du premier acte, honteux d'être malgré lui tout en pleurs, & d'avoir pour les mânes des Troyens une fenfibilité qu'il n'avoit pas pour fes compatriotes. Cruel par intérêt & humain par penchant, il payoit fur le théâtre à d'illuftres malheureux de qui il n'avoit rien à craindre, le tribut de bienveillance qui leur étoit dû.

Puifque les mouvemens de l'âme font agréables, quand la bienveillance y domine, & qu'ils ne font douloureux que quand c'eft la haîne ; les anciens n'ont dû regarder comme des Tragédies défectueufes, que celles où le malheur des hommes vertueux excite en nous de l'indignation, & non pas celles où notre inquiétude fur leur fort croiffant jufqu'à la cataftrophe, fait enfin

place à la joie de les voir heureux.

Convenons cependant avec Aristote & ses Commentateurs, que l'intérêt de notre conservation demandant qu'on soit plus sensible à la douleur qu'au plaisir, l'âme s'intéresse bien plus profondément à l'infortune d'un Héros vertueux qu'à sa prospérité. Son bonheur auroit fait notre joie, &, par le pouvoir enchanteur de la Tragédie, ses malheurs nous pénètrent d'une affliction plus délicieuse que cette joie même, parce qu'ils exercent plus vivement notre bienveillance, dont le charme secret est assez puissant pour changer la douleur même en plaisir, & rendre les larmes plus agréables que le rire.

Mais par quel prodige pouvons-nous être agréablement frappés sur

le théâtre de ce qui nous auroit pénétrés d'horreur, ſi nous en avions été les témoins?

C'eſt la différente poſition de l'objet qui fait la différence de ces impreſſions. Plus les malheurs d'autrui ſont à portée de ſe répandre ſur nous, plus la crainte nous les rend perſonnels. Mais ceux que la Tragédie étale à nos yeux ſe montrent à nous dans un lointain, d'où, ſans inquiéter l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, ils intéreſſent celui que nous portons à tous les hommes vertueux.

L'amour conſerve des charmes juſques dans l'indigence qui accompagne le déſir. On jouït toujours de ce qu'on eſpère, & l'on ne jouït pas toujours de ce qu'on poſſède. Il eſt plus doux de ſe porter par ſes déſirs

vers le moindre objet, que de posséder les plus grands biens dans l'inaction du cœur.

L'espérance donne de l'agrément à la nouveauté des biens qui s'offrent à nous : avides de plaisirs, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui semblent nous en promettre.

La vérité doit à cet espoir secret une partie de son éclat : elle a souvent l'avantage de flatter, ou l'esprit par le succès d'une recherche difficile, ou le cœur par les biens qu'elle lui promet. Mais d'ordinaire son principal attrait s'efface, dès qu'elle nous est connue : ce qui nous invitoit à en faire l'acquisition, s'évanouït quand elle est acquise : son utilité réelle fait alors tout son mérite.

La nouveauté n'a plus les même

attraits pour les vieillards : ils ont appris à se défier des promesses qu'elle leur fait.

L'agrément de la variété tient à celui de la nouveauté. Dans une multitude d'objets différens qui se présentent à nous, il y en a toujours qui nous offrent quelque chose de nouveau.

Tel est le mérite de la variété : elle a souvent la préférence sur l'ordre & sur les proportions : ne fait-elle pas tous les jours quitter les jardins les plus réguliers, pour se promener dans les campagnes ?

Quelque agréable qu'elle soit, elle ne suffit pas pour donner aux ouvrages de l'art toute la perfection dont ils sont susceptibles, & que par conséquent des goûts délicats sont en droit d'exiger. Les Architectes Goths

partageoient leurs édifices en quantité de différentes portions: une multitude de petites ſtatues chargeoit la façade de leurs plus beaux bâtimens. Cette manière parut meſquine aux grands Artiſtes du ſeizième ſiècle, comme Caſtelvetro nous apprend qu'il l'avoit ouï-dire à Michel-Ange; & ils rappelèrent dans les beaux arts cette grandeur qui brille dans les monumens des Grecs & des Romains.

Obſervons néanmoins avec l'Auteur des Réflexions ſur la Peinture & ſur la Poéſie, qu'il y a des ſujets qui ſemblent demander à être peints en petit. Cet Ecrivain célèbre ne croit pas qu'on puiſſe en marquer la raiſon. Mais il me ſemble que c'eſt le caractère des perſonnages qui en décide. Une taille majeſtueuſe ſiéroit mal à un Acteur groteſque. Quoi

qu'il en soit, si un ouvrage de l'art ne fait point sur les sens ou sur l'imagination une impression grande, forte & distincte, il n'excitera jamais dans l'âme des sentimens vifs, profonds & durables; & c'est à cette espèce de sentimens que la Poésie, l'Eloquence, la Peinture, la Musique, tous les beaux Arts doivent leurs charmes les plus puissans. En vain de grands Artistes flatteront-ils nos yeux ou nos oreilles par l'imitation la plus parfaite: s'ils ne nous présentent point d'objet intéressant, nous ne rendrons à toute leur industrie que le foible hommage d'une admiration momentanée, & nous leur reprocherons de n'avoir pas employé leurs talens à faire naître des sentimens dans le cœur, source unique des vrais plaisirs.

CHAPITRE V.

De la beauté du corps, de l'esprit & de l'âme.

LA nature ne s'est pas bornée à nous éclairer par le sentiment sur ce qui se passe en nous mêmes. Il y a des qualités d'autrui qui forment pour nous un spectacle agréable ou affligeant, suivant qu'elles sont favorables ou contraires à l'existence de ceux qui les possèdent.

On ne peut, sans une secrète horreur, envisager dans les autres hommes des membres déchirés, des excrescences incommodes, des couleurs cadavéreuses : au contraire, une heureuse température dans le sang s'annonce par l'agrément des

couleurs ; & les organes, qui, sans avoir rien d'inutile, ont précisément tout ce qu'il faut pour exécuter parfaitement leurs fonctions, se caractérisent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps, telles que le front, sont susceptibles de diverses formes qui ne les rendent point incapables de remplir leur destination. La beauté en est alors arbitraire. C'est ainsi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable embellissoit des traits qui n'avoient d'autre mérite, que de donner quelque ressemblance avec Alexandre & Cléopâtre.

La beauté se différencie suivant les différentes places que la nature nous a assignées : elle brille dans l'Hercule Farnese de même que dans la Vénus de Médicis : elle se

montre jusques sur le front austère & dans les rides du Moïse de Michel-Ange. Il y a pour chaque âge & pour chaque sexe, une sorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Certains climats sont stériles en beautés régulières : on y place l'idée du beau, non sur ce qui l'est réellement, mais sur ce qui est le moins laid.

Les qualités de l'esprit fournissent un spectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine qui puissent rendre insensible au plaisir d'apercevoir en autrui cette pénétration vive, qui, au premier coup-d'euil, saisit le vrai ; ou cette imagination heureuse, qui en fait des peintures si intéressantes.

Les grâces ſont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles ſont comme un voile tranſparent, à travers lequel l'eſprit ſe montre : elles ſont attachées au juſte rapport des attitudes, des geſtes, des mouvemens, des expreſſions, des penſées, avec la fin qu'on s'y propoſe ; & elles y jettent d'autant plus d'agrément, que les moyens les plus convenables paroiſſent avoir été ſaiſis avec plus de facilité.

La beauté de l'eſprit, quelque brillante qu'elle ſoit, eſt effacée par la beauté de l'âme ; & les ſaillies les plus ingénieuſes n'ont point l'éclat des traits qui peignent vivement une âme courageuſe, déſintéreſſée, bienfaiſante. Les échos de nos Théâtres applaudiront toujours à la magnanimité du Grand-Prêtre qui *craint*

Dieu, & n'a point d'autre crainte; & le genre-humain applaudira dans tous les ſiècles au regret qu'avoit Titus d'avoir perdu le temps qu'il n'avoit point employé à faire des heureux.

Ces traits de l'âme nous inſpirent quelquefois une vive paſſion pour des morts. Pourquoi Plutarque, dans ſes parallèles, a-t-il, ſur des Hiſtoriens ſupérieurs à lui, l'avantage de ſe faire relire, de façon qu'on croit toujours le lire pour la première fois ? C'eſt qu'il y fait en quelque ſorte l'hiſtoire de la nobleſſe des ſentimens.

Des hommes célèbres par la connoiſſance du cœur humain, paroiſſent avoir cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'âme, n'étoit que la joie ſecrète qu'avoit l'amour-propre d'enviſager en autrui des

qualités favorables à ses intérêts particuliers. Mais un traître est infâme, même aux yeux de la nation qu'il sauve par sa perfidie. Un dissipateur est ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par sa ruine. Au contraire, un inconnu, un mort nous frapent agréablement par une action vertueuse, dont nous sommes sûrs de ne pouvoir jamais recoeuillir aucun fruit ; & il n'est pas même impossible que dans un ennemi la grandeur de courage ne nous charme en même tems qu'elle nous intimide.

Il en est de la beauté de l'âme comme de celle du corps : elle caractérise des qualités qui sont de nature à maintenir l'existence de ceux qui les possèdent. Quoi de plus favorable, dans l'état de foiblesse où nous sommes, que de mettre, par

notre bienveillance, les autres hommes dans nos intérêts, de pouvoir conſerver toute ſa préſence d'eſprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le ſein de ſes propres facultés une richeſſe & une grandeur indépendante de la fortune !

Mais s'il eſt vrai que la beauté du corps, de l'eſprit & de l'âme déſigne des qualités avantageuſes à ceux qui les poſſèdent, pourquoi ces qualités vont-elles porter le plaiſir dans une âme à qui elles ſont entiérement étrangères ?

Admirons ici la ſageſſe & la bonté de notre Auteur.

Si nous jetons les yeux ſur la foibleſſe de l'homme dans l'enfance, dans les infirmités, dans la ſolitude, dans la vieilleſſe ; ſur ſes talens pour les Arts & pour les Sciences ; ſur

ſon goût pour l'eſtime, la louange, l'amitié, la compagnie : nous reconnoîtrons bientôt qu'il eſt né pour vivre en ſociété, & que des nœuds ſecrets l'attachent intimement à ceux qui l'environnent. Or, dans cette ſituation, rien n'étoit plus important pour nous, que de diſcerner d'un coup-d'euil ceux dont le commerce peut nous être pernicieux ou utile. Apercevons-nous des couleurs cadavéreuſes, des travers dans l'eſprit, de la noirceur dans l'âme ? Ces qualités, funeſtes à celui qui les a, & dangereuſes pour ceux qui l'approchent, nous frappent par leur difformité ; & c'eſt comme un cri de la nature qui nous avertit de nous précautionner contre un ennemi qui nous menace. Au contraire, une

heureuse conformation des organes, la finesse de l'esprit, la beauté de l'âme, en contribuant au bonheur de celui qui les possède, peuvent en même tems contribuer au bonheur de ceux qui sont en commerce avec lui. Des traits brillans embellissent à nos yeux ces qualités étrangères, & nous annoncent qu'elles peuvent nous être favorables, suivant les différentes circonstances où nous nous trouverons; & c'est apparemment cette attention bienfaisante de la nature qui a occasionné la méprise de ceux qui, au-lieu de reconnoître le doigt de Dieu dans la beauté de l'âme, ont cru qu'elle avoit sa source dans les réflexions de l'amour-propre sur ce qui pouvoit lui être avantageux; comme si la vive impression qu'elle

qu'elle fait ſur nous, ne devançoit pas toutes nos obſervations.

La beauté des mœurs, cette fleur ſi précieuſe de l'humanité, n'eſt autre choſe que la beauté de l'âme, marquée par la conduite de la vie. Si, dans les ouvrages de l'art, le rapport des moyens à une fin ſuffit pour les embellir, quel ſpectacle plus agréable que le rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui ſoit aſſortie à ſes talens, à ſon état, au bonheur de ce qui l'environne, & par conſéquent au ſien propre ! Au contraire, quelle difformité plus choquante, que d'immoler à l'intérêt, l'amitié ou la juſtice ; que de ſe dégrader par les objets qu'on recherche, de ſe livrer aveuglément aux conſeils d'une

présomption téméraire, ou de changer continuellement de principes !

Tournant au moindre vent, tombant au moindre
choc,
Aujourd'hui dans un casque & demain dans un froc.

Diotime, si célèbre par les éloges de Socrate, avoit donc grande raison de l'exhorter à n'envisager les beautés de la nature & de l'art (1) que comme des degrés qui l'élevassent à une beauté supérieure. Epurons, étendons & perfectionnons notre goût pour le beau : la sagesse en est une branche. C'est être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs l'hommage d'amour & de respect qui lui est dû.

C'est la beauté de l'âme & celle de l'esprit qui forment, par leur réu-

(1) Plat. *in Sympos.*

nion, cette qualité si précieuse & si rare, qu'on ne désigne qu'imparfaitement par le terme d'*urbanité*, & qui brille avec tant d'éclat dans la plupart des ouvrages de Platon & de Cicéron : politesse noble qui sait approuver sans fadeur, louer sans jalousie, railler sans aigreur ; qui saisit les ridicules avec plus de gaieté que de malice ; qui jette de l'agrément sur les choses les plus sérieuses, soit par le sel de l'ironie, soit par la finesse de l'expression ; qui passe légérement du grave à l'enjoué, sait se faire entendre en se fesant deviner, montre de l'esprit sans en chercher, & donne à des sentimens vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.

L'air du visage & de la personne rassemble quelquefois sous un même

point de vue toutes les différentes espèces de beautés. C'est un assortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractérise les qualités du tempérament, de l'esprit & de l'âme.

L'heureuse conformation des organes s'annonce par un air de force ; celles des fluïdes, par un air de vivacité : un air fin est comme l'étincelle de l'esprit ; un air doux promet des égards flatteurs ; un air noble marque l'élévation des sentimens ; un air tendre semble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces différens airs sont agréables, non-seulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les sentimens qu'ils font naître dans celui qui les aperçoit ; & ils le sont plus ou moins, suivant leurs rap-

ports ſecrets avec nos diſpoſitions particulières.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent ſur-tout à l'éclat de leur couleur, aux grâces qu'ils nous paroiſſent avoir dans leurs mouvemens, & aux ſentimens qu'ils nous ſemblent exprimer par leur air.

CHAPITRE VI.

De l'agrément attaché aux biens honnêtes, c'eſt-à-dire, à ceux qui nous prouvent notre perfection.

JUSQU'ICI j'ai conſidéré les objets qui ſont agréables par eux-mêmes : il y en a d'autres qui ne le ſont que par leur rapport avec ces premiers objets. Telle eſt la perfection.

De tous les biens qui nous flattent

par les promesses qu'ils nous font, la perfection est le plus précieux. Elle est comme le gage du bonheur. Un charme secret accompagne tout ce qui nous persuade que nous la possédons. Mais cette idée si intéressante, nous la composons à notre gré des divers matériaux que nous fournissent l'éducation, le tempérament, la société, nos propres réflexions; nous la formons d'ordinaire, d'un assemblage de qualités qui nous sont étrangères, & que le caprice de la fortune nous donne & nous enlève : erreur grossière dont la raison triomphe aisément, & qui triomphe presque toujours de l'homme le plus raisonnable!

Le principal objet de la Philosophie morale est d'éclaircir nos idées sur ce point.

Confucius & Zénon ont établi la perfection dans un usage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous sommes nés intelligens, nous sommes destinés à vivre en société; nous sommes donc parfaits, quand la vérité regne sur nos jugemens, & l'équité sur nos actions.

Pythagore, Socrate, & dans toutes les religions, les Théologiens ont jugé que la perfection de l'homme, de même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens, dépendoit du rapport de ses facultés aux intentions de son auteur.

Enfin, suivant Epicure, l'homme est parfait, quand sa façon de penser & d'agir est de nature à le conduire par la voie la plus courte & la plus sûre vers la fin qu'il se propose, c'est-à-dire, vers sa félicité.

Ces trois différentes façons d'envisager la perfection, rentrent l'une dans l'autre, & doivent se réunir.

La perfection consiste dans la possession des qualités du corps, de l'esprit & de l'âme, lesquelles nous mettent à portée de nous procurer un solide bonheur, en conformité des intentions de notre Auteur, gravées dans la nature de notre être.

Nous sommes d'autant plus parfaits, que le corps a moins de principes de maladie, & qu'il est plus capable d'exécuter les mouvemens qui lui sont ordonnés; que l'esprit a moins de principes d'erreur, & plus de facilité à saisir & à exposer le vrai; enfin que l'âme a dans la nature de ses goûts moins de principes de regrets, de chagrin, d'inquiétude, & qu'elle est plus disposée à

régler toutes ses volontés par des jugemens clairs & certains, qui aient pour objet un bonheur solide & durable.

Mais ce bonheur solide & durable, ne le bornons point à un petit nombre d'années. Le sentiment intérieur doit convaincre tout être pensant qu'il est indivisible, & par conséquent immortel. La perspective d'une félicité à venir doit donc toujours être pour nous la partie la plus intéressante de notre bonheur présent.

C'est d'une idée de perfection que l'amitié emprunte ses charmes. Epicure & d'autres Philosophes ont cru qu'elle avoit sa source dans l'impuissance où nous sommes de nous procurer, sans l'entremise d'autrui, les biens nécessaires à la vie. Mais s'il y a une liaison qui n'est qu'un trafic

d'intérêts, il en eſt une autre dont l'objet eſt plus noble : on y enviſage moins des ſecours étrangers que des preuves de perfection. Les bienfaits de Claude, diſoit Paſſiénus, me ſont plus précieux que ſon amitié ; mais l'amitié d'Auguſte m'étoit bien plus précieuſe que ſes bienfaits (1).

Le charme de la grandeur n'eſt pas, comme paroît l'avoir cru M. Paſcal, d'empêcher les grands de penſer à eux. C'eſt plutôt que tout ce qui les environne travaille continuellement à embellir l'idée qu'ils ont de leurs perſonnes.

La plupart des vices ne parviennent à nous dégrader, que parce qu'ils nous flattent. Nous nous bornons à recevoir d'une perfection apparente cette ſatisfaction intérieure,

(1) Senec. lib. 10, *de Benef.*

qui devroit être le fruit privilégié d'une perfection réelle. Frivoles que nous sommes, un fantôme suffit pour faire sur nous l'impression la plus vive : tout ce qui peut se couvrir d'une apparence de force, d'habileté ou de bonté, peut-se montrer à nous avec des charmes enchanteurs.

C'est cette perfection chimérique qui donne du prix à la vengeance. Aristote a justifié par différens faits, que lorsqu'on est également animé contre plusieurs de ses ennemis, une vengeance éclatante prise de l'un d'eux, affoiblit le ressentiment contre les autres. On a signalé sa puissance, & l'on est moins ardent à en rechercher une seconde preuve.

Mais l'orgueil, pour nous flatter, n'a pas besoin d'étaler à nos yeux un appareil brillant de nos perfections.

Tout ce qui abaiſſe les autres hommes, nous élève, par la comparaiſon que nous feſons de leur état avec le nôtre : leurs fautes ou leurs diſgrâces deviennent pour nous des objets de plaiſanterie, à moins qu'elles ne ſoient des objets de compaſſion. La nature nous attendrit ſur les maux d'autrui, lorſqu'ils nous paroiſſent conſidérables. Mais ſont-ils légers ? Nous aimons à jouïr de cette ſorte de ſupériorité que nous donne l'avantage de nous en croire exempts.

Ce ſeroit ſans doute bannir l'enjouement de la ſociété, que de proſcrire cette raillerie innocente, qui exerce avec gaieté, ſur de légers défauts, une juſtice qui ſemble leur être due. Mais malheur à ceux qui aiment à s'appeſantir ſur les imperfections d'autrui. Ce penchant malin

décèle une misère réelle. Est-ce être riche que de l'être par l'indigence d'autrui ?

Il en est de notre perfection comme de tout ce qui est susceptible de preuve : elle se prouve à nous, non-seulement par la voix du sentiment, mais encore par celle de l'autorité.

Indépendamment de tout motif d'intérêt, nous souhaitons l'approbation de ceux avec qui nous vivons. A peine l'amour-propre ose-t-il s'approuver lui-même, quand un suffrage étranger ne se joint pas au sien. Cette ardeur pour l'estime est naturellement proportionnée à l'étendue des talens ; & une grande élévation dans l'esprit & dans le cœur, porte à rechercher des témoignages de son excellence dans le jugement des

hommes de tous les lieux & de tous les ſiècles. Il eſt vrai qu'on peut dire du ſage, s'il eſt quelqu'un qui mérite ce nom, ce que le plus ancien des Tragiques a dit d'un de ſes héros : *Content d'être eſtimable, il n'aſpire point à le paroître* (1) ; mais il ne ſe guérit du déſir de la gloire, qu'en le portant bien plus loin que le reſte des hommes : il veut être approuvé de Dieu même.

Non-ſeulement l'eſtime nous flatte par l'idée favorable qu'elle nous donne de nos qualités perſonnelles, mais encore parce qu'elle nous perſuade que les autres enviſagent notre félicité comme feſant partie de la leur. Nous ſommes dans une ſi grande dépendance les uns des autres, qu'il n'eſt aucun homme qui

(1) Eſchyle d'Amphiaraüs.

ne puisse troubler notre bonheur, & qu'il en est toujours plusieurs à portée de le procurer ou de l'augmenter. Quoi de plus heureux, dans cet état de foiblesse, que d'apercevoir autour de nous une inclination générale à favoriser nos désirs ?

Mais si l'estime d'autrui n'a d'attraits pour nous, que par le bonheur qu'elle nous promet, comment peut-on la rechercher par le sacrifice de sa propre vie ? L'histoire a immortalisé des Grecs, des Romains, des Chinois, qui se sont dévoués à une mort certaine, sans qu'ils paroissent en avoir eu d'autre motif, que d'échanger leur vie contre les louanges de la postérité. Par quel prodige, des hommes, qui n'ont connu d'autre vie que la présente, ont-ils pu consentir à cesser d'être, pour être heureux ?

Le principe de cet héroïſme, ſuivant Cicéron, eſt toujours une eſpérance ſecrète de jouïr de ſa réputation, dans le ſein même du tombeau. Un ſentiment confus de notre immortalité agit ſur ceux mêmes qui n'ont pas de ce dogme une idée bien diſtincte. Mais il y a quelque choſe de plus : il ne ſeroit pas impoſſible que ces hommes célèbres aient été plus heureux par leur mort qu'ils ne l'euſſent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, perſuadés qu'ils le ſeroient de leurs ennemis mêmes, de leur poſtérité, de tout le genre-humain, cette épaiſſe nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un ſpectacle, dont le charme, quoique de peu de durée, leur parut d'un plus grand prix

prix qu'une plus longue ſuite de ſentimens agréables, mêlés d'amertume & d'ennui.

Les qualités qui nous diſtinguent des autres hommes ne ſont pas les ſeules qui nous flattent; tout ce qui nous prouve la perfection de notre eſpèce, fait ſur nous une impreſſion de plaiſir.

La grandeur & la variété des objets, le ſublime dans la penſée & dans les ſentimens, paroiſſent devoir la plus grande partie de leurs charmes à la preuve qu'ils nous fourniſſent de la grandeur de l'eſprit. Et ſi la repréſentation d'un objet nous plaît davantage dans un tableau que dans une eau tranquile, c'eſt apparemment que l'image repréſentée dans l'eau ne flatte que nos yeux; au-lieu que l'art du Peintre ou du

Sculpteur, en animant la toile ou le marbre, enorgueillit encore notre amour-propre, par une réflexion qui ſouvent doit bien l'humilier. Que fait un homme dont un autre homme ne ſoit capable ?

CHAPITRE VII.

Des modifications du cerveau qui précèdent ou accompagnent les ſentimens agréables.

JE n'ai juſqu'ici recherché la ſource du plaiſir que dans l'âme ou dans les organes du ſentiment. A leurs différentes modifications, il en répond toujours dans le cerveau de parallèles & de proportionnées, dont les veſtiges ſe conſervent par la mémoire. Nous ſeroit-il poſſible d'en

percer le myſtère ? C'eſt ici principalement où il ſemble que la nature s'eſt couverte d'un voile que jamais les mortels ne pouront lever. Mais ſi nous ne devons pas nous livrer à l'eſpérance de voir, ne renonçons pas du moins au plaiſir de deviner : qu'au défaut de l'expérience, l'art de conjecturer nous prête ſon flambeau.

On ne peut obſerver la nature ſans apercevoir qu'une ſimplicité féconde fait le caractère de ſes lois. Nous pouvons donc juger de l'impreſſion qui ſe fait ſur le cerveau, par celle qui ſe fait ſur les organes des ſens, qui en ſont comme des extenſions & des branches. Un objet qui eſt agréable, exerce donc les fibres du cerveau, ſans les affoiblir ou les épuiſer : ce qui eſt douloureux

les bleſſe; & ce qui eſt ennuyeux les laiſſe dans l'inaction.

Ce n'eſt pas ſeulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau qui y fait éclore le plaiſir; c'eſt principalement le rapport qu'ont entre eux les différens mouvemens qui y ſont imprimés. La Théorie de la Muſique, en nous apprenant que les accords les plus agréables ſont ceux où les vibrations qui les forment, ſe réuniſſent plus ſouvent, a déterminé de grands Phyſiciens à croire que les couleurs, les odeurs & les ſaveurs dont le mélange étoit agréable, excitoient auſſi dans les organes de la vue, de l'odorat & du goût, des vibrations qui s'accordent & s'entretiennent. Ne ſommes nous donc pas de même autoriſés à conjecturer que la ſy-

métrie, la rime, les proportions, l'imitation, le juste rapport des moyens à une fin & à un objet principal, enfin la plupart des agrémens qui brillent dans les ouvrages de la nature & de l'art, font aussi sur les fibres du cerveau, des impressions agréables, parce qu'ils y excitent des mouvemens liés qui se prêtent un mutuel secours.

Mais pourquoi les qualités qui forment la beauté du corps, de l'esprit & de l'âme nous frappent-elles si agréablement, lors même que nous n'apercevons pas les rapports secrets d'utilité qui en font le mérite réel? Ces agrémens ont leur source dans l'attention qu'a eue l'Auteur de la nature, de former les hommes de façon que, malgré l'amour-propre qui les divise, ils sont tous membres

d'un même corps. Leurs biens & leurs maux leur ſont communs, quand des diſpoſitions particulières n'y mettent point obſtacle. Une perſonne délicate ne peut apercevoir en autrui un membre déchiré, ſans reſſentir dans la même partie du corps le contre-coup de la bleſſure ; & ſi, dans un homme robuſte, cette impreſſion eſt moins ſenſible, elle n'en eſt pas moins réelle.

Les ſentimens affligeans ne ſont pas les ſeuls qui ſe répandent comme par une eſpèce de contagion : il ſuffit d'avoir de la gaieté dans l'eſprit, pour la communiquer à ceux qui nous approchent.

Il paroît donc que les précieuſes qualités qui forment la beauté du corps, de l'eſprit & de l'âme, ſont ſur le ſpectateur une impreſſion

agréable, parce qu'elles font naître dans ſon cerveau un mouvement qui tend à les lui communiquer, & qui y réuſſiroit, ſi des diſpoſitions particulières ne s'y oppoſoient pas.

On a dit de la Géométrie, qu'elle avoit préſidé à la conſtruction des cieux : on peut dire de l'harmonie, qu'elle a préſidé à la conſtruction de nos cerveaux. Quel treſſaillement, quel friſſonnement n'excitent pas certains airs! Quelle ardeur la Muſique n'inſpire-t-elle pas pour la danſe! Quels miracles n'opère-t-elle pas dans la guériſon ſubite de certaines maladies! Ce jeu des fibres du cerveau qui s'aſſortit ſi aiſément avec celui des cordes d'un inſtrument, ne nous annonce-t-il point que nos cerveaux ſont en effet des inſtrumens à cordes, compoſés d'une

multitude de fibres nerveuſes différemment tendues, & ſuſceptibles d'une infinité de vibrations différentes ? Ils ſe communiquent leurs mouvemens par l'entremiſe des yeux & des oreilles ; & ils s'en communiquent d'autant plus, qu'il ſe trouve entre eux plus de cordes dont les mouvemens conſpirent enſemble, ou que les cordes des uns ont plus de force pour ébranler celles des autres.

Il y a des âmes qui, au premier coup-d'euil, s'attirent l'une l'autre plus fortement que l'aiman n'attire le fer ; & rien n'égale la facilité qu'ont ceux qui s'aiment, de tranſmettre leurs idées : leurs cerveaux ſont montés à l'uniſſon.

Il eſt d'autres hommes à qui la nature ſemble avoir donné une ſorte

de ſouveraineté ſur leurs ſemblables : ils réduiſent quelquefois à l'eſclavage les courages les plus fiers & les Rois les plus puiſſans. On demandoit à la Maréchale d'Ancre, accuſée de magie, par quel charme elle exerçoit tant d'empire ſur les eſprits : Je n'en ai jamais employé d'autre, répondit-elle à ſes Juges, que l'aſcendant des âmes fortes ſur les autres âmes. C'eſt par la force de ce charme que Mahomet & Cromwel ont bouleverſé à leur gré, l'un l'Arabie, l'autre l'Angleterre. L'hiſtoire nous apprend que quiconque vivoit avec eux, étoit bientôt pénétré de tous leurs ſentimens ; les fibres de leur cerveau, ſuſceptibles de l'ébranlement le plus vif, en excitoient aiſément un pareil dans le cerveau de ceux qui les approchoient.

Mais par quelle mécanique les vibrations des fibres du cerveau peuvent-elles paſſer dans un cerveau étranger ? L'hypothèſe ingénieuſe de M. de Mairan ſur la tranſmiſſion des ſons, jette quelque jour ſur ce myſtère. Le ſon parvient juſqu'à nous, parce qu'il y a des fibres du corps ſonore, des parcelles de l'air, des fibres de l'oreille, & enfin des fibres du cerveau, qui forment comme une chaîne continue de cordes qui ſe communiquent leurs mouvemens. Et il y a auſſi lieu de croire que quand l'état de notre âme ſe marque à des yeux étrangers par les mouvemens du corps, par les couleurs du viſage, par la diſpoſition de l'euil, il ſe forme, depuis notre cerveau juſqu'à celui du ſpectateur, une chaîne de cordes à l'uniſſon, qui

portent à l'un les vibrations des fibres de l'autre.

Un rapport ſecret avec les diſpoſitions de notre cerveau, donne naiſſance à la ſympathie & à tous les goûts biſarres, qui nous font trouver dans certains objets, des agrémens particuliers, inviſibles au reſte des hommes. Ce qui nous plaît davantage n'eſt pas toujours ce qui mérite davantage de plaire. Eſt-on livré à une profonde mélancolie? on n'aime que des lieux ſombres dont l'approche fait expirer la joie. Il n'eſt rien qui faſſe ſur nous une impreſſion plus agréable, que ce qui excite dans les fibres du cerveau, des vibrations qui entretiennent dans l'âme les ſentimens où elle ſe complaît.

Un enfant nouvellement né ſemble devoir être le rebût de tout l'u-

nivers ; c'eſt néanmoins de tous les objets le plus charmant pour ceux de qui il tient la naiſſance. Mais cet agrément ſingulier n'eſt point attaché à ſa perſonne. Ce n'eſt guères que dans les Poèmes ou dans les Romans, que ſe montre le diſcernement de l'inſtinct paternel : la mère la plus tendre pouroit embraſſer comme ſon fils celui qu'on auroit ſubſtitué à la place du ſien. Il paroît donc que c'eſt dans le cerveau des pères & des mères qu'eſt la ſource de leur tendreſſe : il eſt diſpoſé de façon qu'ils ne peuvent enviſager qu'avec un extrême plaiſir un fruit de leur amour, formé de leur propre ſubſtance, qui ſera pour eux un ſujet affectionné que la nature ſoumet à leurs lois, qui leur rendra, dans leurs infirmités & dans leur vieil-

leſſe, les ſecours qu'ils lui auront donnés dans l'enfance, & qui ſera l'héritier de leurs noms, de leurs biens, de leurs idées & de leurs affections.

Il faudroit préſentement, pour achever cette légère eſquiſſe de la Phyſique des ſentimens, indiquer dans le cerveau la portion principale, ſiége du plaiſir & de la douleur, qui reçoit l'empreinte des objets voiſins, & qui agit en conſéquence ſur nos organes : ce doit être une partie ſolide, puiſqu'il s'y grave des caractères que le cours de pluſieurs années n'efface point. Cette membrane nerveuſe doit embraſſer & toucher les extrêmités de chaque nerf du ſentiment, pour en recevoir toutes les différentes impreſſions; elle doit dominer ſur l'origine de

chaque nerf du mouvement, afin de pouvoir lui imprimer des mouvemens assortis aux vibrations qu'elle ressent. Il semble que ces différens caractères se rassemblent tous dans la membrane que les Anatomistes appellent pie-mere, & qui, suivant l'expression de M. Vinslou, enveloppe toute la masse du cerveau, y est fort adhérente, & produit, par quantité de replis & de duplicatures particulières, un grand nombre de cloisons multipliées & ondoyantes, qui s'insinuent dans toutes les circonvolutions, & pénètrent l'intérieur de toutes les différentes couches du cerveau & du cervelet.

S'il étoit vrai cependant qu'il fût quelquefois arrivé, que le retranchement d'une portion considérable de la pie-mere, n'eût donné aucune at-

teinte aux facultés du ſentiment ; il y auroit lieu de croire que ce ne ſeroit point cette membrane nerveuſe qui en ſeroit le ſiége. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a guères que le haſard de quelques accidens malheureux, qui puiſſe, ſur cette matière, éclaircir tous nos doutes.

CHAPITRE VIII.

Du rapport que les lois du ſentiment ont à notre conſervation.

TOUS les ſentimens agréables ſe réduiſent à deux claſſes différentes.

Les uns ſont des préſens de la nature, qui préviennent toutes nos réflexions : tels ſont non-ſeulement les plaiſirs des ſens, mais encore la plupart de ceux de l'eſprit & du

cœur, la beauté du corps, de l'esprit & de l'âme, & les divers agrémens qui brillent dans les ouvrages de la nature & de l'art : ils sont attachés à ce qui exerce les organes de nos facultés sans les fatiguer. C'est à ces organes que nous devons à chaque instant notre conservation ; & il nous importoit que le plaisir caractérisât tout ce qui y favorise le jeu des fibres & le mouvement des fluïdes.

Il y a une autre classe de sentimens agréables : ce sont ceux qui doivent naissance à notre façon de penser, & qui s'anéantissent par le changement seul de nos idées. Celui-ci n'aspire qu'à l'indépendance ; celui-là consent à obéir, afin de pouvoir parvenir à commander : l'un ne se plaît qu'à grossir des trésors qui lui sont inutiles ;

tiles ; l'autre qu'à dissiper des biens qui lui sont nécessaires. C'est principalement cette influence de nos pensées sur nos plaisirs, qui caractérise l'espèce humaine.

Notre cœur se porte d'abord vers tous les sentimens particuliers qui nous sont agréables. Mais bientôt instruits par l'expérience, qu'il y a des plaisirs qui marchent à la suite de la peine, & des peines qui marchent à la suite du plaisir, nous aspirons à la possession & des sentimens qui nous sont les plus précieux, & des qualités que nous estimons le plus. Nous nous formons ainsi des idées de félicité & de perfection, qui effacent à nos yeux tout autre bien. Le pouvoir d'appliquer à divers objets ces deux idées importantes, nous devient souvent pernicieux ; mais

ce feroit être ennemi de l'homme, que de le rendre infenfible aux impreffions qu'elles font fur lui : elles nous confolent dans nos difgrâces, nous animent dans nos travaux, & jettent des fleurs fur les chemins qu'elles nous invitent de prendre. Nous leur devons les plaifirs les plus purs, tout ce qui fait la gloire & le bonheur de la fociété, les Arts, les Sciences, toutes les vertus; nous leur devons même jufqu'à notre confervation. Les animaux n'ont prefque d'autre befoin que de faifir les alimens qui s'offrent à eux. L'homme naît dans l'indigence la plus complète, fans vêtement, fans afile, & prefque fans autre nourriture que celle qui doit être le fruit de fes travaux : fa reffource la plus certaine eft de pouvoir, à la faveur

de ses réflexions sur le passé, prendre des mesures pour l'avenir. Les idées de perfection & de bonheur sont les mobiles qui le déterminent à cette attention importante, & qui, en conséquence, développent toutes ses différentes facultés.

CHAPITRE IX.

Où l'on recherche pourquoi les lois du sentiment, étant les mêmes pour tous les hommes, il y a tant de différence dans les goûts.

APRÈS avoir essayé d'exposer les lois du sentiment, observons-en l'un des effets les plus singuliers dans la diversité des goûts, qui néanmoins leur doivent tous également la naissance. On diroit presque, que pour

les Peuples du Nord ou du Midi ; pour ceux qui ſont ſéparés par un bras de mer, ou par une chaîne de de montagnes ; que dis-je ; pour des hommes nés dans l'enceinte d'une même famille, il y auroit des ſources de plaiſirs & d'agrémens toutes différentes : ce qui eſt pour les uns le charme des yeux, des oreilles, de l'eſprit, en eſt pour d'autres le ſupplice.

La diverſité des organes en eſt la principale cauſe : c'eſt ainſi que des fibres de l'euil tendres & délicates, aiment mieux le violet que l'orangé ; parce que, comme on le ſait par les expériences de M. Newton, le violet eſt une couleur attachée à des rayons plus foibles : & l'orangé obtiendra à ſon tour la préférence, au jugement de ceux dont les fibres

de l'euil ſont plus fermes & plus ſolides.

Des ſons rudes pour un peuple délicat, ne le ſont point pour des peuples groſſiers ; & un homme, dont parle Pétrarque, étoit moins charmé du chant des roſſignols, que d'un concert de grenouilles : les fibres de ſon oreille étoient apparemment ſi compactes, qu'une ſuite de cris perçans les ébranloit ſans les fatiguer.

La nature a peut-être plus diverſifié les cerveaux que les organes des ſens. Quelle différence entre le ſalpêtre d'une tête Indienne, & les glaces d'une tête Laponne ! L'impreſſion du même objet ne doit pas être la même ſur des ſubſtances ſi différentes. Auſſi chez les Peuples du Midi, la déclamation, pour être

agréable, doit-elle être bien plus animée que chez les Peuples du Nord, parce qu'elle doit y être assortie à un sentiment bien plus vif.

Les bornes ou l'étendue des connoissances sont encore des causes de la bisarrerie des goûts.

A la vue du même objet, les uns sont uniquement frappés des agrémens réels qui y sont; d'autres se livrent à l'impression que fait sur eux la privation de quelques beautés qui y manquent.

Les Egyptiens admiroient principalement la grandeur dans les ouvrages de l'Architecture; les Goths y recherchoient la variété. Les grands Architectes n'ont dédaigné aucun de ces agrémens; mais ils ont su les concilier, & y joindre de belles proportions.

Il en eſt de la Muſique comme de l'Architecture. Ici l'on ne fait cas que d'une compoſition hardie & ſavante ; on n'eſtime ailleurs qu'une imitation fidelle de la nature. Le grand Muſicien ne donne l'excluſion à aucun de ces agrémens : il ſait dompter à propos les diſſonances les plus rebelles, pour en tirer de l'harmonie ; mais il s'attache principalement à faire naître des ſentimens, & ne croit avoir atteint à la perfection de ſon art, que quand il a ſu en même-temps flatter l'oreille, & maîtriſer le cœur.

Heureuſes les Nations où il s'élève de ces hommes capables d'apercevoir & de ſaiſir tous les différens genres de beautés, & de les aſſortir dans une juſte proportion ! On diroit preſque, qu'une main avare

ne ſeme ces génies, que de loin à loin dans le cours des ſiècles. Leurs ouvrages, qui doivent naiſſance à un goût exquis, le font naître, à leur tour, chez tout un Peuple : ils y deviennent des modèles de comparaiſon ; & il arrive alors que ce qui avoit été un objet d'admiration s'efface & perd tous ſes charmes, ſuivant le proverbe Italien : Que l'ennemi mortel du bien, c'eſt le mieux. Préſentez une eau tiède à deux hommes dont l'un ſera pénétré de chaud, & l'autre ſaiſi de froid ; la même eau paroîtra chaude à l'un, & froide à l'autre : les lois du ſentiment ſont pourtant les mêmes pour tous les deux ; mais leurs modèles de comparaiſon ſont différens : l'un juge de la qualité de l'eau par le froid de ſa main ; & l'autre en juge par la chaleur de la ſienne.

Au treizième ſiècle les beaux Arts étoient entiérement anéantis dans l'Europe. Le Magiſtrat de Florence, comme nous l'apprend Vaſari (1), conçut le deſſein de faire venir à grands frais du fond de la Grèce, les Peintres les plus célèbres : leurs ouvrages étoient alors les chefs-d'œuvre de l'art. Cimabué devint leur diſciple, & recœuillit tous les foibles débris qui reſtoient de la ſucceſſion des Parrhaſius & des Apelles. Devenu bientôt ſupérieur à ſes maîtres, il les effaça entiérement. On voit par le Dante (2), qu'on ne doutoit point alors qu'il ne fût parvenu au ſommet de ſon art. Mais Giotto, élève de Cimabué, donna des preuves éclatantes, qu'on pouvoit aller

(1) Tome I, page 2.

(2) 11°. *Cant. del Purgat.*

défectueux, où de grandes beautés de détail sont défigurées par l'irrégularité du tout dont elles sont partie.

Indépendamment des lumières de l'esprit, les dispositions du cœur suffisent pour jeter de la différence dans les goûts. L'envie, *triste amante des morts*, hait les vivans, & dégrade les Artistes aux yeux les uns des autres. Au contraire, n'est-on point rival de ses contemporains ou de ses compatriotes? On aime à les placer au sommet de la perfection, & l'on se flatte de partager avec eux les lauriers qu'on leur distribue.

L'ambition décide aussi quelquefois de la gloire des Artistes, & de celle de leurs ouvrages. Les Romains n'estimoient que les talens qui les mettoient à portée, soit de dominer dans leur République, soit de

triomphe des Peuples voisins (1) ; & une idée de frivolité & de petitesse flétrissoit à leurs yeux les tableaux & les statues qui frappoient un Grec de l'admiration la plus vive. Tel est l'effet des passions qui remplissent l'âme ; elles enlaidissent & défigurent tout ce qui ne se rapporte pas à leur objet.

Il arrive même quelquefois que les principes de religion influent sur le goût ; les statues les plus parfaites ne sont pour un pieux Musulman que des idoles affreuses.

---

(1) *Cicer. 6 Ver.*



CHAPITRE X.

Les lois du sentiment sont l'ouvrage d'une puissance intelligente & bienfaisante.

DÈS que l'on commença à étudier l'Anatomie, on s'aperçut que la grosseur de chaque muscle étoit proportionnée à la grosseur de l'os, auquel il s'attachoit. Quelques Anatomistes frappés de ce rapport, objectèrent aux Epicuriens, que si c'eût été une puissance aveugle qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de chaque os, la force du cordon destiné à le soutenir & à le mouvoir. Les Epicuriens répliquèrent que ces cor-

dons n'avoient point été différenciés par la nature, & que ceux qui fesoient le plus de mouvemens, devenoient les plus charnus ; de même que les hommes qui font le plus d'exercice, deviennent les plus robustes : unique, mais frivole retranchement de l'Athéisme. Galien (1) le foudroya aisément : il démontra, dans les enfans tirés du sein de leurs mères, ces mêmes proportions aussi marquées que dans les Athlètes les plus vigoureux.

Les différentes espèces de sentimens agréables nous fournissent une pareille preuve de l'existence de Dieu : elles sont différenciées par des caractères naturels, dont il seroit absurde de faire honneur à une cause aveugle.

---

(1) Galenus, *De usu partium.*

Pourquoi, dans les productions de l'art, la convenance des moyens avec leur fin, ne plaît-elle que quand on est instruit ? Et pourquoi s'annonce-t-elle dans la figure des hommes, des animaux & des plantes, par un charme secret qui prévient toutes nos réflexions ? Croirons-nous que l'Auteur de la nature ignore ce que lui-même nous révele ? Et refuserons-nous de l'intelligence à l'Architecte de l'univers, qui, par les agrémens, comme par autant de caractères qu'a gravés sa main bienfaisante, nous instruit des rapports secrets qu'ont avec nous les différentes parties de ses ouvrages ?

Ces caractères sont plus ou moins marqués, suivant l'importance de ce qu'ils nous annoncent. De tous les objets qui s'offrent aux sens, il n'en est

eſt point qui nous frappe plus agréablement qu'un beau viſage. Mais les traits les plus réguliers ſont moins touchans que les grâces de l'eſprit, qui ſont effacées à leur tour par les ſentimens & par les actions qui annoncent de l'élévation dans l'âme & dans le courage.

La beauté du corps a l'avantage d'être toujours préſente à nos yeux, & celle de l'eſprit & de l'âme ne ſe montre que par repriſes. Mais toutes les fois que ces différens objets s'offrent à nous, & que la paſſion ne trouble point notre vue, leur agrément naturel ſe règle toujours ſuivant l'ordre que je viens d'expoſer. Et c'eſt ainſi que la nature nous apprend ce que l'expérience confirme : que la beauté de l'eſprit donne plus de droit à la félicité que celle du

corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'âme. Il arrive quelquefois, par nos dispositions particulières, que la beauté du corps fait sur nous une impression plus vive que celle de l'esprit ou de l'âme; elle devient alors un attrait qui nous invite à nous procurer une sorte d'immortalité: la conservation de l'espèce étoit pour l'Auteur de la nature un objet plus digne de ses attentions, que l'avantage personnel de l'individu.

La même sagesse qui a différencié la beauté du corps, de l'esprit & de l'âme, a différencié aussi leurs mouvemens; ceux de l'esprit, plus agréables que ceux du corps, le sont moins que ceux de l'âme.

Voici une autre différence entre les plaisirs; elle annonce encore bien

hautement une puiſſance intelligente. La vapeur des parfums, les ſpectacles de l'Architecture, de la Peinture & de la Déclamation; les charmes de la Muſique, de la Poéſie, de la Géométrie, de l'Hiſtoire, d'une Société choiſie, tous ces biens ſont naturellement tels que leur jouiſſance eſt plaiſir, & que leur privation n'eſt point douleur. Ce ne ſont point des ſecours qui ſoulagent notre indigence; ce ſont des grâces qui nous enrichiſſent, & augmentent notre bonheur. Combien de gens les connoiſſent peu, & jouiſſent pourtant d'une vie douce! Ceux mêmes qui y ſont le plus ſenſibles, peuvent les perdre, s'ils ſavent les remplacer. Il n'en eſt pas ainſi de quelques autres ſortes de ſentimens agréables. La loi, par exemple, qui nous invite

à nous nourrir, ne ſe borne point à récompenſer notre docilité; elle punit notre déſobéiſſance. L'Auteur de la nature ne s'eſt pas repoſé ſur le plaiſir ſeul du ſoin de nous convier à notre conſervation; il nous y porte, par un reſſort encore plus puiſſant, par la douleur.

Son attention bienfeſante ſe marque juſque dans la différence de la durée des divers ſentimens: ceux de la vue, de l'ouie, de l'eſprit, du cœur, ceux qui accompagnent une occupation modérée, ſemblent toujours s'offrir à nous; ils rempliſſent le vide de la vie, ſans donner atteinte à la ſanté. Il n'en eſt pas de même, par exemple, du plaiſir attaché à la nourriture. Si ſa durée ſe fût étendue au-delà du beſoin, un uſage immodéré des alimens les plus

ſains, les auroit bientôt changés en de mortels poiſons.

De tous les plaiſirs, il n'en eſt guère d'auſſi remarquables que ceux d'un enfant nouvellement né. Comment réuſſira-t-on à le nourrir ? En vain la nature lui a-t-elle préparé dans le ſein de ſa mère l'aliment qui lui convient : par quelle voie l'engagera-t-on à exprimer cette précieuſe liqueur ? Cet enfant, incapable encore de tout autre exercice de ſes différentes facultés, ſe plaît à remuer ſes levres & ſes joues de la façon qui peut faire paſſer dans ſa bouche le lait qui lui eſt offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture, il y trouve un nouveau motif de réitérer les mêmes mouvemens. Il paſſe ainſi les premiers temps de ſa vie, ou à dormir, ou à goûter les

heureux. Je n'aurai recours ici à aucune ſuppoſition : je me bornerai à tirer de l'objection même une preuve du dogme qu'on attaque, ſans employer d'autres réflexions que celles qui s'offrent à l'attention la plus légère.

La plupart des Philoſophes, au-lieu de former leurs idées ſur les êtres, ont façonné les êtres ſur leurs idées. Du fond de leur cabinet, ils ont pénétré les recoins les plus cachés de la nature ; & ſemblables en quelque ſorte au héros de Cervantes, les yeux bandés & aſſis ſur un cheval de bois, ils ont parcouru tout l'univers, déterminé la nature de tous les êtres, & marqué à chacun d'eux leurs fonctions.

M. Bayle a ſuivi cette manière de philoſopher. Il abuſe de quelques

expreſſions théologiques, pour ne reconnoître en Dieu d'autre fonction que celle de rendre toutes ſes créatures parfaitement heureuſes ; & après s'être taillé une idole, que la nature & la religion déſavouent, il n'a pas de peine à détruire l'ouvrage de ſes mains. La Théologie naturelle eſt une branche de la Phyſique. Si nous voulons nous y garantir de l'illuſion, feſons-y uſage de la méthode qu'on emploie avec ſuccès dans les ſciences du même ordre : interrogeons la nature par nos obſervations: formons ſur ſes réponſes nos idées ; ſuivons-en exactement le fil, & arrêtons-nous dès qu'il nous manquera.

On peut former ſur l'Auteur des lois du ſentiment, deux queſtions totalement différentes : Eſt-il intelligent ? eſt-il bienfeſant ? Confondre

dans un ſeul examen ces deux objets, ou nier qu'un être fût intelligent, parce qu'il ne ſeroit pas bienfeſant au gré de nos déſirs; ce ſeroit violer les premières lois de l'art de penſer. Séparons donc ces deux queſtions, & commençons par l'éclairciſſement de la première.

L'expérience nous apprend qu'il y a des cauſes aveugles, c'eſt-à-dire, qui ne ſe propoſent aucun deſſein; & qu'il en eſt d'intelligentes, c'eſt-à-dire, qui rapportent à une fin les différentes parties de leurs ouvrages: on les diſcerne par la nature de leurs productions; & le juſte rapport des moyens à une fin marquée, eſt comme le ſceau de la cauſe intelligente. Or, ce juſte rapport brille dans les lois du ſentiment. La douleur & le plaiſir ſe rapportent également à notre

conſervation. Si le plaiſir nous indique ce qui nous convient, la douleur nous inſtruit de ce qui nous eſt nuiſible. C'eſt une impreſſion agréable qui caractériſe les alimens qui ſont de nature à ſe changer en notre propre ſubſtance ; & c'eſt la faim & la ſoif qui nous avertiſſent que la tranſpiration & le mouvement nous ont enlevé une partie de nous-mêmes, & qu'il ſeroit dangereux de différer plus long-temps à réparer cette perte. Suppoſons un moment, qu'aucun ſentiment déſagréable ne nous avertît plus des maux préſens ou à venir, nous nous apercevrions bientôt que la douleur ne ſeroit anéantie dans l'univers, que pour faire place à la mort, qui, pour détruire toutes les eſpèces d'animaux, s'armeroit également contre eux, &

de leurs maux & de leurs biens.

Des nerfs sont répandus dans toute l'étendue du corps pour nous instruire de ce qui est favorable ou nuisible : & le sentiment douloureux est proportionné à la force qui les déchire ; afin qu'à proportion que le mal est plus grand, on se hâte davantage d'en repousser la cause, ou d'en chercher le remède.

Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte ; rien de ce qui est autour de nous, ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des lois du sentiment comme de celles du mouvement. Les lois du mouvement règlent la succession des changemens qui arrivent dans les corps, & portent quelquefois la pluie sur des rochers ou sur des terres stériles. Les

lois du ſentiment règlent de même la ſucceſſion des changemens qui arrivent dans les êtres animés ; & des douleurs, qui nous paroiſſent inutiles, en ſont quelquefois une ſuite néceſſaire, par les circonſtances de notre ſituation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes lois dans quelques cas particuliers, eſt un bien moindre inconvénient, que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laiſſé ſubſiſter aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes & des animaux.

L'objet de ces lois générales n'eſt point du tout d'immortaliſer les individus ; c'eſt uniquement de conſerver les eſpèces. Or, il eſt évident que les lois du ſentiment, de même que celles du mouvement, ſont par-

faitement assorties à cette conservation : celles du mouvement fournissent, dans toute l'étendue des lieux & des temps, à toutes les espèces d'animaux, ce qui leur est nécessaire ou utile ; & celles du sentiment leur indiquent ce qui leur est convenable, & les invitent à en faire la recherche : elles les instruisent de ce qui leur est contraire, & les forcent de s'en éloigner ou de les repousser.

Quelle profondeur d'intelligence dans l'Auteur de la nature, qui, par des ressorts si simples & si féconds, varie à chaque instant la scène de l'univers, & la conserve toujours la même !

Non-seulement les lois du sentiment se joignent à tout l'univers, pour déposer en faveur d'une cause intelligente ; je dis plus, elles an-

noncent un Législateur bienfesant.

La bonté se caractérise principalement par l'attention à procurer aux autres, non-seulement le nécessaire, mais encore l'utile & l'agréable. Or, cette attention se montre avec éclat dans les lois du sentiment.

Quand, pour ranimer ma main engourdie par le froid, je l'approche trop près du feu, une douleur vive la repousse. Tous les jours je dois à de pareils avertissemens la conservation, tantôt d'une partie de moi-même, tantôt d'une autre.

Mais si je n'approche du feu qu'à une distance convenable, je sens alors une chaleur douce. Et c'est ainsi qu'aussi-tôt que les impressions des objets, ou les exercices de nos diverses facultés, sont tant soit peu de nature à favoriser la durée de

notre être ou sa perfection, notre Auteur y a libéralement attaché du plaisir. J'appelle ici à témoin de cette profusion de sentimens agréables, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tous les objets de la vue ; la Musique, la Danse, la Poésie, l'Eloquence, l'Histoire, la Géométrie, toutes les Sciences, toutes les occupations, tous les jeux, l'amitié, la tendresse ; enfin, tous les mouvemens du corps, de l'esprit & du cœur. Telle est la bonté de Dieu : il semble avoir prodigué toutes les sortes de plaisirs & d'agrémens qui ont pu être marquées du sceau de sa sagesse.

Je ne m'arrêterai point ici à combattre les deux principes des Manichéens, dont l'un distribuoit le plaisir, & l'autre la douleur. M. Bayle

a paru vouloir relever ce ſyſtême écroulé depuis tant de ſiècles. Mais il ne ſe ſervoit apparemment de ces ruines, que comme on ſe ſert à la guerre d'une maſure dont on eſſaye de ſe couvrir pour quelques momens. Il n'étoit point aſſez ſuperſtitieux, pour être tenté de croire en deux Divinités. Quoi qu'il en ſoit, je me contenterai d'obſerver, que puiſque la diſtribution du plaiſir, & celle de la douleur, entrent également dans la même unité de deſſein, elles n'annoncent point deux intelligences eſſenciellement ennemies.



CHAPITRE XI.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu.

On a dit de l'admiration, qu'elle étoit fille de l'ignorance : mais lorsqu'après avoir observé les ouvrages de l'Auteur de la nature, on voit briller par-tout un art infini, plus on sait & plus on admire.

Si Dieu mérite toute notre admiration à titre d'intelligence infinie, il ne mérite pas moins notre reconnoissance, notre confiance & notre amour à titre d'intelligence bienfesante.

Epicure, en combattant le dogme de l'existence de Dieu, se félicitoit d'anéantir une puissance ennemie de

notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée injuste d'un Etre, qui, en nous donnant des goûts, nous présente de toute part des sentimens agréables ; qui, en nous composant de divers facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaisir tendant à notre conservation ? Les biens qui s'offrent à nous, seront-ils donc empoisonnés par l'idée, que ce sont des présens d'une intelligence souveraine ? Et n'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, puisque ce sont des gages de sa bonté.

Enfin, la puissance de Dieu, sa sagesse & sa bonté sont autant de titres qui exigent de nous une parfaite soumission dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il

nous prive, dans les lois qu'il nous impose.

Nous révolterons-nous contre une puissance infinie? N'ajoutons point à nos maux de vains & pénibles efforts contre une main toute-puissante.

Placés dans l'univers comme dans le jardin de nos premiers pères, si l'usage d'un fruit nous est interdit, n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui semblent à l'envi se présenter à nous. Jouïssons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Le désir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Qui est-ce en Europe qui se trouve à plaindre de n'être pas assis sur le trône du Mogol? N'ayons donc ni désir, ni

inquiétude, ni chagrin sur ce qui n'entre point dans la chaîne des biens qui nous sont destinés; & regardons-en l'acquisition comme aussi impossible que celle de l'Asie. En nous soumettant respectueusement à la toute-puissance de notre Auteur, nous avons la satisfaction de savoir, qu'admis à ses conseils, nous applaudirions aux motifs de ses lois, & aux raisons de sa conduite.

L'univers n'est pour Epicure & pour Spinosa qu'un assemblage informe des ouvrages d'une cause aveugle; mais pour des hommes parfaitement vertueux, c'est un Temple auguste qu'habite un Dieu bienfesant, qui veut bien leur faire part d'une partie de ses desseins, & étaler à leurs yeux les merveilles de sa sagesse; qui leur donne avec

profusion le nécessaire, l'utile & l'agréable, & qui ajoute à tous les biens dont il les comble, la perspective d'une félicité aussi durable que lui-même.

Ne désirons donc point de nous affranchir de nos devoirs envers Dieu : le plaisir les accompagne, puisqu'il est inséparable de tout mouvement d'admiration, de reconnoissance, d'espérance & d'amour, & qu'il l'est d'autant plus, qu'il est fondé sur de plus justes titres.



CHAPITRE XII.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes.

LES devoirs que la Philosophie morale nous prescrit à notre égard, se réduisent à savoir apprécier les biens qui s'offrent à nous, & à soutenir nos maux avec courage.

Il y a eu une secte de Philosophes qui sembloient vouloir anéantir tous les biens agréables : leurs Ecoles ne retentissoient que de l'austère leçon, *Abstenez-vous des plaisirs*. Mais quoi ! la nécessité même ne nous impose-t-elle pas la loi d'en faire usage, soit que nous repoussions la faim & la soif par des alimens sains, ou que nous ouvrions les yeux & les oreil-

les, que nous ſachions nous occuper ou nous amuſer à propos, que nous jouïſſions de la ſolitude ou de la ſociété? Tous ces biens, inſéparables de la vie, ſeront-ils l'objet de nos dédains, plutôt que de notre reconnoiſſance?

Je dis plus : le plaiſir naît du ſein même de la vertu : une ſatisfaction ſecrète accompagne toujours des occupations convenables à ſes talens & à ſon état. Les délaſſemens ne ſont jamais plus agréables, que quand ils ont été mérités par le travail, & qu'un uſage modéré en prévient le dégoût. De tous les tableaux que nous offrent l'Hiſtoire & la Tragédie, il n'en eſt point de plus charmans que ceux où la beauté de l'âme brille dans tout ſon jour. L'amitié qu'enfante la vertu, donne

naiſſance aux plaiſirs les plus délicats ; & de tous les commerces que forme la tendreſſe, en ſeroit-il aucun plus délicieux, que celui qui, feſant trouver ce qu'on doit aimer dans ce qu'on aime, concilieroit tous les goûts, aſſortiroit toutes les vues, & confondroit tous les intérêts ?

La vertu ne donne donc point l'excluſion aux biens agréables ; mais elle eſt attentive à donner la préférence à ceux qui la méritent. Et d'abord ſe préſente ici une queſtion importante, qui, bien avant la naiſſance d'Epicure & de Platon, a partagé le genre-humain en deux ſectes différentes : Les plaiſirs des ſens l'emportent-ils ſur ceux de l'âme ?

Pour en juger, imaginons-les entiérement ſéparés les uns des autres,

de la ſoif, qui détermine le degré du plaiſir qu'on reſſent à l'éteindre. Socrate, qui, dans ſes tableaux, s'attachoit plus à la fidélité du portrait, qu'à la nobleſſe de l'image, comparoit ces ſenſations à celle de la gratelle : le mal-aiſe les précède, les accompagne, & en s'évanouïſſant les emporte avec lui. La plupart des plaiſirs du cœur & de l'eſprit ne ſont point altérés par ce mélange impur de la douleur.

Il y a plus : tout ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'eſprit & du cœur : ſans leur ſecours, elle devient bientôt fade & inſipide.

Enfin, les plaiſirs du corps n'ont guère de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un beſoin paſſager ; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des principes de douleur. Les

plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc fort supérieurs, n'eussent-ils même sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vide de la vie.

Mais parmi toutes les différentes sortes de plaisirs, soit de l'esprit, soit du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence ? Il me semble que le suffrage de tous les hommes l'adjuge à ceux qui flattent notre amour-propre. Pourquoi est-on plus offensé du mépris que de la haîne ? C'est qu'il est plus douloureux de douter de sa perfection, que d'être menacé de la perte de tout autre bien.

Un comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier. Que n'en confie-t-on la

garde au plaisir ? Que ne l'enchaîne-t-on par les délices ? Plaute & l'Arioste ont adopté cette plaisanterie. Mais tous ces Poètes auroient peu connu le cœur humain, s'ils eussent cru sérieusement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eût pas été nécessaire, pour l'y déterminer, de faire briller à ses yeux tout l'éclat de la gloire : qu'il se fût trouvé méprisable dans sa prison, ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes, il eût bientôt été tenté de préférer un péril illustre à une volupté honteuse ; & c'est de quoi l'Europe entière nous fournit presque tous les ans des preuves éclatantes. Combien d'hommes, qui vivoient tranquilement dans le sein du plaisir, en sortent pour vivre dans les dangers & les fatigues de

la guerre? La gloire a plus d'attraits pour quelques-uns d'eux, que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort, que le mépris.

C'eſt l'idée de la perfection, qui, depuis plus de deux mille ans, rend les Indiennes inſenſibles à l'horreur de ſe brûler vives : elle a précipité dans le ſein de la mort des hommes charmés de vivre à ce prix dans le cœur & dans la mémoire des autres hommes. C'eſt une ſorte d'idole à qui, pour effacer une inſulte reçue, l'on ſacrifie tous les jours ſa patrie, ſon repos, les plus grands établiſſemens, & la vie même. Enfin, l'Amour, qui ſemble ne vivre que par les ſens, doit ſes plaiſirs les plus doux à des idées flatteuſes.

Tout ce qui nous flatte n'eſt pas d'un égal prix. Aſpirer à être eſtimé

des autres hommes, ſans l'être de ſoi-même, c'eſt conſentir à être malade, pourvu qu'on paroiſſe ſain. La nature ne ſe repoſe pas ſur notre raiſon du ſoin de nous annoncer cette importante vérité; & quoiqu'elle répande de l'agrément ſur les marques d'eſtime qu'on nous donne, elle attache cependant une eſpèce de flétriſſure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle eſt ici en contradiction avec elle-même? Pourquoi proſcrit-elle par le ridicule une recherche qu'elle ſemble autoriſer par le plaiſir? Au-lieu de cenſurer ſa conduite, admirons ſa ſageſſe: elle nous apprend, par la voix ſecrète du ſentiment, que la conſidération publique eſt une ſorte de récompenſe de la vertu; mais qu'elle n'en doit pas être le

motif.

motif. C'eſt en effet ne pas s'eſtimer aſſez ſoi-même, que d'être trop avide de l'eſtime d'autrui. Recherchons par préférence l'approbation d'une conſcience éclairée, que la haîne & la calomnie ne peuvent nous enlever, que ſuit tôt ou tard l'eſtime des autres hommes, & qu'accompagne toujours l'approbation de Dieu même.

Ne nous laiſſons donc pas éblouir par ce qui ne nous flatte qu'à la faveur d'un jugement faux. Voyez-vous cet homme plongé dans la mélancolie ? Il meſuroit ſa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à ſa ſuite, & dont il groſſiſſoit ſon être. Un revers de fortune lui retranche la moitié de ce cortége nombreux : inſenſible à tous les biens qui lui reſtent, il eſt malheu-

reux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile. Cet autre homme, dans le ſein de l'opulence & de la grandeur, eſt ſaiſi de rage & de déſeſpoir : il jugeoit de ſon excellence par la tendreſſe d'une femme, par la faveur d'un Prince ; ce qui le flattoit lui eſt enlevé, & laiſſe dans ſon cœur un vide, dont l'horreur ſe répand ſur tous les biens qui l'environnent.

Il eſt vrai que des fantômes de perfection, font quelquefois ſortir d'une imagination enchantée par l'ambition ou par l'amour, un éclair de plaiſir bien plus vif que n'eſt la joie douce & durable qui accompagne la raiſon ; mais ce ſentiment paſſager eſt de la nature de ceux qui rendent le boire plus agréable dans la fièvre que dans la ſanté ; il ſup-

poſe une maladie de l'âme, d'où naiſſent l'inquiétude dans la recherche, le dégoût dans la jouïſſance, le déſeſpoir dans la privation.

Ce n'eſt pas ſeulement dans des preuves réelles de perfection, qu'on peut trouver une ſorte de félicité; c'eſt encore dans la nature même de ſes occupations.

Mais parmi les occupations agréables qui s'offrent à nous, nous livrerons-nous ſans meſure à celles qui le ſont davantage? Les mêmes ſenſations trop continuées émouſſeront bientôt le ſentiment; le dégoût & l'ennui ſortiront du ſein même de la volupté, & couvriront d'un maſque hideux ce qui nous charmoit. Comment nous défendre contre des ennemis ſi redoutables? On ne le peut qu'en ſe ménageant

une ſuite d'occupations aſſez variées, pour que des privations paſſagères rendent aux différens objets de nos goûts une fleur de nouveauté. Les plaiſirs de l'eſprit & ceux du corps, le repos & le mouvement, la ſolitude & la ſociété, les délaſſemens & les occupations ſérieuſes, tous ces différens biens ſe prêtent de nouveaux charmes en ſe ſuccédant, & leur variété dans la vie fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie.

Nous portons dans nos différentes facultés une infinité de germes précieux, que le défaut de culture laiſſe périr. C'eſt à l'étude des ſciences & des arts à les faire éclore : plus elle en développe, & plus elle nous fournit, non-ſeulement de préſervatifs contre les paſſions, mais encore de

ressources pour l'agrément de la vie.

Un grand Poète a feint que Jupiter avoit ouvert au pied de son trône deux fontaines, l'une du plaisir, l'autre de la douleur; qu'il mêloit à son gré ces liqueurs contraires, & décidoit du bonheur ou de l'infortune de chaque homme par le mêlange fatal qu'il versoit sur lui. Ne pouroit-on pas appliquer cette même image aux différentes espèces de sentimens agréables? L'idée de notre perfection, & l'exercice successif de nos différentes facultés, sont comme deux sources toujours ouvertes de plaisirs différens. Une intelligence bienfesante mêle, par portions égales, ces deux précieuses liqueurs en faveur de l'homme sage, & les verse incessamment sur lui.

Ne plaçons donc pas le souverain

bien dans l'opulence ni dans la grandeur. Il n'eſt point d'état où l'on ne puiſſe faire de ſa vie un tiſſu de ſentimens agréables, dès qu'on peut s'y procurer une ſuite d'occupations vertueuſes, qui exercent nos puiſſances ſans les fatiguer. Ceux-là ſeuls ſont heureux en poſſédant les faveurs de la fortune, qui pouroient être heureux ſans les poſſéder. En effet, il n'y a de bonheur ſolide, que pour celui qui, renfermant ſes déſirs dans le cercle des beſoins réels & des biens qui ſont à ſa portée, ſe fait de cette enceinte comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin. Dès que le cœur paſſe cette ligne marquée par la nature, il ſe perd dans un champ immenſe, où la fortune ſe joue de lui par les ſpectres brillans qu'elle lui offre, & où il

cherche en vain des bornes qui puissent arrêter la violence de ses mouvemens.

La santé, l'appétit, la force du corps semblent être le partage de l'indigence; les plaisirs de l'esprit, de l'amitié, de la tendresse, la tranquilité de l'âme, la joie, la satisfaction intérieure se trouvent aussi souvent à la suite d'une médiocre fortune, que dans le cortége des Rois. Quels sont donc les avantages privilégiés de l'opulence & de la grandeur ? C'est de flatter l'amour-propre par l'étendue des bâtimens, par la richesse des meubles & des équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut sans doute être heureux en usant de ces biens; mais on est à plaindre, si l'on a besoin de ces té-

moignages trompeurs de perfection. Il en eſt, ce me ſemble, comme des parfums & des concerts : il eſt agréable d'en jouïr ; il eſt bien malheureux de ne pouvoir en ſoutenir la privation.

Non-ſeulement la ſageſſe écarte loin de nous le chagrin ; elle garantit même de la douleur, qui, dans les tempéramens bien conformés, ne doit guère ſa naiſſance qu'aux excès ; & lorſqu'elle ne peut la prévenir, elle en émouſſe du moins l'impreſſion, toujours d'autant plus forte, qu'on y oppoſe moins de courage. Un Capitaine Grec, fameux par la plus belle de toutes les retraites (1), nous aſſure que la même fatigue n'eſt pas auſſi peſante pour le Général que pour le Soldat ; la

(1) Xénophon.

vanité du Général porte la moitié d'un fardeau que le Soldat porte tout ſeul. Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques marquent de la gaieté dans le ſein des douleurs les plus vives ; ils maîtriſent leur attention au point de la détourner du ſentiment qui les bleſſe, & de la fixer ſur une idée qui les flatte. Seroit-il impoſſible que la raiſon & la vertu appriſſent de l'ambition & du préjugé à affoiblir auſſi l'impreſſion de la douleur par d'heureuſes diverſions ?



CHAPITRE XIII.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers les autres hommes.

Il y a deux sortes de maximes, dont l'observation importe au bonheur du genre-humain : les unes sont comme les lois fondamentales de la société ; leur infraction générale feroit le malheur commun de tous les hommes : telles sont celles qui composent le code de toutes les nations : Ne faites tort à personne, & remplissez les engagemens que vous avez contractés. C'est être injuste, c'est se déclarer ennemi de tous ses semblables, que d'enfreindre ces règles, à moins que l'intérêt

public n'en prononce la diſpenſe.

Il y a d'autres maximes qui ſont moins la baſe de la ſociété, qu'elles n'en feroient l'ornement : elles ne ſont pas abſolument néceſſaires pour la maintenir ; mais elles lui procureroient toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible. Telles ſont celles qui preſcrivent de ſecourir les autres hommes dans leurs beſoins, & de contribuer, autant qu'il eſt en nous, à leur bonheur. Obſerver ces règles, c'eſt être bienfeſant, c'eſt devenir en quelque ſorte le Dieu tutélaire de ſes ſemblables.

Ces différentes maximes ſont compriſes dans le précepte de l'Evangile : Aimez les autres hommes comme vous-mêmes ; c'eſt-à-dire, ſoyez juſtes & bienfeſans. Or, ce que la morale nous ordonne, la

Théorie des ſentimens nous le conſeille.

L'injuſtice n'afflige pas ſeulement ceux qui en ſont les victimes ; c'eſt une ſorte de ſerpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans ſon ſein : elle prend naiſſance dans l'avidité des richeſſes ou des honneurs, & en fait ſortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuſte ſe flattât-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la juſtice de Dieu ; il devroit toujours ſe trouver à plaindre de placer ſa perfection ou ſon bonheur, dans une poſſeſſion chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui, & de l'empire de la fortune.

Non-ſeulement l'orgueil & l'intérêt aſſerviſſent notre bonheur à des puiſſances étrangères ; mais en-

core, en fesant une guerre secrète à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les semences d'une haîne générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes ? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie ; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète, dès que la bienveillance y domine ; que tout mouvement de haîne & de trouble soit une douleur : notre bonheur sera toujours d'autant plus complet

& plus solide, que notre façon de vivre sera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haîne.

L'habitude de justice & de bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent.

L'Auteur de la nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé, par rapport aux autres hommes, deux désirs différens; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

Dans l'état qui a précédé l'établissement des lois civiles, il étoit peut-être plus important, & par con-

séquent plus agréable d'être craint que d'être aimé ; parce que, contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous, la crainte est une barrière plus puissante que la reconnoissance. Aussi, pour les Souverains qui sont dans cet état les uns par rapport aux autres, est-il souvent moins flatteur d'être aimé des Puissances voisines, que d'en être respecté. Il n'en est pas ainsi des particuliers : les lois veillent à la conservation de leurs biens, de leur honneur, de leur personne. A quoi leur est-il utile d'être craint ? Mais il leur est important & par conséquent agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, souvent des services essenciels, & toujours une suite continue de démonstrations d'estime & d'amitié,

plus flatteuſes, pour l'ordinaire, que les ſervices mêmes. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit, pour celui à qui elle s'adreſſoit, la plus agréable de toutes les muſiques; on peut dire de même qu'il n'eſt point de ſpectacle plus doux que celui de ſe voir aimé.

Or, ce ſpectacle flatteur, c'eſt à la juſtice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueuil & l'injuſtice ne peuvent ſe montrer, ſans devenir ou l'objet du mépris, s'ils ſont accompagnés de foibleſſe, ou l'objet de la haîne, s'ils ſont joints à la puiſſance. Ils établiſſent notre félicité ſur les ruines de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien perſonnel leur bien commun. Jugeons-en par l'intérêt qu'on

qu'on prend aux hommes vertueux que la Tragédie fait revivre ſur nos Théâtres.

Il eſt vrai que le maſque de la vertu produiroit cet effet auſſi bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'Amour ; il eſt preſque impoſſible de réuſſir long-tems à la montrer où elle n'eſt pas : le vrai moyen de paroître juſte & bienfeſant, c'eſt de l'être.

Imaginons préſentement un homme qui, haï de tous ceux qui le connoiſſent, les haïſſe à ſon tour. Tous les objets qui s'offriront à ſes yeux, ſeront affligeans ; tous les mouvemens qui s'éleveront dans ſon cœur, ſeront douloureux. Tel eſt apparemment l'état de ces hommes infortunés, dont le cœur eſt livré dans les enfers à l'habitude de haîne &

d'injuſtice, qui a fait ici bas leur crime, & commencé leur ſupplice.

Imaginons au contraire un homme juſte & bienfeſant, qui, aimé & eſtimé de tous ceux qui l'environnent, ne vive que pour des mouvemens de bienveillance; tous les objets qui s'offriront à ſes yeux, lui ſeront agréables : tous les mouvemens qui s'élèveront dans ſon cœur, ſeront des plaiſirs. Tel eſt ſans doute l'état de ces hommes heureux, dont le cœur eſt livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance, qui a fait ici bas leur vertu, & commencé leur récompenſe.

Rien de plus rare ſur la terre qu'un homme parfaitement injuſte ou parfaitement bienfeſant. Entre ces deux extrêmes eſt une mer immenſe où flottent la plupart des hommes. On

approche d'autant plus le comble du malheur, que le cœur eſt plus livré à la haîne ; & plus il l'eſt à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entrepriſe eſt ſans doute difficile. Quoi néanmoins de plus néceſſaire que d'être heureux ? & peut-on l'être ſi l'on ouvre ſon cœur à la haîne ? Soyons auſſi ingénieux à la proſcrire, qu'on l'eſt pour l'ordinaire à la juſtifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée ſur de bonnes raiſons ? pourquoi les haïr, puiſqu'ils ſont tels que nous euſſions cru devoir être en pareilles circonſtances ?

Si c'eſt injuſtement qu'ils nous attaquent, ils ſont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce ſont des malades, qui dans leur fièvre chaude croient ſe guérir en bleſſant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur; mais ne nous en puniſſons point nous-mêmes par des mouvemens qui portent le trouble dans notre âme.

Outre les ſentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui réſultent des circonſtances où Dieu nous a placés : ils ſe réduiſent à nous conduire envers nos ſupérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire déſirer à tous ceux qui ſont dans de pareilles circonſtances, qu'on ait à leur égard une

pareille conduite. L'exactitude à remplir ces devoirs est donc de nature à nous assurer l'estime, l'affection & la confiance de tous ceux qui nous environnent, & à reproduire en nous, par un contre-coup heureux, des sentimens de bienveillance.

De tous les devoirs que nous imposent nos différentes liaisons, il n'en est point qui paroissent plus au-dessus de la nature humaine, que ceux de la parfaite amitié : elle nous ordonne de renoncer, en faveur de notre ami, à nos intérêts les plus chers, & nous le fait envisager comme la portion de nous-mêmes la plus précieuse. Il n'est point de source plus féconde de sentimens agréables, que l'accomplissement de ces devoirs qui paroissent si austères ; & sentir qu'on

en eſt capable, eſt déja un plaiſir bien délicat.

Il y a eu des Ecrivains célèbres qui ont ſoutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gâgner, & que c'étoit une extenſion de nous-mêmes, qui nous expoſoit à la miſère, non-ſeulement en notre propre perſonne, mais auſſi en celle d'autrui. Il me ſemble que penſer ainſi, c'eſt ignorer la puiſſance de l'amour. Telle en eſt la vertu : par l'intérêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens ſe multiplient, leurs maux ſemblent s'anéantir ; & juſque dans leur triſteſſe mutuelle il règne une ſorte de douceur, qu'ils n'échangeroient pas contre les plaiſirs les plus vifs.

Mais s'il eſt vrai que c'eſt à la

bienveillance qu'il appartient de rendre les hommes heureux, par quel prodige ſemblent-ils tous, comme de concert, ſe livrer à l'injuſtice & à la haîne? La principale cauſe de ce déſordre, c'eſt l'impreſſion que font ſur nous la richeſſe & la grandeur. A des traits brillans, qui cachent ſouvent une miſère réelle, nous croyons reconnoître la félicité ſuprême; & au-lieu d'exercer nos facultés, & de nous conduire envers les autres de façon à faire naître en nous des ſentimens auxquels la nature a réellement attaché le bonheur, nous brûlons d'acquérir, ſans bornes & ſans meſure, des biens que la ſeule façon de penſer rend néceſſaires; nous immolons à ces déſirs démeſurés tout ce qui y fait obſtacle. Il n'en eſt pas

ainsi des Peuples chez qui l'égalité des richesses & des conditions a fermé l'entrée à l'ambition & à l'avarice. On sait par toutes les relations, que c'est parmi eux une qualité populaire d'être bienfesant envers ceux qu'on n'envisage point comme ses ennemis.

CHAPITRE XIV.

Du bonheur attaché à la vertu.

Je rassemblerai ici sous un même point de vue toutes les différentes espèces de plaisirs qui accompagnent la vertu.

Nous avons dans Sextus Empiricus l'extrait d'un ouvrage de Crantor sur la prééminence des différens biens. Ce Philosophe célèbre feignoit qu'à

l'exemple des Déesses, qui avoient soumis leur beauté au jugement de Pâris, les Divinités qui président à la richesse, à la volupté, à la santé & à la vertu, s'étoient présentées à tous les Grecs rassemblés aux jeux Olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le degré de leur influence sur le bonheur des hommes. La Richesse étala sa magnificence, & commençoit à éblouir les yeux de ses Juges, quand la Volupté représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit à son tour obtenir le premier rang : la Santé le lui contesta : sans elle la douleur prend bientôt la place de la joie. Enfin, la Vertu termina la dispute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le sein de la richesse, du plaisir & de

la ſanté l'on ſeroit bientôt, ſans le ſecours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ſes ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé, le ſecond à la ſanté, le troiſième au plaiſir, le quatrième à la richeſſe.

C'eſt bien dégrader, ce me ſemble, la vertu, que de lui donner pour principale fonction celle d'être la garde de ſes rivales; & l'on peut fonder ſa prééminence ſur des titres plus nobles.

La richeſſe, le plaiſir, la ſanté deviennent des maux pour qui ne ſait pas en uſer. La ſageſſe ſeule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puiſqu'avec elle les maux deviennent ſouvent des biens, & que ſans elle les biens deviennent toujours des maux: elle éloigne de

nous les ſentimens douloureux, & raſſemble en notre faveur tous les ſentimens agréables. Le regret du paſſé, le chagrin du préſent, l'inquiétude ſur l'avenir, ſont les fléaux qui affligent le plus le genre-humain. La vertu nous en garantit, en renfermant nos déſirs dans l'étendue de ce qui eſt à notre portée, en les conformant à la raiſon, en les ſoumettant aux lois de notre Auteur, & en plaçant notre perfection, non dans une poſſeſſion d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans un uſage de nos facultés aſſorti à notre état préſent. L'ennui, non moins affligeant que le chagrin, porte ſon poiſon juſque ſur le trône : il n'oſe approcher de la ſageſſe, qui, rempliſſant d'une ſuite d'occupations vertueuſes le cours de la vie, y forme

une chaîne de ſentimens agréables. Elle écarte même de nous juſqu'aux douleurs, qui le plus ſouvent ne ſont que les fruits de l'intempérance : elle nous offre dans toute leur pureté les plaiſirs des ſens, dont l'agrément ſe proportionne au beſoin réel qu'on en a. Les plaiſirs de l'eſprit marchent à ſa ſuite, & l'accompagnent juſque dans la ſolitude & dans l'adverſité.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, ſur Dieu, ſur les hommes, ſur ſes proches, ſur ſes amis, il n'aperçoit que des motifs d'une joie ſecrète : il ſe conforme aux intentions de ſon Auteur ; il mérite l'attachement de ſes amis & de tout ce qui l'environne ; il ſeroit l'objet de l'eſtime & de l'affection de toutes les intelligences, ſi toutes les intelligences pouvoient le

pénétrer. Son cœur, exempt de haîne & de crainte, ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, c'est-à-dire, pour des sentimens de plaisir : enfin, la satisfaction attachée à la perfection intérieure, forme, dans le secret de son âme, suivant l'expression de Salomon, une fête continuelle. Et c'est ainsi que toutes les espèces de sentimens agréables se réunissent en sa faveur, & que se combinant ensemble par des proportions réglées sur leur vivacité, leur durée, leur convenance, ils font la plus délicieuse de toutes les harmonies.

Mais le plus grand bien dont jouïsse ici bas l'homme parfaitement vertueux, c'est que le moment fatal qui désespère les autres hommes, n'est pour lui qu'un passage à une vie plus heureuse.

L'homme injuſte ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque inſtant fait un nouveau pas vers lui, empoiſonne ſes plaiſirs, aigrit ſes maux, & ſe prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il enviſage en elle de plus heureux, feroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais cette honteuſe eſpérance eſt bien combattue dans le fond de ſon âme, par l'autorité de la révélation, par le ſentiment intérieur de ſon indiviſibilité perſonnelle, par l'idée d'un Dieu juſte & tout-puiſſant.

Il n'en eſt pas ainſi de l'homme parfaitement vertueux : la mort lui ouvre le ſein d'une intelligence bienfeſante, dont il a toujours reſpecté les lois, & reſſenti les bontés.

S'il eſt vrai que l'eſpérance ſoit un ſentiment eſſenciellement agréable, & que ſon agrément ſoit proportionné à la grandeur du bien qui en eſt l'objet; il ne peut y avoir ſur la terre de ſituation plus délicieuſe que celle d'un homme, qui, trouvant dans la vertu un bonheur préſent, voit encore dans la mort la perſpective d'une félicité parfaite.

Le ſage dont je viens de tracer le tableau n'exiſte peut-être point dans la nature; mais on ſera d'autant plus heureux qu'on y reſſemblera davantage; & il eſt dans la morale ce qu'eſt dans les arts ce beau idéal, dont tous les Artiſtes doivent entreprendre d'approcher, lors même qu'ils ne peuvent eſpérer d'y atteindre.

Dois-je craindre de tomber dans

le ridicule de ceux qui s'érigent en légiſlateurs de leurs maîtres, ſi, après avoir indiqué les ſources du bonheur, j'obſerve qu'elles coulent également pour les Empires comme pour les particuliers? Non ſans doute; c'eſt une ſpéculation qui intéreſſe trop le genre-humain pour lui être interdite.

Suppoſons un Peuple ſouverainement injuſte; nous nous apercevrions bientôt qu'il ſeroit ſouverainement malheureux. Ennemi déclaré du genre-humain, il ſeroit également à plaindre, & par les ſentimens qu'il inſpireroit, & par ceux qu'il reſſentiroit: craint & haï de tout ce qui l'environneroit, il lui faudroit tout craindre & tout haïr: il ne ſeroit pas beſoin que les Puiſſances voiſines s'armaſſent contre lui:

lui : il ſuffiroit, pour les venger, que chacun des particuliers qui le compoſent s'y conduisît par les maximes de l'Etat, & qu'à ſon exemple ils fuſſent tous empreſſés à employer les moyens les plus odieux pour s'élever ſur les ruines les uns des autres : on verroit alors revivre ces hommes que Cadmus effrayé vit ſortir du ſein de la terre : ils ne vécurent enſemble que pour s'entre-détruire.

L'hiſtoire ne nous fournit point d'exemples de pareille ſociété ; & l'on a ſouvent obſervé que les brigands mêmes ne maintenoient leur aſſociation, que par leur exactitude à être juſtes entr'eux. Mais il y a eu des Peuples qui ſe ſont livrés plus que d'autres à l'injuſtice, & ils ont été d'autant plus malheureux qu'ils s'y ſont livrés davantage.

Ne jugeons point de la félicité d'un Empire par sa grandeur & par sa puissance ; ce sont comme des remparts qui ont l'avantage de défendre une place contre ses ennemis, mais qui ne suffisent point pour faire le bonheur de ses habitans. Quoi de plus brillant que l'état du Peuple Romain, lorsqu'assemblé dans ses places publiques, il distribuoit à son gré les Royaumes les plus éloignés, & donnoit des lois aux Monarques les plus puissans : il touchoit alors, par son extrême injustice, au comble du malheur.

L'objet de ses vœux étoit d'asservir l'univers ; & l'étendue des mers, des forêts, des déserts n'étoit qu'une foible défense contre son ambition. Tous les Peuples qui l'environnoient se réunirent enfin contre leur ennemi

commun ; & dans l'eſpace de quelques ſiècles ils parvinrent à détruire une Puiſſance qui ſembloit devoir être auſſi durable que l'univers même.

Les chefs de la République en avoient été les ennemis les plus cruels : preſque tous aſpiroient à devenir les tyrans de leurs concitoyens ; & ceux qui ne pouvoient y prétendre, travailloient du moins à s'enrichir par la ruine des Provinces qui leur étoient confiées.

Cette dépravation de mœurs avoit également infecté tous les ordres de l'Etat ; & ce Peuple de Rois étoit toujours prêt à vendre au plus offrant ſes ſuffrages, ſes lois & ſa liberté.

Un Empire dans cette ſituation peut avoir le maſque du bonheur par le faſte des particuliers, par la

magnificence des cérémonies publiques, par le nombre & la grandeur des armées; mais il cache dans son sein tout ce que le malheur a de plus affreux, la haîne, la crainte, la division, le trouble, & toutes les douleurs qui marchent à la suite d'une avidité inquiète & démesurée.

L'histoire ne nous offre que trop de tableaux ressemblans à celui-ci; & s'il est vrai que Diogène, malgré toutes ses recherches, n'ait pu apercevoir dans Athènes que des hommes injustes; on ne doit guère espérer de découvrir des peuples vertueux dans les annales du genre-humain. L'ambition qui a établi la plupart des Empires, semble toujours y conserver ses droits à titre de fondatrice: elle y consacre ses maximes, & y anoblit ses usages.

S'il y a quelque nation, dont une équité constante ait été le caractère dominant, il y a lieu de croire qu'il ne faut point la chercher parmi celles qui ont joué les grands rôles sur le théâtre de l'univers. Enveloppée dans un bonheur secret, elle y sera demeurée immobile, & aura laissé la scène en proie à cette foule de Peuples malheureux, qu'agite & que transporte le désir ardent d'améliorer leur condition par l'infortune des Puissances voisines.

Voici le tableau que fait d'un de ces Peuples obscurs & vertueux l'un des plus grands Peintres de l'antiquité (1) :

Les Chauques, dit Tacite, sont une Nation très-puissante & extrêmement peuplée : ils ne veulent

(1) Tac. De morib. German. c. 35.

devoir leur grandeur qu'à la juſtice : tranquiles & pacifiques, ils cultivent leurs terres, ſans former aucun deſſein ſur celles de leurs voiſins : leur vertu n'eſt point en eux un effet de la foibleſſe : puiſſans en hommes & en chevaux, ils ont contre l'ennemi qui les attaque une valeur égale à leur humanité.

(1) Chacun s'y fait une joie de recevoir même un inconnu, & de partager avec lui tous ſes vivres ; s'ils viennent à manquer, on conduit ſon hôte chez quelque voiſin, qui reçoit comme un bienfait l'occaſion qu'on lui procure d'être bienfeſant.

Il y a eu des Républiques d'Allemagne qui ſembloient avoir recœuilli, comme par ſucceſſion, la

(1) C. 21 & 31 de *Morib. German.*

parfaite probité de cette Nation Germanique. On peut en juger par ce trait qu'en rapporte un Hiſtorien contemporain, preſque égal à Tacite par la force du pinceau, & par la fidélité des portraits : Quand il y ſurvient, dit Machiavel (1), quelque dépenſe publique, le Sénat impoſe en général ſur chaque particulier la taxe d'une certaine portion de ſon revenu. La régie de cet impôt eſt ſingulière ; c'eſt la conſcience qui eſt chargée d'en faire le recouvrement : chacun apporte au jour marqué dans la caiſſe publique la ſomme preſcrite par la loi ; & les fonds y répondent toujours aux intentions du Sénat, & aux beſoins de la République.

Ces hommes, que le luxe & la

(1) Diſcor. l. 5, c. 15.

pauvreté n'avoient point corrompus, loin de vouloir rejeter ſur leurs concitoyens le poids des charges publiques, ſe prêtoient religieuſement à une impoſition dont ils ſavoient la néceſſité & le bon uſage.

Telle eſt la corruption de nos mœurs : il eſt préſentement peu d'hommes aſſez vertueux pour croire poſſible ce que des Peuples entiers ont été aſſez vertueux pour pratiquer.

Traverſons les mers, s'il le faut, & cherchons, juſque dans un nouveau monde, quelque autre Nation ſemblable à celle-ci. Nous en euſſions trouvé autrefois dans les îles de l'Amérique que découvrit Colomb. Herrera, dans ſa première décade, a décrit fort en détail les mœurs des Peuples qui les habitoient : c'eſt la

peinture de l'âge d'or ; & les archives du Conſeil d'Eſpagne, qui ont fourni à cet Hiſtorien célèbre ſes mémoires, ne doivent point être ſoupçonnées de faveur pour les Indiens.

La Penſilvanie nous offre actuellement dans le continent de l'Amérique une Colonie qui ſe propoſe de faire revivre les vertus des premiers Chrétiens, & qui, par la ſeule innocence de ſes mœurs, a ſu ſe former un rempart que reſpectent des Sauvages qui bravent la valeur & l'artillerie des autres Européens.

Enfin, il paroît, par les relations du Paraguai, que le zêle de quelques Miſſionnaires y a exécuté les projets les plus brillans de la République de Platon.

Tous ces différens Peuples ne ſont

presque que des atômes sur la surface de la terre ; mais, si nous en croyons les Chinois, le plus vaste des Empires en a été le plus vertueux ; & dans le cours des trois Dynasties, il y a eu une suite nombreuse de Princes si justes, & si bienfesans, que toutes les Nations voisines ont ambitionné le bonheur d'être soumis à leurs lois.

Essayons présentement de dessiner un Empire parfaitement vertueux, à peu près comme ce Peintre qui peignit une Vénus par le choix des différens traits qu'il recœuillit sur les beautés les plus parfaites.

Qu'à l'ombre de la paix l'Agriculture, les Arts, les Sciences, & le Commerce, encouragés par tous les moyens imaginables, écartent la misère & l'oisiveté, & ouvrent la plus

vaſte carrière à toutes les différentes ſortes de talens. Que le chef de l'Etat en chériſſe tous les différens ordres, comme des membres dont il n'eſt aucun qui puiſſe gémir ſous le poids de l'indigence & de la miſère, ſans que tout le corps s'en reſſente. Qu'une parfaite équité préſide à l'obſervation de tous les traités, à l'établiſſement de toutes les lois, & à la répartition de tous les impôts & de toutes les charges publiques. Que toutes les Puiſſances voiſines de cet Empire, intéreſſées à ſa conſervation, ſoient toujours prêtes à s'armer pour ſa défenſe, & qu'indépendamment de tout ſecours étranger, il puiſſe toujours oppoſer à des agreſſeurs injuſtes la barrière impénétrable d'un Peuple auſſi nombreux, auſſi riche, & auſſi affectionné qu'il ſoit poſſible.

Il en eſt de cet Empire parfaitement vertueux, comme du Sage. Peut-être n'a-t-il jamais exiſté. C'eſt le beau idéal de la Politique. Quoi qu'il en ſoit, le degré de reſſemblance avec ce modèle, ſera pour tous les Etats la vraie meſure de leur félicité.

Mais cette idée d'un gouvernement heureux n'eût-elle jamais été réaliſée, il ne feroit pas néanmoins impoſſible qu'elle le fût. A quel eſpoir la France n'étoit-elle pas en droit de ſe livrer, lorſqu'une mort prématurée lui enleva, au commencement de ce ſiècle, le Prince le plus vertueux dont l'hiſtoire faſſe mention? Et s'il ne lui a été montré que pour être l'objet de ſes regrets, ne revit-il pas dans un fils auguſte, qui, forcé par ſes ennemis de pren-

dre les armes, ſemble n'avoir remporté des victoires & fait des conquêtes, que pour être, par ſon humanité & par ſa modération, le modèle des Rois & les délices du genre-humain.

CHAPITRE XV.

Où l'on cherche quels ſont les genres de vie les plus heureux.

La plupart des hommes attendent leur bonheur les uns des autres ; & dans le ſein même de la grandeur, ils n'aſpirent ſouvent à être heureux qu'à titre de ſupplians. Il eſt preſque impoſſible que les Puiſſances qui décident de leur ſort, s'accordent toujours avec ce qu'ils déſirent. Le cœur de chaque homme, pour me ſervir

d'une expreſſion Cartéſienne, eſt une ſorte de tourbillon, qui a pour centre de ſes mouvemens ſon bonheur perſonnel. Déſirer que notre félicité devienne le centre commun des tourbillons voiſins, c'eſt vouloir changer leur nature, c'eſt conſentir à n'être heureux que par miracle. Ajuſtons-nous donc du mieux qu'il nous eſt poſſible, avec ce qui nous environne; mais n'eſpérons point nous former un état ſolidement heureux, ſi ce n'eſt par nos propres mouvemens.

J'appelle états heureux, ceux où les ſentimens agréables l'emportent de beaucoup ſur les ſentimens affligeans; & ils ſe partagent en trois claſſes différentes, ſuivant que les mouvemens du corps, de l'eſprit ou du cœur y dominent.

Si nous voulons raſſembler un nombre d'hommes dont le ſort ſoit véritablement à envier, nous les chercherons peut-être fort inutilement dans les places les plus brillantes ; mais nous en trouverons parmi ceux à qui un travail modéré fournit aiſément de quoi ſubvenir à leurs beſoins & à ceux de leur famille. Nous nous apercevrons bientôt que pluſieurs d'entre eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie ſecrète toujours prête à ſe développer. Si leurs jours ne ſont pas filés d'or, ils le ſont du moins de ſoie ; c'eſt un tiſſu de ſentimens doux, où il n'entre ni plaiſir vif, ni chagrin amer.

Les mouvemens du corps ſont moins agréables que ceux de l'eſprit.

Un genre de vie ſera donc plus heu-reux par l'exercice de l'eſprit, que par des travaux mécaniques. Eſt-il rien de plus flatteur que de pouvoir jouïr de tous les lieux, de tous les temps, de toute la nature ? Un bonheur ſi délicat n'a cependant été le partage que de quelques mortels privilégiés ; c'eſt comme un ſanctuaire, dont la barbarie a fermé l'entrée, pendant pluſieurs ſiècles, à la plupart des hommes ; elle a flétri le ſavoir chez les particuliers, de même qu'elle a anobli l'injuſtice chez les conquérans.

Puiſque le cœur eſt de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvemens les plus agréables, le genre de vie le plus heureux ſera celui où les mouvemens de bienveillance domineront davantage.

Ceux

Ceux que la fortune a enrichis de ses présens, n'en recoeuilleront tout le fruit, que par le penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes : jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils font.

Il n'est donc point de bonheur égal à celui d'un Souverain, qui ne renfermant point sa bienveillance dans le cercle étroit des courtisans qui l'environnent, la porte sur tous ceux qui sont dans sa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la misère de ses Etats, y animer les Arts & le Commerce, y encourager les talens & les vertus, & y faire régner une abondance bien plus capable de grossir ses revenus, & de multiplier ses sujets, que ne feroient d'ordinaire les conquêtes les plus brillantes.

La certitude qu'il a d'affermir & d'accroître sa puissance par des moyens dont le succès est infaillible ; l'idée qu'il se rend le ministre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a destinés ; le spectacle de tout un Peuple heureux par ses bienfaits ; l'exécution du plus noble de tous les projets, indépendante des jeux de la fortune ; une suite continue des mouvemens de bienveillance les plus flatteurs ; tout ce qui se présente à ses yeux, toutes ses idées, tous les mouvemens de son cœur, conspirent à former en sa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable.

Il est vrai que dans cette chaîne de sentimens vertueux, il ne s'en trouve peut-être pas d'aussi vifs que

ceux d'un conquérant dont la victoire couronne l'ambition. Mais le conquérant n'acquiert cette ſorte de plaiſir, qu'au prix de pouvoir être le plus malheureux de tous les hommes, puiſqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ſes goûts plus de principes de haîne, de trouble, d'inquiétude & de chagrin.

CHAPITRE XVI.

Où l'on prouve que la Philoſophie morale eſt à la portée de tous les hommes.

LES Philoſophes & la plupart des Légiſlateurs condamnent le Peuple à une ignorance groſſière ; ils n'ont preſque connu d'autre frein pour le contenir, que la terreur des ſuppli-

ces. Platon lui-même, dans cette République, où il s'eſt permis les idées les plus hardies, n'a pas oſé former un Peuple vertueux par raiſon ; il ne confie qu'au Magiſtrat le dépôt de la Philoſophie morale. Mais quelles ſont donc les profondeurs de cette ſcience réſervée à des âmes privilégiées ? Il me ſemble qu'on peut toute la comprendre dans quelques maximes, qui ſont comme le réſultat de la ſcience des ſentimens.

Soumettons-nous avec reſpect aux lois d'une intelligence bienfeſante, à laquelle nous ſommes néceſſairement aſſujettis.

Cherchons dans une ſuite d'occupations aſſorties à nos talens & à notre état, la légère portion de bonheur à laquelle il nous eſt permis d'aſpirer ici bas.

N'attachons point notre perfection à la possession des biens qui sont hors de nous.

Prenons avec les autres hommes une façon de vivre qui soit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de haîne, d'inquiétude, de trouble, & de chagrin.

Or, pour sentir qu'on ne peut être heureux que par l'observation de ces maximes, il n'est pas besoin de s'élever jusqu'aux cieux, ni de percer dans les abîmes; il s'en offre à nous tous les jours des preuves aussi faciles à saisir, que les principes des arts les plus communs.

Faut-il de grands efforts pour apercevoir que nos maux deviendront plus légers, & nos biens plus

précieux, par l'idée que c'eſt une intelligence bienfeſante qui en règle la diſtribution ?

Le Bourgeois dont parle Horace, auroit ſuffi pour perſuader à tous ſes concitoyens, qu'on ne peut être heureux que par un genre de vie aſſorti à ſon état & à ſes talens : une ſuite d'occupations obſcures lui formoit une félicité trop peu enviée, pour qu'il en ſentît tout le prix. Le beau-père d'Auguſte l'enrichit par le préſent d'une terre, à condition qu'il y établiroit ſon domicile, & qu'il s'y livreroit à toute la tranquilité qu'elle pouvoit lui procurer. La gaieté qu'il avoit eue juſqu'alors, fit bientôt place à l'inquiétude, au chagrin, à l'ennui : Reprenez vos dons, vint-il dire à ſon bienfaiteur, & rendez-moi mes premières occupations.

On ſait par Lucien, que le Peuple d'Athènes avoit ſi bien appris de Socrate & de ſes diſciples, qu'on ſe flétriſſoit ſoi-même, en voulant s'illuſtrer par des biens qui nous ſont étrangers, qu'il n'enviſageoit qu'avec mépris ceux qui paroiſſoient vouloir ſurprendre ſon eſtime par la magnificence de leur cortége.

Enfin, il nous ſuffit d'être capables d'aimer & de haïr, pour pouvoir nous aſſurer que notre genre de vie ne ſera jamais plus heureux, que quand il portera dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & en écartera tout mouvement de haîne.

Il n'en eſt donc pas de la Philoſophie morale comme de la plupart des autres ſciences, qui ſemblent ne rendre leurs oracles que dans des déſerts preſque inacceſſibles à la plu-

part des hommes ; elle n'a point de myſtère qu'elle ne ſoit prête de révèler à tous ceux qui ſont capables de la réflexion la plus légère.



ÉCLAIRCISSEMENT
Sur l'harmonie du ſtyle.

UN de nos meilleurs Ecrivains aſſure que les ſources de l'harmonie du ſtyle ne ſont pas encore entiérement découvertes. Il me ſemble néanmoins qu'on les trouve toutes dans Cicéron, & dans les anciens Rheteurs, & qu'avec leur ſecours on peut entreprendre de les indiquer. Mais il faut, pour y réuſſir, meſurer des ſyllabes, des mots, des périodes. Quels objets pour des goûts tendres & délicats! Et oſeroit-on faire ſortir ces obſervations grammaticales des réduits obſcurs où il ſemble qu'elles ſoient reléguées? Pourquoi cependant aurions-nous

une délicateſſe que n'ont jamais eue les plus grands hommes d'Athènes & de Rome. On a vu des Conſuls & des Empereurs, dans le ſein de la grandeur & de la victoire, ne point dédaigner d'approfondir les principes d'un art, qui eſt comme la baſe de tous les autres, le nœud de tous les eſprits, & qui, ſous des minuties apparentes, cache des ſources fécondes de plaiſirs très-réels. Il eſt vrai que l'ambition anobliſſoit alors des recherches, qui aidoient à dominer dans les aſſemblées populaires par le charme de l'éloquence; mais la Philoſophie les anoblira encore davantage, lorſqu'elle les deſtinera à nous faire ſentir juſqu'à quel point l'Auteur des lois du ſentiment a porté ſon attention bienfeſante.

J'entends par harmonie du ſtyle,

l'agrément attaché à l'ordre des parties d'une phrase (1).

Les phrases les plus simples sont susceptibles d'une sorte d'harmonie, dès qu'on peut y marquer les dernières places aux idées les plus importantes, aux expressions les plus sonores, & aux mots les plus longs.

Nous aimons à présenter d'abord les idées qui nous intéressent davantage ; mais cet arrangement dicté par l'amour-propre est bien différent de celui que prescrit l'art de plaire. La principale des lois qu'il nous impose, est de paroître toujours nous oublier nous-mêmes en faveur d'autrui. Or, il en est des périodes

(1) Je ne prétends point donner ici une définition complette de l'harmonie du style ; je me propose seulement d'y indiquer ce qui fait le sujet de la Dissertation.

comme des Tragédies, & de tous les ouvrages des beaux Arts, dont les parties se montrent successivement; l'intérêt & le plaisir de l'Auditeur s'évanouïssent sitôt qu'ils diminuent. Les idées les plus intéressantes, de même que les expressions les plus sonores, doivent donc, autant qu'il est possible, se présenter les dernières.

Cette règle, qui est inviolable, quand on parle pour plaire ou pour toucher, souffre quelque exception, quand on se propose de persuader ou d'instruire. Les Rhéteurs recommandent, que si l'on emploie un moyen plus foible avec d'autres moyens plus décisifs, on ne commence point par offrir ce qui pouroit faire préjuger la foiblesse de la cause. Que le premier moyen pré-

vienne donc favorablement, que le plus foible ſe perde dans la foule, & que le dernier ſoit toujours le plus frappant. Il convient quelquefois d'avoir une pareille attention dans l'arrangement des idées d'une période; & l'on doit même préſenter d'abord la plus intéreſſante, lorſqu'elle peut répandre plus de jour ſur la matière qu'on a entrepris d'éclaircir.

Quand les idées ſont également importantes, c'eſt la longueur des mots qui doit, autant qu'il eſt poſſible, décider de leur arrangement. Les anciens Grammairiens ont obſervé, que lorſqu'il y en avoit dans une phraſe de beaucoup plus longs que les autres, & par conſéquent plus difficiles à retenir, leur poſition la plus favorable étoit la dernière

place (1) : ils y auront plus de priſe ſur la mémoire : jugeons-en par la facilité qu'ont les enfans à répéter les dernières parties du diſcours.

J'obſerverai ici que pluſieurs monoſyllabes raſſemblés terminent bien une phraſe, parce qu'ils ne ſont pour l'oreille qu'un ſeul & même mot.

Telle eſt la ſtructure des fibres de l'ouïe ; elles ſaiſiſſent cette théorie, lors même qu'elle échappe à la connoiſſance de l'eſprit. L'Auteur de la Proſodie Françoiſe a remarqué, que dans notre langue les ſyllabes qui ſont brèves, devenoient longues quand elles terminoient le diſcours.

---

(1) *In verbis obſervandum eſt ne à majoribus ad minora deſcendat oratio ; melius enim dicetur :* vir eſt optimus, *quàm*, vir optimus eſt.

Diomed. *lib.* 2, *cap. de Structura perfectæ orationis.* Voyez auſſi Hermog. liv. 1, & Harpocrat. 194.

Nos pères avoient ſenti, de même que les Grecs & les Latins, qu'il étoit agréable pour l'oreille, que la dernière portion d'une phraſe fût la plus longue; & ils ont en conſéquence eu le rafinement de varier la prononciation du même môt (1).

Il arrive quelquefois que l'idée la plus importante ſe trouve renfermée dans le mot le plus court: faudra-t-il lui refuſer, pour ainſi dire, la place d'honneur, ou ſurcharger la phraſe d'un poids inutile? Non ſans doute, il faut ſacrifier les ſons aux idées; les agrémens du ſtyle doivent être pour l'Ecrivain, ce que ſont pour l'homme ſage les faveurs de la fortune; il en fait uſage ſi elles s'offrent à lui; le

(1) C'eſt ainſi que *votre* qui eſt bref, devient long quand il termine la phraſe: Je ſuis *votre* ſerviteur; & moi le *vôtre*.

fuient-elles, il dédaigne de les pourſuivre.

Un ordre d'expreſſions conforme à la dignité des idées, peut être néanmoins ſi contraire à l'harmonie, que, ſuivant la remarque de Cicéron, il ſemble alors que l'eſprit conſente à la préférence des intérêts de l'oreille ſur les ſiens.

C'eſt principalement dans les périodes que l'éloquence déploie toute la magnificence du ſtyle.

Je n'entrerai point ici dans le détail des diſtinctions que les Rhéteurs ont établies, ſoit entre les périodes, ſoit entre les diverſes ſortes de parties qui les compoſent; & je ne m'aſtreindrai à leurs définitions, qu'autant qu'elles me paroîtront pouvoir contribuer à éclaircir la nature de l'harmonie.

J'entends

J'entends ici par période une phrafe compofée de plufieurs parties, qui, féparées l'une de l'autre, ont quelque fens, mais qui n'en ont cependant un complet que par leur réunion, & qui, pour être prononcées avec plus de facilité & de grâce, doivent être détachées l'une de l'autre par le repos de la voix : or, toutes ces phrafes font fufceptibles d'agrément, foit par la fymétrie de leurs membres, foit par leur gradation mefurée. Croyons-en Cicéron qui nous en affure, d'après l'obfervation qu'en avoient faite les Philofophes Grecs (1).

---

(1) *Si membra in extremo breviora funt, infringitur ille quafi verborum ambitus ; fic enim has orationis converfiones Græci nominant : quare aut paria effe debent pofteriora fupérioribus, extrema primis, aut quod & jam eft melius & jucundius, longiora ; atque hæc quidem ab iis Philofophis quos tu maximè*

Ce ſont, comme l'a obſervé Quintilien, les rapports ſymétriques, qui ont donné naiſſance à la Poéſie; mais ils ne lui ont pas été réſervés : la Rhétorique en a compoſé pluſieurs de ſes figures; ornemens ridicules dès qu'ils paroiſſent recherchés, mais dont les Orateurs font ſouvent un uſage heureux. L'hiſtoire nous a conſervé à ce ſujet le ſouvenir d'un événement mémorable. Gorgias le Sicilien (1) fut le premier qui apprit à mettre en œuvre ces jeux de l'éloquence. Il fut envoyé à Athènes en ambaſſade par les Léontins ſes compatriotes, pour demander du ſecours contre une Puiſſance voiſine; il ha-

---

diligis, Catule, dicta ſunt : quod eò ſæpius teſtificor, ut auctoribus laudandis ineptiarum crimen effugiam. De Orator. l. 3, c. 103.

(1) Diodor. liv. 12.

rangua les Athéniens, & les éblouït bientôt par des ressemblances de sons, de mesures, & d'idées ménagées avec art. Il les détermina autant par le brillant de ses figures, que par la force de ses raisons, à porter la guerre en Sicile en faveur de sa Patrie.

La gradation dans les membres d'une période, est encore plus agréable que la symétrie ; l'art s'y cache mieux, & s'y diversifie davantage ; & puisque dans l'arrangement des expressions, & même des syllabes, c'est une chose agréable pour l'oreille, que les plus longues soient placées les dernières ; une pareille disposition dans les membres d'une période aura sans doute un semblable agrément : en voici quelques exemples :

Les plaintes de ceux qui souffrent,
dit M. Flechier,
Remplissent l'âme d'une tristesse importune.

On sent, ce me semble, que toute période formée sur ce modèle sera toujours agréable:

Et quand M. Bossuet dit d'une Reine d'Angleterre,

Issue de tant de Rois,
Son grand cœur surpassa sa naissance;

L'oreille n'est pas moins flattée par la cadence des sons, que l'esprit par la grandeur de l'idée.

Peut-être refusera-t-on à ces phrases, & à quelques autres que je citerai dans la suite, le nom de périodes, & celui de membres aux parties qui les composent; mais toutes ces dénominations sont in-

différentes : il me ſuffira, pour pouvoir indiquer toutes les ſources de l'harmonie, qu'on reconnoiſſe que ces différentes phraſes s'en prononceront toujours avec plus de facilité & de grâce, quand on détachera, par le repos de la voix, celles de leurs parties qui renferment quelque ſens.

L'expoſition de ce qui fait le nombre des périodes à deux membres, comprend preſque toute la théorie du ſtyle nombreux : c'eſt d'ordinaire la fin d'une phraſe qui décide de ſon agrément ; l'impreſſion récente des deux derniers membres ſemble effacer celles des précédens. Si néanmoins dans les périodes de plus de deux membres, des gradations meſurées ſont pour l'oreille des plaiſirs qu'elle n'exige point, elle n'y eſt

pas insensible, quand on les lui procure ; en voici la preuve :

Déja, dit M. Flechier, en parlant de Montecuculli, qui commençoit à se retirer,

Déja prenoit l'essor,
Pour se sauver vers les montagnes,
Cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.

Tel est l'agrément de la gradation dans les membres d'une période ; il mérite qu'en sa faveur on renverse l'arrangement ordinaire des termes.

Voici quelques autres exemples que j'emprunterai de Cicéron. Il suffit d'ouvrir ses harangues ; elles nous offrent de toutes parts des modèles parfaits de périodes nombreuses. Ce grand Orateur, pour prouver que Cécilius ne peut se rendre l'accusa-

teur de Verrès, lui demande s'il lui sieroit de dire, j'accuse celui

Quicum quæstor fueram,

Quicum me sors consuetudoque majorum,

Quicum me deorum hominumque judicium conjunxerat.

Le Peuple Romain, dit-il dans le même discours, a plusieurs gages de mon exactitude dans l'accusation de Verrès;

Habet honorem quem petimus,

C'étoit l'Edilité,

Habet spem quam propositam nobis habemus,

C'étoit le Consulat,

Habet existimationem multo sudore, labore, vigiliisque collectam.

Lorsque dans ces sortes de progressions, les idées s'élèvent par degrés, en même tems que les membres

de la période, il ſe forme une eſpèce de concert également enchanteur pour l'oreille & pour l'eſprit.

Voici d'autres périodes qui ſont encore parfaites dans leur eſpèce; elles ont des membres égaux, & un membre inégal.

Si le membre inégal eſt le moindre, il ſe préſente d'abord.

Cicéron cite ainſi l'Afrique en témoignage de la valeur de Pompée;

Teſtis eſt Africa,

Quæ magnis oppreſſa hoſtium copiis,

Eorum ipſorum ſanguine redundavit.

Le membre inégal eſt-il le plus grand, il doit terminer la période; comme dans celle-ci de Craſſus, que Cicéron nous a conſervée, & qu'il aſſure avoir charmé l'oreille de tout le Peuple Romain;

Eripite nos ex miſeriis,

Eripite nos ex faucibus eorum,

Quorum crudelitas noſtro ſanguine non poteſt expleri.

Si dans toutes ces périodes on renverſe l'ordre des membres, on ſentira bientôt, qu'en y détruiſant la gradation, on y détruira l'harmonie.

Il y a des périodes nombreuſes qui s'affranchiſſent de cette loi générale. Quoique le dernier membre y ſoit moins long que celui qui le précède, il y règne d'ailleurs des proportions ſi marquées, qu'elles ſuppléent au défaut de gradation.

M. de Fénélon dit en parlant de Calypſo ;

Dans ſa douleur

Elle ſe trouvoit malheureuſe

D'être immortelle.

Le premier & le dernier membre

ſont égaux, & celui qui les ſépare eſt double de chacun d'eux. La juſteſſe de ces accords a au moins le même agrément pour l'oreille, qu'une ſymétrie continue.

Le principe qui règle l'agrément des conſonantes, doit ſans doute influer ſur la Muſique, ſur la verſification, & ſur l'harmonie du ſtyle; ce ſont différentes eſpèces de Muſique, qui ont pour objet de plaire par les ſons, & qui ne peuvent puiſer que dans une ſource commune. La Muſique, pour jeter plus de variété & de reſſemblance dans ſes tableaux, met quelquefois en œuvre les rapports les plus biſarres; mais ceux qu'elle emploie par préférence ſont l'uniſſon, l'octave, la quinte, &c. c'eſt-à-dire, ceux d'égalité, d'un à deux, de deux à trois, &c.

ce ſont auſſi ceux dont la verſification dans toutes les langues fait un uſage continuel ; & ſi dans la Proſe il y a un agrément attaché à des rapports ſymétriques, répandus avec diſcrétion (1) ; à plus forte raiſon peut-on y plaire à l'oreille par des rapports preſque auſſi faciles à ſaiſir que la ſymétrie, & toujours moins ſuſpects d'une affectation vicieuſe. La Verſification & la Muſique ne rendent point agréables ces rapports, parce qu'elles aiment à les

(1) *Poetæ quæſtionem attulerunt, quidnam eſſet illud quo ipſi differrent ab oratoribus : numero maximè videbantur, &c. . . . Nunc apud oratores numerus jam ipſe increbruit : quidquid eſt enim quod ſub aurium menſuram aliquam cadit, numerus vocatur. Orator, c. 37 ; & de oratore, l. 1, c. 36.*

Fieri poteſt ut non planè par ſit numerus ſyllabarum, & tamen eſſe videatur : ſi unâ aut etiam alterâ ſyllabâ membrum alterum eſt brevius. Lib. 3 ad Herennium, c. 175.

mettre en œuvre ; mais elles aiment à les mettre en œuvre, parce qu'ils sont agréables ; & il est impossible qu'employés sans affectation dans le discours, & s'y assortissant avec la fin qu'on se propose, ils n'y conservent pas tout l'agrément que la nature leur a attaché.

Reconnoissons donc la vérité de ce que dit Cicéron, que le style nombreux a ses mesures aussi-bien que la Poésie ; & que ce qui le distingue, c'est uniquement de n'être point astreint à un nombre précis de syllabes, & de pouvoir en négliger quelques-unes de plus ou de moins.

Ces mesures pouroient sans doute s'exprimer par des nombres, puisque sans cela elles ne seroient point mesures.

Elles s'exprimeroient par des nom-

bres aisés à saisir & à retenir, puisqu'elles plaisent à l'oreille la moins exercée, & offrent une prise facile à la mémoire.

Enfin, elles sont en assez grand nombre, & assez diversifiées pour que l'art puisse aisément s'y cacher & s'y perdre : une suite de périodes visiblement mesurées, qui charme dans les Vers, blesseroit dans la Prose : le Poète doit se montrer également attentif, & à flatter l'oreille, & à toucher le cœur ; mais l'Orateur ne doit laisser apercevoir d'autre dessein que de parler à l'esprit : on reçoit volontiers de lui les fleurs qu'il a cœuillies dans son chemin, & l'on dédaignera toujours celles qui paroîtront l'en avoir détourné.

C'est ainsi qu'outre une harmonie formée par le rapport des brèves &

des longues, & qui étoit particulière aux langues des Grecs & des Romains, il y en a encore une autre que peuvent s'approprier toutes les langues de l'univers, & qui est attachée aux rapports de grandeur des différens membres d'une période.

Mais peut-être y a-t-il des hommes qu'une sorte de surdité rend insensibles à cette Musique, & qui, pour s'en consoler, entreprendront d'anéantir le sentiment que la nature leur a refusé. Par quelle voie pourons-nous les détromper? Comment prouver à un aveugle l'agrément des couleurs? Tentons-le néanmoins, & essayons de démontrer que dans toute langue, des périodes peuvent acquérir de l'harmonie par la disposition de leurs membres.

Tout ce qui s'offre à nous est suf-

ceptible d'agrémens, dès que ses parties sont susceptibles de proportions faciles à saisir, ou d'une structure qui annonce un rapport marqué à leur destination. Ce principe incontestable est démontré par la pratique de tous les arts qui ont pour objet de plaire à l'esprit. Or, il n'est aucune proportion facile à saisir, dont les membres d'une période ne soient susceptibles ; puisque, séparés l'un de l'autre par un intervalle sensible, leur longueur est variable à notre gré. Ils ne sont pas moins susceptibles d'un rapport marqué à leur destination. L'objet du discours est de se graver dans la mémoire : or, quand les membres d'une période sont égaux, leur ressemblance les y fixe, & les y retient comme liés l'un à l'autre ; & s'ils sont inégaux ;

l'ordre favorable sera celui qui marquera les dernières places aux membres les plus longs, comme étant les plus difficiles à retenir. Il est donc évident qu'il y a pour toutes les langues un style nombreux, puisqu'il n'en est aucune où des périodes ne puissent flatter l'oreille, soit par la symétrie de leurs membres, soit par leur gradation mesurée.

Mais faudra-t-il donc qu'un Ecrivain, lors même qu'il est occupé des plus grands objets, prenne toujours la balance en main pour peser des mots & des membres de périodes? Cette recherche d'ornemens frivoles ne prendroit-elle pas infiniment sur la force de la pensée & du sentiment? On ne peut guère se défendre de le croire. Jetons cependant les yeux sur Cicéron; il semble n'être que l'interprète

l'interprète de la raison ; il la fait parler avec toute l'énergie possible, & néanmoins dans la multitude prodigieuse de ses écrits, il n'y a pas une seule de ses phrases qui ne paroisse avoir toute l'harmonie dont elle étoit susceptible. Croirons-nous que ce grand homme, occupé des spéculations de Philosophie les plus profondes, ou des affaires les plus importantes de l'Etat, livrât une partie considérable de son temps, & de son attention à des occupations puériles? Non sans doute; mais né avec un génie & un goût excellent, possédant parfaitement, & sa langue, & les principes de l'harmonie, & la matière qu'il entreprenoit de traiter, les tours les plus nombreux venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, ainsi que les idées, les sentimens, & les ex-

preſſions les plus convenables ; & tous ceux qui, nés avec de pareils talens, les auront cultivés avec le même ſoin, en recœuilleront certainement le même fruit. Si une meſûre rigoureuſe & inflexible, loin de gêner les grands Poëtes, ſemble les aider & les ſervir, à plus forte raiſon dans la Proſe une harmonie infiniment plus variée & aſſujettie à des lois bien moins auſtères, poura-t-elle aiſément ſe prêter à la penſée ?

On pouroit approfondir cette matière bien davantage que je ne l'ai fait (1). Je me contente d'en avoir légèrement indiqué les premiers principes. Mais avant que de terminer cet éclairciſſement, j'examinerai une idée de M. de la Motte : Il y a

(1) On peut voir les Diſſertations de M. l'Abbé Batteux dans ſon *Cours de Belles-Lettres*, Tome 3.

quelques gens, dit-il, qui interdiſent aux Orateurs les meſures que les Poëtes ſe ſont appropriées. Par quelle biſarrerie choqueroient-elles dans la Proſe, & plairoient-elles dans la Poéſie? L'oreille, par le même ordre des ſons, peut-elle avoir deux ſenſations oppoſées? Auſſi ces meſures ne choquent-elles point réellement, & c'eſt le caprice qui les bannit de la Proſe.

Ce petit nombre d'hommes à qui M. de la Motte reproche la biſarrerie de leurs goûts, ce ſont toutes les Nations qui ont cultivé l'Eloquence. Croirons-nous que le caprice, en dépit de la nature, faſſe ainſi conſpirer le genre-humain à tirer du néant un ſentiment déſagréable? Au lieu de récuſer le jugement de tant d'oreilles ſavantes, eſſayons plutôt

de découvrir la raiſon d'un fait certain.

Ceux qui ont approfondi la théorie de la Muſique, ont cru que par les proportions qui règlent l'agrément des conſonances, la quarte devroit être plus agréable qu'elle ne l'eſt; mais ils ont prétendu, que le rapport qui forme la quarte, étoit de nature à rappeler l'idée de la quinte, qui, rapprochée de celle de la quarte, en effaçoit l'agrément, & le feſoit en quelque ſorte diſparoître. N'en ſeroit-il pas à peu près de même d'un vers qui fait partie d'une période? N'y jeteroit-il pas un léger déſagrément, parce qu'il rappelleroit à l'eſprit l'idée d'une harmonie ſupérieure à celle de la Proſe? Toutes les parties d'un tout doivent, par leurs beautés particulières, former une ſorte de

concert, où l'une d'elles n'efface point l'autre : un morceau fleuri dans un ſtyle ſimple devient une difformité ; & il en eſt apparemment de même, au jugement de l'oreille, d'un vers qui fait partie d'une période.

Mais pourquoi des vers cités dans la Proſe n'y font-ils qu'un effet agréable ? C'eſt que ce ſont des parties détachées, qui s'annoncent d'une nature différente, & qui ne promettent point pour la ſuite une harmonie pareille à la leur. Quelqu'un qui, habillé modeſtement, étale une étoffe riche, ne préſente point aux yeux un contraſte choquant ; il les bleſſeroit, ſi un morceau de cette étoffe bigarroit ſon habillement. Au reſte, cette bigarrure eſt d'autant plus difforme, qu'elle raſſemble des objets plus diſproportionnés ; & il faut

convenir que l'harmonie de la verſification n'eſt pas aſſez ſupérieure à celle des périodes, pour que des vers qui échappent dans la Proſe y faſſent des difformités conſidérables : ce ſont des taches ſi légères, qu'Iſocrate, Cicéron, & nos meilleurs Ecrivains n'ont jamais conſenti à les effacer par le ſacrifice d'une expreſſion heureuſe.

Fin de la Théorie des Sentimens.





Ier DISCOURS

Louis Jean Lévesque

Prononcé par M. DE POUILLY, Lieutenant des Habitans de la Ville de Reims, à la renovation des Officiers, le 6 Mars 1748.



VOUS touchez, Meſſieurs, à l'événement que j'ai eu l'honneur de vous annoncer l'année dernière : une eau ſalutaire va couler dans vos places publiques; & ce bien que vous étiez dans l'impuiſſance de vous procurer, que vous aviez cru ne pouvoir obtenir que de la magnificence de nos Rois, ce bien ſi grand & ſi précieux, eſt le préſent d'un de vos Citoyens; Citoyen dont la Patrie, dans toute la ſuite des ſiècles, ſera remplie d'autant de Héraults

qui publieront sa gloire, qu'elle contiendra d'Habitans qui lui devront la santé.

Ce n'est pas assez pour votre Sénat, Messieurs, que par cet insigne bienfait l'un de ses Membres tarisse dans l'enceinte de vos murs une source fatale des maladies les plus cruelles ; ce qui surpassoit votre espérance ne borne point nos désirs. Votre bonheur entier pouroit seul les remplir ; mais par quelles voies pourions-nous parvenir à vous le procurer ? quel dessein pourions-nous former qui répondît à l'étendue de nos vœux ?

Osons cependant, Messieurs, dans le cercle étroit où nous sommes renfermés, osons faire éclater un grand zêle à l'exemple de la nature, qui, dans les moindres de ses ouvrages, fait briller une attention bienfesante.

Oui, Messieurs, malgré les bornes que la fortune a mises à votre pouvoir, vous êtes les maîtres de vous ouvrir, par les ressources de l'industrie & du génie, des routes à la richesse, à la considération, à la félicité ; vous le pouvez, & j'en atteste

les mânes du grand Colbert votre illuſtre Compatriote, celui de tous nos Miniſtres qui auroit à plus juſte titre obtenu des autels, ſi la reconnoiſſance des Peuples en érigeoit encore à la mémoire de leurs bienfaiteurs. Ce grand Homme, auſſi ardent qu'ingénieux à travailler au bonheur de la Nation, n'a point vu de moyen plus ſûr pour y réuſſir, que d'y faire fleurir les Arts, les Manufactures & les Sciences.

J'ai déja eu l'honneur de vous tracer ici une légère eſquiſſe de nos vues ; elle a paru obtenir vos ſuffrages ; permettez-moi d'y ajouter aujourd'hui de nouveaux traits, & de faire enſorte, s'il m'eſt poſſible, que dans le concert flatteur que forment les approbations dont vous voulez bien honorer ce projet, il n'y ait pas même une ſeule voix diſcordante qui en trouble l'harmonie.

Ne croyons pas, Meſſieurs, que la fortune ſoit la ſeule diſpenſatrice des richeſſes : l'induſtrie partage cet honneur avec elle. Tous les riches ſont ſes tributaires ; ils ſemblent n'être que les dépoſitaires de ſes biens, toujours prêts à les lui remettre,

pour recevoir d'elle en échange ses différentes productions : la faire éclore, la favoriser, la mettre à portée de prendre toutes sortes de formes, c'est ouvrir une mine cent fois plus précieuse que celles du nouveau monde ; mine que le temps n'épuise point, dont les frais n'absorbent pas le produit, & dont les fruits ne sont point ternis par les larmes d'une multitude de malheureux.

Or, Messieurs, pour éclairer l'industrie, les Mathématiques & l'art du Dessin sont les deux flambeaux qu'il faut allumer : c'est à la faveur de leur lumière bienfesante qu'elle enfante tous ses miracles, soit qu'elle nous étonne par la difficulté & par l'utilité des ouvrages qu'elle exécute, soit qu'elle nous charme par l'agrément & par la beauté des spectacles qu'elle nous offre.

Chez des Peuples grossiers, un morceau de toile & un bloc de pierre ne sont que des matières viles & informes ; ils deviendront dans les mains d'un grand Artiste plus précieux que l'or même ; ils embelliront les plus superbes Palais, & seront l'ob-

jet de la recherche empressée des Grands & des Souverains.

Ici une main, guidée par la Géométrie, trace quelques lignes, & des masses énormes de pierres sembleront suspendues dans les airs.

Là, des roues, des vis, des manivelles, mises en œuvre par la mécanique, ou par l'hydraulique, exécutent sans peine ce qui auroit été impossible à tous les efforts de mille bras réunis.

Ailleurs des Artisans grossiers font un tableau charmant d'un tissu de laine ou de soie, instrumens aveugles de l'intelligence cachée du Machiniste & du Dessinateur.

A quel degré de perfection, Messieurs, votre Manufacture, déja si florissante, ne poura-t-elle point s'élever par l'établissement que nous vous proposons? Quel encouragement pour ses travaux, que la perspective flatteuse de pouvoir devenir, par ses ouvrages mêlés de soie & de laine, rivale de cette Manufacture célèbre, qui doit à l'art du Dessin l'avantage qu'elle a d'effacer par

ſes étoffes de ſoie toutes les Manufactures de l'Europe!

A quelle fortune ne pouront point parvenir ceux de vos Concitoyens que la voix de la nature, l'inſpiration ſecrète de leurs talens appellera à cultiver les beaux arts! Ils n'auront point à lutter contre les obſtacles que fait toujours naître le manque d'encouragement ou d'inſtruction, & ils trouveront dans le ſein de leur Patrie des ſecours favorables, qui, dès leur tendre jeuneſſe, déveloperont toute l'étendue de leur intelligence, & en animeront tous les reſſorts.

De tous les Ouvriers qui travaillent ſur le bois, ſur la pierre, ſur le gazon, ſur les métaux, en ſera-t-il aucun qui, joignant à d'heureuſes diſpoſitions une théorie ſavante, ne rendra ſes travaux plus utiles à la ſociété, & ne s'ouvrira un chemin plus facile à la fortune?

Enfin, quel avantage pour votre Ville ſi devenue comme un centre de lumière qui attire tous les jeunes Artiſtes, ils viennent en foule des Provinces & des Nations

voisines lui payer par leur séjour une sorte de tribut.

La considération ne marche pas moins que les richesses à la suite de l'industrie & des talens ; c'est un hommage que nous rendons à ceux qui rassemblent dans leur personne la puissance & la volonté de contribuer à la félicité publique : ces deux qualités réunies nous présentent une image de la Divinité, & s'attirent une sorte d'adoration ; elles se montrent avec éclat dans la plupart de ceux qui dispensent aux autres hommes les trésors des Sciences & des beaux Arts.

Si de grands Capitaines défendent nos Provinces, de grands Artistes les embellissent : ceux-là nous garantissent des horreurs de la guerre ; ceux-ci nous font jouïr des agrémens de la paix. Jetez les yeux, Messieurs, sur le Temple de la gloire, vous y verrez, à côté des Scipions & des Turennes, les Phidias, les Archimèdes & les Raphaëls : on a vu des Villes leur préparer des entrées triomphantes, & célébrer leur présence par des fêtes publiques ; on a

vu des Papes, des Empereurs, des Rois les honorer d'une tendre amitié, les combler de leurs faveurs, leur rendre dans la maladie tous les devoirs qu'on rend aux personnes les plus chères, & recœuillir en pleurant leurs derniers soupirs. Eh! comment ne respecterions-nous point ceux qui se signalent dans les Sciences & dans les beaux Arts: la nature, si elle avoit cette faculté de sentir qu'une Philosophie superstitieuse lui a quelquefois attribuée, la nature entière les respecteroit sans doute elle-même, étonnée de se voir pénétrée par leurs recherches, égalée par leur pinceau, maîtrisée par leur industrie.

Tous les Artistes illustres qui sortiront de vos Ecoles feront rejaillir sur votre Patrie, Messieurs, l'éclat dont ils lui seront redevables. Ainsi brilloit Athènes de toute la gloire des grands Hommes qu'elle avoit formés dans son sein: quel fruit n'en recœuilloit-elle point! les Princes les plus puissans s'empressoient à l'envi de lui donner des gages éclatans de leur estime, jaloux de s'illustrer par l'hom-

mage qu'ils rendoient aux beaux Arts.

Or, Meſſieurs, s'il eſt une Ville à qui une grande conſidération puiſſe procurer de grands avantages, c'eſt ſans doute la vôtre, l'objet privilégié des premières faveurs de nos Rois.

Je viens, Meſſieurs, en vous montrant Athènes, de vous préſenter le modèle le plus brillant; dois-je craindre qu'il vous éblouiſſe par ſa ſplendeur? Mais pourquoi renonceriez-vous à l'eſpoir d'en approcher? Il ne faut ſouvent, pour exécuter les plus grandes choſes, que les entreprendre avec un grand courage.

Ces Peuples, qui ſe ſont rendus ſi illuſtres par leurs progrès dans les Arts & dans les Sciences, reſſemblent à ces fleuves, qui, prêts de porter leur tribut à l'Océan, roulent majeſtueuſement leurs flots, & qui, dans la plus grande partie de leurs cours, n'ont été que de foibles ruiſſeaux. Obſervons les moyens qu'ils ont employés avec ſuccès pour parvenir à cette illuſtration; & eſſayons de ſuivre la route qu'ils nous ont tracée.

Si nous n'avons pas l'avantage d'aller aussi loin qu'eux, nous aurons du moins celui de marcher sur un chemin semé de fleurs, & de pouvoir jouïr de la félicité autant que le permet la foiblesse de notre condition.

Félicité! objet de nos vœux les plus ardens, qui semblez nous fuir à mesure que nous vous approchons; ne seriez-vous qu'un fantôme brillant destiné à enflâmer nos désirs plutôt qu'à les satisfaire? Par quel art, au milieu des maux qui nous assiégent, pourons-nous nous former une chaîne continue de plaisirs assez variés pour ne point devenir insipides, assez indépendans pour ne point nous être enlevés, assez purs pour n'être point empoisonnés par des reproches secrets? Adressons-nous, Messieurs, pour former cet heureux tissu, adressons-nous principalement aux Sciences & aux beaux Arts: les plaisirs qu'ils nous offrent s'assortissent avec toutes nos situations, & se diversifient au gré de nos désirs; ils ne sont point à la merci d'une puissance étrangère;

étrangère; ni l'injuſtice de la fortune, ni le caprice d'autrui ne peuvent nous les enlever; ils naiſſent dans le ſein même de nos propres facultés : enfin, loin de dégrader & d'avilir notre être, ils l'élèvent & l'agrandiſſent : loin de porter le trouble dans la ſociété, ils en ſont le lien, le tréſor, l'ornement & la gloire.

Telle eſt la condition de la plupart des hommes : ceux qui ſont affranchis du travail, languiſſent dans l'inaction; leur vie eſt ſurchargée d'ennui; elle eût été une ſuite de ſentimens agréables, ſi les Sciences & les beaux Arts euſſent développé en eux tous les germes précieux que le défaut de culture y a laiſſé périr.

Me ſeroit-il permis, Meſſieurs, pour exprimer cette vérité importante, d'emprunter de nos anciens Romans, une de ces peintures frivoles, mais riantes, qui feſoient les délices de nos ancêtres. Des Héros, qu'un enchanteur ennemi avoit plongés dans un ſommeil létargique, un enchanteur favorable les en tire, leur pro-

cure une ſociété délicieuſe, & raſſemble pour eux de toutes parts une foule d'objets agréables. Ces chimères brillantes ſemblent être le fidèle tableau de la vertu magique que les Sciences & les beaux Arts exercent en notre faveur ; ils nous arrachent à une ſorte de ſommeil où l'univers étoit anéanti pour nous ; ils font revivre les plus grands Hommes de l'antiquité : pour nous faire jouïr des charmes de leur commerce, ils nous font entrer en poſſeſſion de tous les lieux, de tous les temps, de toutes nos facultés, de toute la nature.

De quel mérite ne doit pas être à vos yeux un établiſſement, qui deviendra pour vos Compatriotes une ſource toujours ouverte des plaiſirs les plus purs, les plus précieux & les plus nobles ?

Mais pour réaliſer le ſpectacle que j'étale à votre imagination, il faudroit peut-être divertir une portion conſidérable du patrimoine public, ou ſurcharger le Peuple de quelque impoſition odieuſe. Non, Meſſieurs, votre Sénat trouvera des fonds

ſuffiſans pour l'exécution de ce deſſein dans ſon économie, dans la ſage adminiſtration de vos finances, dans les ſecours généreux de vos Concitoyens, enfin dans la location des fanges de vos rues, abandonnées juſqu'à ce jour à un peuple de jeunes fainéans que réclamoit en vain votre Manufacture; & par l'heureux uſage de cette nouvelle portion de vos finances, nous imiterons en quelque ſorte la Chymie, qui des matières les plus viles fait ſortir les phoſphores les plus brillans.

C'eſt à la faveur de ces différentes reſſources, Meſſieurs, que nous oſons vous promettre un établiſſement capable de faire fleurir parmi vous les Arts, les Manufactures & les Sciences; & pour garant de cette promeſſe, nous vous préſentons ce Corps illuſtre, la demeure éternelle des Génies qui ont animé les Lhopitals, les Leibnits & les Newtons.

Ces hommes, de qui les Sciences & les Arts empruntent la voix pour prononcer leurs Oracles, applaudiſſent à votre projet,

veulent bien ſe l'approprier, en prendre la direction, & s'aſſocier à votre Sénat, pour donner aux Ecoles qui ſeront ſous leur dépendance, toute la perfection dont elles ſeront ſuſceptibles.

Que ne devons-nous point eſpérer d'une aſſociation ſi flatteuſe ? Ne marquons aucune borne aux avantages qu'elle nous promet. Si le partage de nos Rois eſt de triompher de l'injuſtice par la force de leurs armes, ils vous autoriſent, Meſſieurs, à triompher de l'ignorance par la ſageſſe de vos établiſſemens. Pourſuivez dans tous ſes retranchemens cette ennemie redoutable du genre-humain ; qu'il n'y ait aucun genre de connoiſſance, qui n'ait ici des Miniſtres pour en dévoiler les myſtères les plus ſecrets ; & plus ſages que ces Peuples qui conſacroient à des objets de leur ſuperſtition les lieux deſtinés à leurs aſſemblées, faites de votre Hôtel de Ville le Sanctuaire des Sciences & des beaux Arts.



IIᵉ DISCOURS

Prononcé par M. DE POUILLY, Lieutenant des Habitans de la Ville de Reims, à la renovation des Officiers, le 17 Février 1760.



DANS un jour destiné à vous marquer ma reconnoissance particulière (1), me sera-t-il permis, Messieurs, de me livrer à la satisfaction d'être l'interprête de notre reconnoissance commune envers un bienfai-

(1) M. de Pouilly finissoit alors la quatrième année, & a été continué Lieutenant des Habitans pour la cinquième.

teur, dont la perte nous eſt auſſi préſente que s'il venoit de nous être enlevé ? Profitons de la circonſtance qui nous raſſemble, pour célébrer à l'envi ſes bienfaits ; mais ne nous bornons point à lui rendre un hommage ſtérile : formons le tableau de ſon zêle pour le bien public : ce tableau, s'il eſt fidèle, ſera le monument le plus glorieux qu'on puiſſe élever à ſa mémoire, & ce ſera auſſi pour les bons Citoyens un modèle ſemblable à ce beau idéal, dont les grands Artiſtes doivent eſſayer d'aprocher, lors même qu'ils ne peuvent pas eſpérer d'y atteindre..

Mais par quels coups de pinceau pourois-je vous peindre aſſez noblement un homme que vous avez vu marquer tous ſes jours par des bienfaits, inſenſible à tout autre plaiſir qu'à celui de conſacrer ſon loiſir & ſes biens à l'embelliſſement ou à l'utilité de la Ville qui lui avoit donné la naiſſance ? (1) Ici, il décore un Temple auguſte, par

(1) Les ſommes conſacrées par M. *Godinot*,

des ouvrages qui en découvrent toutes les beautés, & y en ajoutent de nouvelles. (1) Là, il ouvre un asile à des malades infortunées, qui portent dans leur sein toutes les horreurs de la mort, & qui, par la cruauté d'un mal, dont on redoute les plus légères influences, trouvoient d'autant moins de secours, qu'elles en avoient plus de besoin. (2) Ailleurs, il donne de l'écoulement à des eaux croupissantes, qui répandoient dans les airs des vapeurs empoisonnées. Des bâtimens ajoutés à vos Hôpitaux, l'embellissement de vos promenades publiques, annoncent ses attentions

---

pour les différentes décorations de l'Eglise de Reims, montent à plus de quarante mille écus.

(1) Il a donné à l'Hôtel-Dieu quarante-deux mille livres, tant pour la fondation de l'Hospice destiné aux personnes attaquées de cancers, que pour d'autres bonnes œuvres.

(2) Aquéducs, embellissemens de promenades publiques, bâtimens ajoutés aux Hôpitaux, vingt mille livres.

généreuſes. (1) Les enfans dans quelques-unes de vos Paroiſſes manquent-ils des ſecours néceſſaires à leur éducation ? ſa charité bienfeſante leur ouvre des Ecoles. (2) Enfin, eſt-il convaincu que la nature du terrein ne fournit à la plupart de vos Concitoyens que des eaux pernicieuſes ? il en fait couler dans vos murs d'auſſi excellentes pour la ſanté, que favorables pour les opérations du Commerce.

Qu'il eſt digne de tous vos regrets, Meſſieurs, ce Citoyen vénérable, qui, obſervant à ſon égard une parfaite frugalité, étoit ſi attentif à vous combler de ſes bienfaits, à les aſſortir à vos beſoins, & à en aſſurer la durée ! Les annales de la Grèce

---

(1) Les Ecoles gratuites, vingt-ſept mille livres.

(2) La dépenſe des fontaines amenées dans la Ville monte à cent mille livres ; & pour continuer cet ouvrage ſi utile, M. *Godinot* a laiſſé à ſa mort le reſte de ſes biens.

Enfin, ce bienfaiteur a conſacré pour le bien public plus de cinq cents mille livres.

ont éternisé le souvenir d'un riche Athénien, qui ouvroit à ses Compatriotes ses jardins, ses greniers, & ses trésors. C'étoit dans le sein de la magnificence qu'il exerçoit sa libéralité, & il ne l'étendit jamais qu'à ses Contemporains. Votre bienfaiteur, Messieurs, l'emporte sur le Citoyen le plus généreux dont l'histoire fasse mention. Avare envers lui-même, pour être prodigue envers vous, à peine eût-il cru vous obliger, s'il n'eût obligé tous vos descendans. O vous, qui habiterez cette grande Ville dans toute la suite des siècles, vous vivrez pour sa gloire. Ceux-ci lui devront l'éducation; ceux-là l'air pur qu'ils respireront; tous, le précieux bienfait d'une eau salutaire.

De tous ceux à qui la renommée a fait connoître cet homme rare, en est-il aucun qui n'ait ressenti à son égard ces mouvemens de surprise & de reconnoissance qu'inspire l'idée d'un mortel en qui chaque homme croit apercevoir son bienfaiteur?

Tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Eglise & dans l'Etat s'est empressé de lui donner les témoignages les plus flateurs ; & nous avons été les témoins d'un spectacle plus grand que celui qu'admira autrefois la Grèce, quand Alexandre s'écria, que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogène. Ce Prince ambitieux, qui vouloit tout conquérir, respecta un Philosophe orgueilleux, qui osoit tout mépriser. Pour nous, Messieurs, nous avons vu le plus puissant Roi de l'Europe, qui sait n'user de ses victoires, que pour faire régner la justice & la paix, révérer la vertu d'un Sujet généreux, qui savoit n'user de ses richesses, que pour contribuer à la félicité publique.

Sa générosité a été pure & irréprochable : il est des hommes qui, injustes pour être bienfesans, enrichissent des étrangers par la ruine de leur propre famille, à qui ils enlèvent des biens que l'intention de leurs ancêtres & l'ordre de la société leur avoient

destinés. Votre bienfaiteur, Messieurs, bien loin de croire qu'on pût jamais commettre cette injustice envers ses proches, a pensé que nous étant présentés par les mains mêmes de la nature pour être les premiers objets de notre affection, ils doivent toujours être les premiers objets de nos largesses : il ouvrit donc la distribution de ses biens par celle qu'il fit en leur faveur; il leur rendit beaucoup plus qu'il n'avoit reçu de ses pères : quitte envers eux par ce trait de libéralité, il a cru qu'il pouvoit regarder les biens qui lui restoient comme des dépôts entiérement consacrés à l'utilité publique.

Ce génie ferme & élevé avoit pensé que la loi, qui défend aux Ministres des Autels, de travailler à augmenter leurs richesses, devoit, en certaine circonstance, recevoir des exceptions, & céder à la loi éternelle, qui ordonne de faire aux autres hommes tout le bien dont on est capable. Il avoit donc cru devoir exercer en leur

faveur tous les dons ſinguliers qu'il avoit reçus de la nature ; & dans cette vue, il renouvela en partie ce qu'ont exécuté autrefois, dans une ſphère beaucoup plus étendue, les Fuggers, les Jacques Cœurs, & les Médicis : il nous a rendu croyable le ſuccès prodigieux de leurs talens ; mais y aura-t-il dans toute la ſuite des temps aucun homme, dont l'exemple autoriſe la poſtérité à croire qu'un de vos Citoyens a, par l'excellence de ſes vins, tiré des tributs immenſes de toute l'Europe, ſans en avoir jamais voulu recœuillir d'autre avantage, que les dons qu'il en feſoit à vos Hôpitaux, à l'Egliſe, & à ſa Patrie ?

Ce n'eſt pas aſſez d'être le bienfaiteur du genre-humain pour en mériter l'admiration : on a bien peu de droit à ce tribut flateur, quand on le recherche. Il entre dans le caractère du grand homme, que la vanité ne ſoit point le mobile de ſa conduite, & qu'il ne cherche pas à faire un trafic ignoble de ſes actions vertueuſes contre de frivoles adulations.

Mais peut-on discerner si, dans un homme qui se dévoue à l'utilité publique, le désir de la gloire n'a point de part à des entreprises éclatantes, & si elles ne sont point l'effet de cette disposition naturelle, qui rend certaines âmes plus sensibles aux attraits de la louange, qu'à ceux de la richesse ? Oui, Messieurs, on peut, ce me semble, malgré la nuit épaisse qui couvre à nos yeux la profondeur du cœur humain, on peut apercevoir que les motifs de votre bienfaiteur ont été aussi héroïques que ses actions.

Ceux qui méritent le plus la reconnoissance du public, ne l'obtiennent pas toujours toute entière de leur vivant ; on ne découvre bien toute leur grandeur, que quand ils se montrent à nous dans l'éloignement des lieux ou des temps : mais est-on leur Compatriote & leur Contemporain, on aime à secouer le joug de la supériorité qu'ils semblent usurper sur nous par leurs bienfaits, & l'on cherche à s'en

venger par des cenſures : eſt-on forcé de louer leurs actions, on ſe dédommage ſur leurs motifs : ne peut-on ſe défendre d'applaudir à la fin qu'ils ſe ſont propoſée, on ſe conſole par la critique des moyens qu'ils ont choiſis. Un retour ſi contraire à celui qu'un bienfaiteur ſeroit en droit d'eſpérer, le décourage preſque toujours, & l'abat, s'il n'a que la vanité pour appui.

Or, Meſſieurs, quand le Citoyen que nous regrettons a, dans le cours de ſes différens bienfaits, eſſuyé les traits de cette malignité, ont-ils jamais ſuſpendu, ou même ralenti ſon inclination bienfeſante ? N'a-t-il pas eu quelquefois à combattre des contradictions d'autant plus capables de déconcerter l'amour-propre, qu'elles étoient ſuggérées par des intentions droites, & appuyées par des raiſons ſpécieuſes ? Sa généroſité toujours égale, ſoit qu'il fût contredit ou loué, annonçoit qu'un principe ſupérieur à la vanité préſidoit à tous

ſes mouvemens, & dirigeoit toute ſa conduite.

Il eſt mort, cet homme illuſtre, qui ſemble avoir été formé pour nous apprendre juſqu'où, dans les conditions privées, on peut ſignaler ſon zêle pour le bien public : il eſt mort ! qu'il vive éternellement dans nos cœurs, & que ſes ſentimens particuliers ne ſoient pas pour nous des titres d'ingratitude ; ils ne nous diſpenſent pas de payer à ſes bienfaits le tribut qui leur eſt dû. Il en eſt des bienfaiteurs comme des pères & des Rois : le malheur de ſe tromper ſur les points, même les plus importans, n'efface pas en eux ces traits ſacrés de reſſemblance avec la Divinité, qui exigent de nous les hommages les plus reſpectueux.

APPROBATION.

Cet Eloge du bienfaiteur de la Ville, eſt également celui de l'illuſtre Auteur qui l'a prononcé. Les grands Hommes ſe peignent, ſans le vouloir, dans leurs ouvrages. On reconnoît dans celui-ci cette nobleſſe d'âme & de ſentimens qui caractériſoit toutes les actions du ſavant Magiſtrat qui vient de nous être enlevé, & ſi digne des larmes qu'on répand ſur ſon tombeau. Les regrets univerſels qu'on donne à ſa mémoire annoncent que Reims, en perdant un Conſul ſi diſtingué par ſon amour pour le bien public & par l'étendue de ſes talens, a perdu le bienfaiteur & l'ornement de la Patrie. A Reims, ce 12 Mars 1750.

DE SAULX, Recteur de l'Univerſité.

DESCRIPTION



DESCRIPTION D'UN MONUMENT

Découvert dans la Ville de Reims en 1738.

By Louis Jean Lévesque de Pouilly.

SOUS la tour du clocher de la Paroiſſe de Saint Martin, eſt à vingt pieds du rez-de-chauſſée un Mauſolée, qui a quinze pieds & demi de longueur, huit de largeur, & dix & demi de hauteur ſous clef. On y deſcend par un eſcalier de pierre de vingt degrés (Pl. I. A), & l'on y trouve une foſſe B conſtruite en maçonnerie, de huit pieds en quarré ſur huit de profondeur, où ſont encore pluſieurs oſſemens.

Tout l'intérieur du Mauſolée eſt orné de peintures à freſque ſur un enduit de

tuile battue : elles compoſent deux tableaux de ſix pieds trois pouces de hauteur, renfermés dans des câdres qui ſont formés par des bandes d'une même couleur.

Dans le premier de ces tableaux (Pl. I) ſont trois figures, qui, à leur taille & à leur habillement, paroiſſent être celles d'un père, de ſon fils & de ſa fille : le père 1 a trois pieds quatre pouces, le fils 2 trois pieds, & la fille 3 deux. L'habillement du père & du [illegible] pareil : il diffère en quelque choſe de celui que les Romains portoient en Italie ; il eſt moins long, eſt ouvert par les côtés, & fermé en haut & en bas par deux boucles de forme circulaire, telles qu'on en voit de gravées dans *Bergérus* & dans le Père Montfaucon : la fille a deux boucles d'oreille & un collier ; ſa robe eſt entiérement fermée, comme l'étoit celle des Dames Romaines, ainſi que l'a obſervé Plutarque dans la vie de Licurgue.

Le ſecond tableau (Pl. II) repréſente un

homme *e*, qui porte une eſpèce de lit de repos, & une perſonne à demi effacée *d*, qui tend la main vers un autel où le feu du ſacrifice eſt allumé.

Au-deſſus de ces différentes figures ſont ſuſpendues des guirlandes de fleurs *a a* (Pl. I & II); & à côté ſont des oiſeaux *b b* poſés ſur des urnes : il y avoit des fleurs ſortant d'une eſpèce de caiſſe : elles ſont preſque entiérement effacées.

Dans le plafond de la voûte *c c* ſont des roſes peintes à freſque, & comparties en façon de moſaïque.

Le côté oppoſé au premier tableau (Pl. I) offre une niche C cintrée, qui a un pied dix pouces de largeur, deux pieds dix pouces de hauteur, & un pied & demi de profondeur. Il y a une niche D, un peu moins profonde que celle-ci dans chacun des deux autres côtés, & tout l'intérieur de ces trois niches eſt orné de fleurs.

A côté de la principale niche eſt pratiqué un ſoupirail E, qui a de largeur environ deux pieds quarrés; il eſt comme les niches,

décoré de fleurs dans toute ſon étendue.

Ce monument eſt un de ces Mauſolées que les anciens appeloient Hypogées, c'eſt-à-dire, ſouterrains; ils étoient aſſez grands pour pouvoir être quelquefois la retraite des vivans; & c'etoit dans un de ces Hypogées que cette Dame d'Ephèſe, ſi fameuſe par ſa tendreſſe & par ſa légèreté, avoit réſolu de terminer ſes jours.

On plaçoit d'ordinaire les tombeaux hors des Villes & ſur le bord des grands chemins, pour inviter les voyageurs à rendre hommage à la mémoire des défunts; auſſi ce Mauſolée étoit-il placé dans la campagne & ſur le bord du grand chemin, que Saint Remi dans ſon Teſtament appelle *Via Cæſarea*, & qui, ſuivant l'obſervation de Bergier (1), tiroit en droite ligne de la Porte Bazée juſqu'au lieu où eſt une vieille porte murée, qu'on appelle la Porte Saint Nicaiſe.

On employoit d'ordinaire (2) la Sculp-

(1) L. 3, c. 39.

(2) Voyez Boiſſard & Montfaucon.

ture, & quelquefois la Peinture, pour conserver dans les Mausolées le portrait de ceux pour qui ils étoient construits : les trois figures qu'on voit dans le premier tableau de ce Mausolée sont apparemment les trois personnes à la mémoire de qui le monument a été érigé.

Le tableau de la personne *d* qui est près d'un autel d'où s'élève une flamme (Pl. II) ressemble extrêmement à un marbre antique qu'a fait graver Boissard : c'étoit un monument qu'une Dame appelée Cypris (1) avoit fait élever à la mémoire de son fils & de ses petits fils : l'inscription nous l'apprend. Ce mausolée ne seroit-il point aussi l'ouvrage de la personne qui, comme dans le marbre de Boissard, sacrifie aux Dieux Mânes ?

Le lit de repos (Pl. II) qu'un homme *e* soutient sur ses épaules, est apparemment ce brancart qu'on appeloit *Lectica*, & qui servoit à porter les corps au bûcher, &

(1) *Cypris lacrymis confecta Filio & Nepotib.*

cet homme eſt un de ceux qu'on appeloit *Veſpillones* ou *Sandapelones*, dont la fonction étoit de porter ces lits.

Les ornemens qui accompagnent ces figures reſſemblent à ceux qu'on voit dans les (1) Mauſolées d'Italie.

On voyoit, au rapport de *Bartoli*, des paons, des urnes & des fleurs dans les peintures de la Vigne *Corſini*, avant qu'elles euſſent été effacées par les impreſſions de l'air.

Le nombre & la forme des trois niches de ce Mauſolée nous aprennent leur deſtination; elles reſſemblent parfaitement à ces niches des anciens tombeaux, dans leſquelles ſe plaçoient les urnes qui conſervoient les cendres des corps qu'on avoit brûlés; & l'on ne peut guère ſe défendre de croire que ces trois niches n'aient été deſtinées à conſerver les cendres des trois perſonnes peintes dans le premier tableau (Pl. I): la plus grande avoit été deſtinée

(1) *V. Bartol. lib. de Sepolcri antiq.*

pour le père, les deux autres l'avoient été pour le fils & pour la fille.

Leurs Affranchis ou leurs Esclaves ont été, selon toute apparence, inhumés dans la fosse B, où l'on trouve encore une partie de leurs os.

A Rome on brûloit les corps des Affranchis; & leurs cendres, renfermées aussi dans des urnes, avoient leurs niches particulières dans les Mausolées de leurs Maîtres. Les inscriptions qui accompagnent ces monumens ne permettent pas d'en douter.

Quant au corps des Esclaves, on ne les brûloit point, on les enterroit hors de Rome dans un champ qu'on appeloit Esquilies.

Voici donc une circonstance particulière qui distingue ce Mausolée de ceux de l'Italie : ce sont des Affranchis ou des Esclaves qui ont été enterrés dans la fosse B qu'on y voit ; si ce sont des Affranchis, on les a inhumés, quoiqu'on eût brûlé le corps de leurs Maîtres ; si ce sont des

Esclaves, le même Mausolée leur a été commun avec leurs Maîtres. L'une ou l'autre de ces pratiques étoit contraire à l'usage qui s'observoit dans la Capitale.

On allumoit des lampes dans les Mausolées, & l'on affranchissoit quelquefois (1) des Esclaves, à la charge d'entretenir la lumière de ces lampes.

Le soupirail E de ce Mausolée paroît avoir été pratiqué pour ouvrir un passage à la fumée de la lampe qu'on allumoit à côté de la niche du père, & vis-à-vis des trois figures du père & de ses enfans : il faut convenir cependant qu'on n'y remarque aucun endroit où une lampe paroisse avoir été suspendue, & qu'on n'y voit aucune trace de fumée.

Quoi qu'il en soit, ce soupirail avoit au moins l'avantage de donner issue aux vapeurs qu'élevoit la corruption des cadavres. Il est vrai qu'au-dessus de ce soupirail est présentement la tour de Saint Martin; mais

(1) *Digest. l. 44. de Manumissis testamento.*

avant qu'elle fût bâtie, c'étoit la campagne, ou peut-être même étoit-ce un jardin attaché au Mausolée, de même qu'il y en avoit un près du Mausolée de la Vigne *Corsini*.

Il n'y a dans ce Monument aucune inscription qui puisse nous apprendre précisément le tems où il a été construit; mais il y a apparence qu'il l'a été dans l'espace des trois premiers siècles de l'Ere Chrétienne.

Il ne peut être antérieur à la conquête de la Gaule Belgique par les Romains.

Les habillemens y sont tout-à-fait différens de ceux des Belges, & la Peinture n'avoit jamais été cultivée parmi eux.

Il ne peut pas non plus être postérieur au quatrième siècle, puisque Macrobe (1), qui vivoit au commencement du cinquième, assure qu'il y avoit déja longtemps que l'usage de brûler les morts étoit entiérement aboli : mais voici une observation qui fait remonter bien avant le

---

(1) *Saturnal.* 6, 7, 17.

temps de Macrobe l'époque de ce monument.

Quoique les Peintures de ce Mausolée ne soient pas à beaucoup près aussi belles que les Peintures antiques qu'on voyoit dans la Vigne *Corsini*, & que le *Bartoli* (1) dit avoir été excellentes, ou que celles qu'on voit au Palais Barberin, & qu'au rapport de l'Abbé Dubos (2) bien des connoisseurs prennent pour des ouvrages de Raphaël ou du Correge, on ne peut disconvenir néanmoins que les figures n'y soient assez bien dessinées, & qu'on n'y aperçoive des vestiges du goût des anciens.

Or, les beaux Arts fleurissent toujours infiniment davantage dans la Capitale que dans les Provinces éloignées : ainsi, la Peinture étoit florissante à Rome lorsque ce Mausolée a été construit ; il l'a donc été avant l'an 260, puisqu'il est certain, comme l'a prouvé l'Abbé Dubos (3), que

---

(1) *Bartol. de Sepolcri antiq.*

(2) Réflexions sur la Peinture & sur la Poésie. 4. Edit. Section 87.

(3) *Ibid.*

depuis Galien jusqu'à la renaissance des beaux Arts au treizième siècle, l'art de dessiner a été entiérement éteint en Italie.

Quand on a bâti l'Eglise de Saint Martin sur ce Mausolée, on en a sans doute eu connoissance; mais on eut l'attention de l'épargner, & on n'y fit aucun tort, si ce n'est peut-être celui d'enlever les urnes qui étoient dans les niches.

En 1738, il fut découvert par hasard, & ses peintures que le temps avoit respectées pendant plus de quinze siècles, furent alors entiérement endommagées par la foule de ceux qui entrèrent dans ce monument, avant que le Magistrat pût prendre des mesures pour leur conservation.

Quelque défigurées néanmoins qu'elles aient été, elles offrent encore aux curieux des objets dignes de leur attention.

On voit à Rome plusieurs peintures à fresque des anciens Romains; il y en a aussi dans les ruines de l'ancienne Capoue, & dans quelques autres endroits de l'Italie: mais hors de l'Italie, & dans toute l'étendue

immenſe des pays qui ont été aſſujettis à l'Empire Romain, on n'en connoît aucune autre que celles de ce Mauſolée : elles ne ſont pas à la vérité aſſez belles pour mériter l'admiration des amateurs des beaux Arts ; mais elles ſont trop anciennes pour n'être pas précieuſes à tous ceux qui aiment l'antiquité.

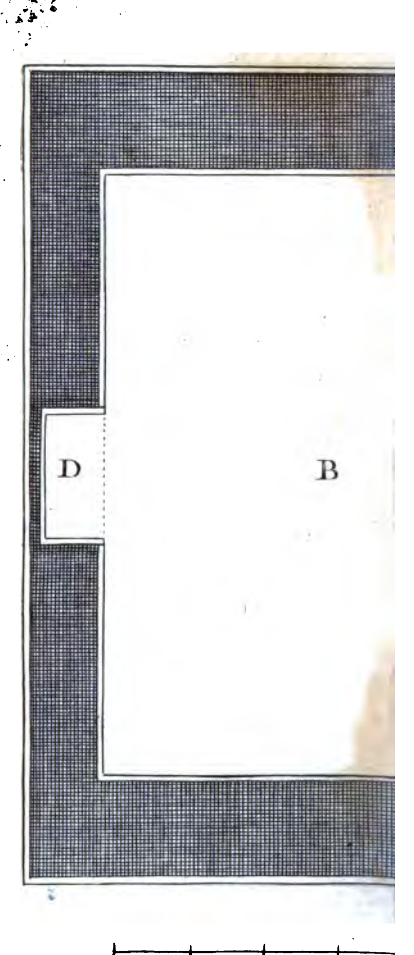
FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

Faute à corriger.

Page 66, *ligne* 8, teurs de ; *liſez* auteurs de.


D
B
12.P.



